This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07479220 5

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE

ANGLAISE.

IMPRIMERIE DE C.-J. DE MA

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE

ANGLAISE

ET

CONSIDÉRATIONS

SUR

LE GÉNIE DES HOMMES,

DES TEMPS ET DES RÉVOLUTIONS;

PAR

M. DE CHATEAUBRIAND.

TOME I.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET Cᵉ, LIBRAIRES.

M DCCC XXXVI.

60

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
606098 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

AVERTISSEMENT.

L'*Essai sur la littérature anglaise* qui précède ma traduction de Milton se compose :

1° De quelques morceaux détachés de mes anciennes études, morceaux corrigés dans le style, rectifiés pour les jugemens, augmentés ou resserrés quant au texte;

2° De divers extraits de mes *Mémoires*, extraits qui se trouvaient avoir des rapports directs ou indirects avec le travail que je livre au public;

3° De recherches récentes relatives à la matière de cet *Essai*.

J'ai visité les États-Unis; j'ai passé huit ans exilé en Angleterre; j'ai revu Londres comme ambassadeur après l'avoir vu comme émigré : je crois savoir l'anglais autant qu'un homme peut savoir une langue étrangère à la sienne.

J'ai lu en conscience, tout ce que j'ai dû lire sur le sujet traité dans ces deux volumes; j'ai rarement cité les autorités, parce qu'elles sont connues des hommes de lettres, et que les gens du monde ne s'en soucient guère : que font à ceux-ci Warton, Evans, Jones, Percy, Owen, Ellis, Leyden, Édouard Williams, Tyrwhit, Roquefort, Tressan, les collections des Historiens, les recueils des poètes, les manuscrits, etc. ? Je veux pourtant mentionner ici un ouvrage français, précisément parce que les journaux me semblent l'avoir trop négligé : on consacre de longs articles à des écrits futiles; à peine accorde-t-on une vingtaine de lignes à des livres instructifs et sérieux.

Les *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs*, etc., de M. l'abbé de La Rue, *méritent* de fixer l'attention de quiconque

aime une critique saine, puisée aux sources et non composée de bribes de lectures, dérobées à quelque investigateur oublié. Un de mes honorables confrères de l'Académie française n'est pas toujours, il est vrai, d'accord avec l'historien des Bardes; M. de La Rue est *Trouvère* et M. Raynouard *Troubadour :* c'est la querelle de la langue d'Oc et de la langue d'Oil (1).

L'*Idée de la poésie anglaise* (1749) de l'abbé Yart, la *Poétique anglaise* (1806) de M. Hennel, peuvent être consultées avec fruit. M. Hennel sait parfaitement la langue dont il parle. Au surplus, on annonce diverses collections; et pour les vrais amateurs de la littérature anglaise, la *Bibliothèque anglo-française*, de M. O'Sullivan, ne laissera rien à désirer.

J'ai peu de chose à dire de ma traduction. Des éditions, des commentaires, des *illustrations*, des recherches, des biographies de

(1) Au moment même où j'écris cet éloge de l'abbé de La Rue, dont je ne connais que les ouvrages, je reçois, comme un remercîment, le *billet de part* qui m'annonce la *mort* de cet ami de Walter Scott.

Milton, il y en a par milliers. Il existe en prose et en vers une douzaine de traductions françaises et une quarantaine d'imitations du Poète, toutes très bonnes; après moi viendront d'autres traducteurs, tous excellens. A la tête des traducteurs en prose est Racine, le fils; à la tête des traducteurs en vers, l'abbé Delille.

Une traduction n'est pas la *personne*, elle n'est qu'un *portrait* : un grand maître peut faire un admirable portrait; soit : mais si l'original était placé auprès de la copie, les spectateurs le verraient chacun à sa manière, et différeraient de jugement sur la ressemblance. Traduire, c'est donc se vouer au métier le plus ingrat et le moins estimé qui fut oncques; c'est se battre avec des mots pour leur faire rendre dans un idiome étranger un sentiment, une pensée, autrement exprimés, un son qu'ils n'ont pas dans la langue de l'auteur. Pourquoi donc ai-je traduit Milton? Par une raison que l'on trouvera à la fin de cet *Essai*. Qu'on ne se figure pas d'après ceci que je n'ai mis aucun soin à mon travail; je pourrais dire que ce travail est l'ouvrage

ier de ma vie, car il y a trente ans que je , relis et traduis Milton. Je sais respecter public ; il veut bien vous traiter sans fa- n, mais il ne permet pas que vous preniez ec lui la même liberté : si vous ne vous uciez guère de lui, il se souciera encore oins de vous. J'en appelle au surplus aux ommes qui croient encore qu'*écrire* est un *rt :* eux seuls pourront savoir ce que la tra- uction du *Paradis perdu* m'a coûté d'étu- les et d'efforts.

Quant au système de cette traduction, je n'en suis tenu à celui que j'avais adopté utrefois pour les fragmens de Milton, cités lans le *Génie du christianisme*. La traduc- ion littérale me paraît toujours la meilleure: me traduction interlinéaire serait la perfec- ion du genre, si on lui pouvait ôter ce ju'elle a de sauvage.

Dans la traduction littérale, la difficulté st de ne pas reproduire un mot noble par e mot correspondant qui peut être bas, de e pas rendre pesante une phrase légère, égère une phrase pesante, en vertu d'ex- ressions *qui se* ressemblent, mais qui

n'ont pas la même prosodie dans les deux idiomes.

Milton, outre les luttes qu'il faut soutenir contre son génie, offre des obscurités grammaticales sans nombre; il traite sa langue en tyran, viole et méprise les règles : en français si vous supprimiez ce qu'il supprime par l'ellipse ; si vous perdiez sans cesse comme lui votre *nominatif*, votre *régime;* si vos *relatifs* perplexes rendaient indécis vos *antécédens*, vous deviendriez inintelligible. L'invocation du *Paradis perdu* présente toutes ces difficultés réunies : l'inversion suspensive qui jette à la césure du septième vers le *Sing, heavenly Muse*, est admirable; je l'ai conservée afin de ne pas tomber dans la froide et régulière invocation grecque et française, *Muse céleste, chante*, et pour que l'on sente tout d'abord qu'on entre dans des régions inconnues: Louis Racine l'a conservée également, mais il a cru devoir la régulariser à l'aide d'un gallicisme qui fait disparaître toute poésie : *c'est ce que je t'invite à chanter, Muse céleste.*

Milton, après ce début, prend son vol, et

prolonge son invocation à travers des phrases incidentes et interminables, lesquelles produisant des régimes indirects, obligent le lecteur à des efforts d'attention, antipathiques à l'esprit français. Point d'autre moyen de s'en tirer que de couper l'Invocation et l'Exposition, de régénérer le nominatif dans le nom ou le pronom. Milton, comme un fleuve immense, entraîne avec lui ses rivages et les limons de son lit, sans s'embarrasser si son onde est pure ou troublée.

On peut s'exercer sur quelques morceaux choisis d'un ouvrage, et espérer en venir à bout avec du temps; mais c'est tout une autre affaire, lorsqu'il s'agit de la traduction complète de cet ouvrage, de la traduction de 10,467 vers, lorsqu'il faut suivre l'écrivain, non seulement à travers ses beautés, mais encore à travers ses défauts, ses négligences et ses lassitudes; lorsqu'il faut donner un égal soin aux endroits arides et ennuyeux, être attentif à l'expression, au style, à l'harmonie, à tout ce qui compose le poète; lorsqu'il faut *étudier le sens*, choisir celui qui

paraît le plus beau quand il y en a plusieurs, ou deviner le plus probable par le caractère du génie de l'auteur; lorsqu'il faut se souvenir de tels passages souvent placés à une grande distance de l'endroit obscur, et qui l'éclaircissent : ce travail, fait en conscience, lasserait l'esprit le plus laborieux et le plus patient.

J'ai cherché à représenter Milton dans sa vérité; je n'ai fui ni l'expression horrible, n l'expression simple, quand je l'ai rencontrée : le Péché a des chiens aboyans, ses enfans, qui rentrent dans leur *chenil,* dans se entrailles; je n'ai point rejeté cette image Ève dit que le serpent ne voulait point lu *faire du mal, du tort,* je me suis bien gard de poétiser cette naïve expression d'une jeun femme qui fait une grande révérence à l'ar bre de la Science après avoir mangé du fruit c'est comme cela que j'ai senti Milton. Si j n'ai pu rendre les beautés du *Paradis perdı* je n'aurai pas pour excuse de les avoi ignorées.

Milton a fait une foule de mots qu'on n trouve pas dans les dictionnaires : il est rem

pli d'hébraïsmes, d'hellénismes, de latinismes : il appelle, par exemple, un Commandement, une Loi de Dieu, *la première fille de sa voix;* il emploie le nominatif absolu des Grecs, l'ablatif absolu des Latins. Quand ses mots composés n'ont pas été trop étrangers à notre langue dans leur étymologie tirée des langues mortes ou de l'italien, je les ai adoptés : ainsi j'ai dit *emparadisé, fragrance,* etc. Il y a quelques idiotismes anglais que presque tous les traducteurs ont passés, comme *planet-struck :* j'ai du moins essayé d'en faire comprendre le sens, sans avoir recours à une trop longue périphrase.

Au reste, les changemens arrivés dans nos institutions, nous donnent mieux l'intelligence de quelques formes oratoires de Milton. Notre langue est devenue aussi plus hardie et plus populaire. Milton a écrit comme moi, dans un temps de révolution, et dans des idées qui sont à présent celles de notre siècle : il m'a donc été plus facile de garder ces tours que les anciens traducteurs n'ont pas osé hasarder. Le poète use de vieux mots anglais, souvent d'origine française ou

latine; je les ai *translatés* par le vieux mo français, en respectant la langue rhythmiqu et son caractère de vétusté. Je ne crois pa que ma traduction soit plus longue que l texte; je n'ai pourtant rien passé.

Je me suis servi pour cette traductio d'une édition du *Paradis perdu*, imprimé à Londres chez Jacob Tonson en 1725, e dédiée à lord Sommers, qui tira le fameu poëme d'un injurieux oubli. Cette édition es conforme aux deux premières, faites sou les yeux de Milton et corrigées par lui : l'orthographe est vieille, les élisions des lettre fréquentes, les parenthèses multipliées, le noms propres imprimés en *petites capitales*.

J'ai maintenu la plupart des parenthèses, puisque telle était la manière d'écrire de l'auteur : elles donnent de la clarté au style. Les idées de Milton sont si abondantes, si variées, qu'il en est embarrassé; il les divise en compartimens, pour les coordonner, les reconnaître et ne pas perdre l'idée-mère dont toutes ces idées incidentes sont filles.

J'ai aussi introduit les *petites capitales dans* quelques Noms et Pronoms, quand

elles m'ont paru propres à ajouter à la majesté ou à l'importance du personnage, et quand elles ont fait disparaître des amphibologies. Pour le texte anglais imprimé en regard de ma traduction, on s'est servi de l'édition de sir Egerton Brydges, 1835 : elle est d'une correction parfaite et convient mieux aux lecteurs de ce temps-ci.

Enfin j'ai pris la peine de traduire moi-même de nouveau jusqu'au petit article sur les *vers blancs*, ainsi que les anciens argumens des livres, parce qu'il est probable qu'ils sont de Milton. Le respect pour le génie a vaincu l'ennui du labeur; tout m'a paru sacré dans le texte, parenthèses, points, virgules : les enfans des Hébreux étaient obligés d'apprendre la Bible par cœur depuis *Bérésith* jusqu'à *Malachie*.

Qui s'inquiète aujourd'hui de tout ce que je viens de dire ? qui s'avisera de suivre une traduction sur le texte ? qui saura gré au traducteur d'avoir vaincu une difficulté, d'avoir pâli autour d'une phrase des journées entières ? Lorsque Clément mettait en lumière un *gros volume* à propos de la tra-

duction des *Géorgiques,* chacun le lisait e prenait parti pour ou contre l'abbé Delille en sommes-nous là ? Il peut arriver cependant que mon lecteur soit quelque viei amateur de l'école classique, revivant a souvenir de ses anciennes admirations, o quelque jeune poète de l'école romantiqu allant à la chasse des images, des idées, de expressions, pour en faire sa proie, comm d'un butin enlevé à l'ennemi.

Au reste, je parle fort au long de Milto dans l'*Essai sur la littérature anglaise,* puis que je n'ai écrit cet Essai qu'à l'occasion d *Paradis perdu.* J'analyse ses divers ouvrages; je montre que les révolutions ont rapproché Milton de nous; qu'il est devenu u homme de notre temps; qu'il était auss grand écrivain en prose qu'en vers : pendan sa vie la prose le rendit célèbre, la poési après sa mort; mais la renommée du prosateur s'est perdue dans la gloire du poète.

Je dois prévenir que dans cet *Essai,* je n me suis pas collé à mon sujet comme dans l *traduction :* je m'occupe de tout, du présent, du passé, de l'avenir; je vais çà et là

quand je rencontre le moyen-âge, j'en parle; quand je me heurte contre la Réformation, je m'y arrête; quand je trouve la révolution anglaise, elle me remet la nôtre en mémoire, et j'en cite les hommes et les faits. Si un royaliste anglais est jeté en geôle, je songe au logis que j'occupais à la Préfecture de police. Les poètes anglais me conduisent aux poètes français; lord Byron me rappelle mon exil en Angleterre, mes promenades à la colline d'Harrow et mes voyages à Venise; ainsi du reste. Ce sont des mélanges qui ont tous les tons, parce qu'ils parlent de toutes les choses; ils passent de la critique littéraire élevée ou familière, à des considérations historiques, à des récits, à des portraits, à des souvenirs généraux ou personnels. C'est pour ne surprendre personne, pour que l'on sache d'abord ce qu'on va lire, pour qu'on voye bien que la littérature anglaise n'est ici que le fond de mes stromates ou le canevas de mes broderies; c'est pour tout cela que j'ai donné un second titre à cet Essai.

INTRODUCTION.

DU LATIN

COMME SOURCE DES LANGUES DE L'EUROPE LATINE.

Lorsqu'un peuple puissant a passé; que la langue dont il se servait n'est plus parlée, cette langue reste monument d'un autre âge, où l'on admire les chefs-d'œuvre d'un pinceau et d'un ciseau brisés. Dire comment les idiomes des peuples de l'Ausonie devinrent l'idiome latin; ce que cet idiome retint du caractère des tribus sauvages qui le formèrent; ce qu'il perdit et gagna par la conversion d'un gouvernement despotique, et plus tard par la révolution opè-

rée dans la religion de l'État ; dire comment les nations conquises et conquérantes apportèrent une foule de locutions étrangères à cet idiome ; comment les débris de cet idiome formèrent la base sur laquelle s'élevèrent les dialectes de l'ouest et du midi de l'Europe moderne, serait le sujet d'un immense ouvrage de philologie.

Rien en effet ne pourrait être plus curieux et plus instructif que de prendre le latin à son commencement, et de le conduire à sa fin à travers les siècles et les génies divers. Les matériaux de ce travail sont déjà tout préparés dans les sept traités de Jean Nicolas Funck : *de Origine linguæ latinæ tractatus; de Pueritiâ latinæ linguæ tract.; de Adolescentiâ latinæ linguæ tract.; de virili Ætate latinæ linguæ tract.; de imminenti latinæ linguæ Senectute tract.; de vegetâ latinæ linguæ Senectute tract.; de inerti et decrepitâ latinæ linguæ Senectute tractatus.*

La langue grecque dorique, la langue étrusque et osque des hymnes des Saliens et de la Loi des Douze Tables dont les enfans chantaient encore les articles en vers du temps de Cicéron, ont produit la langue rude de Duillius, de Cæcilius et d'Ennius, la langue vive de Plaute, satirique de Lucilius, grécisée de Térence,

philosophique, triste, lente et spondaïque de Lucrèce, éloquente de Cicéron et de Tite-Live, claire et correcte de César, élégante d'Horace, brillante d'Ovide, poétique et concise de Catulle, harmonieuse de Tibulle, divine de Virgile, pure et sage de Phèdre.

Cette langue du siècle d'Auguste (je ne sais à quelle date placer Quinte-Curce), devint, en s'altérant, la langue énergique de Tacite, de Lucain, de Sénèque, de Martial, la langue copieuse de Pline l'ancien, la langue fleurie de Pline le jeune, la langue effrontée de Suétone, violente de Juvénal, obscure de Perse, enflée ou plate de Stace et de Silius Italicus.

Après avoir passé par les grammairiens Quintilien et Macrobe; par les épitomistes Florus, Velléius Paterculus, Justin, Orose, Sulpice Sévère; par les Pères de l'Église et les auteurs ecclésiastiques, Tertullien, Cyprien, Ambroise, Hilaire de Poitiers, Paulin, Augustin, Jérôme, Salvien; par les apologistes, Lactance, Arnobe, Minutius Félix; par les panégyristes, Eumène, Mamertin, Nazairius; par les historiens de la décadence, Ammien Marcelin, et les biographes de l'*Histoire auguste;* par les poètes de la décadence et de la chute, Ausone, Claudien, Rutilius, *Sidoine Apollinaire*, Prudence, Fortunat;

après avoir reçu de la conversion des religion de la transformation des mœurs, de l'invasic des Goths, des Alains, des Huns, des Arabes, et les expressions obligées des nouveaux besoi et des idées nouvelles; cette langue retourna une autre barbarie dans le premier histori de ces Francs qui commencèrent une aut langue, après avoir détruit l'empire roma chez nos pères.

Les auteurs ont noté eux-mêmes les altéı tions successives du latin de siècle en siècl Cicéron affirme que dans les Gaules on employ beaucoup de mots dont l'usage n'était pas re à Rome : *verba non trita Romæ;* Martial se s d'expressions celtiques et s'en vante ; saint J rôme dit que, de son temps, la langue lati changeait dans tous les pays : *regionibus mut tur;* Festus, au cinquième siècle, se plaint l'ignorance où l'on est déjà tombé touchant construction du latin ; saint Grégoire-le-Gra déclare qu'il a peu de souci des solécismes des barbarismes; Grégoire de Tours réclan l'indulgence du lecteur pour s'être écart dans le style et dans les mots, des règles de grammaire dont il n'est pas bien instruit : *n sum imbutus;* les sermens de Charles-le-Chau et de Louis-le-Germanique nous montrent

latin expirant ; les agiographes du septième siècle font l'éloge des évêques qui savent parler *purement* le latin, et les conciles du neuvième siècle ordonnent aux évêques de prêcher en langue *romane rustique*.

C'est donc du septième au neuvième siècle, entre ces deux époques précises, que le latin se métamorphosa en *roman* de différentes nuances et de divers accens, selon les provinces où il était en usage. Le latin correct qui reparaît dans les historiens et les écrivains, à compter du règne de Charlemagne, n'est plus le latin *parlé*, mais le latin *appris*. Le mot *latin* ne signifia bientôt plus que *roman* ou *langue romance*, et fut pris ensuite pour le mot *langue* en général : *les oiseaux chantent en leur* LATIN.

Une langue civilisée née d'une langue barbare diffère, dans ses élémens, d'une langue barbare émanée d'une langue civilisée : la première doit rester plus originale, parce qu'elle s'est créée d'elle-même, et qu'elle a seulement développé son germe : la seconde (la langue barbare), entée sur une langue civilisée, perd sa sève naturelle et porte des fruits étrangers.

Tel est le latin relativement à l'idiome sauvage qui l'engendra : telles sont les langues *modernes de l'Europe* latine, par rapport à la

langue polie dont elles dérivent. Une langue vivante qui sort d'une langue vivante, continue sa vie ; une langue vivante qui s'épanche d'une langue morte, prend quelque chose de la mort de sa mère ; elle garde une foule de mots expirés : ces mots ne rendent pas plus les perceptions de l'existence que le silence n'exprime le son.

Y a-t-il eu, vers la fin de la latinité, un idiome de transition entre le latin et les dialectes modernes, idiome d'un usage général de ce côté-ci des Alpes et du Rhin ? La langue *romane rustique*, si souvent mentionnée dans les conciles du neuvième siècle, était-elle cette langue *romane*, ce *provençal* parlé dans le midi de la France ? Le provençal était-il le *catalan*, et fut-il formé à la cour des comtes de Barcelone ? Le *roman* du nord de la Loire, le *roman* wallon ou le *roman des trouvères* qui devint le français, précéda-t-il le *roman* du midi de la Loire ou le *roman des troubadours*? La langue d'Oc et la langue d'Oil empruntèrent-elles le sujet de leurs chansons et de leurs histoires à des *lais armoricains* et à des *lais gallois*? Matière d'une controverse qui ne finira qu'au moment où le savant ouvrage de M. Fauriel aura répandu la lumière sur cet obscur sujet.

LA LANGUE ANGLAISE

DIVISÉE EN CINQ ÉPOQUES.

Parmi les langues formées du latin, je compte la langue anglaise, bien qu'elle ait une double origine; mais je ferai voir que, depuis la conquête des Normands jusque sous le règne du premier Tudor, la langue franco-romane domina, et que, dans la langue anglaise moderne, une immense quantité de mots latins et français sont demeurés acquis au nouvel idiome.

La langue *romane rustique* se divisa donc en

deux branches : la langue d'Oc et la langue d'Oil. Quand les Normands se furent emparés de la province à laquelle ils ont laissé leur nom, ils leur apprirent la langue d'Oil : on parlait celle-ci à Rouen ; on se servait du danois à Bayeux. Guillaume porta les deux idiomes *françois* en Angleterre, avec les aventuriers accourus des deux côtés de la Loire.

Mais dans les siècles qui précédèrent, tandis que les Gaules formaient leur langage des débris du latin, la Grande-Bretagne d'où les Romains s'étaient depuis long-temps retirés, et où les nations du Nord s'étaient successivement établies, avait conservé ses idiomes primitifs.

Ainsi donc, l'histoire de la langue anglaise se divise en cinq époques :

1° L'époque anglo-saxonne, de 450 à 780. Le moine Augustin, en 570, fit connaître en Angleterre l'alphabet romain.

2° L'époque danoise-saxonne, de 780 à l'invasion des Normands. On a principalement de cette époque les manuscrits dits d'Alfred et deux traductions des quatre-évangélistes.

3° L'époque anglo-normande, commencée en 1066. La langue normande n'était autre chose que le neustrien, c'est-à-dire la langue

française de ce côté-ci de la Loire, ou la langue d'Oil. Les Normands se servaient, pour garder la mémoire de leurs chansons, de caractères appelés *runstabath;* ce sont les lettres runiques : on y joignit celles qu'Ethicus avait inventées auparavant, et dont saint Jérôme avait donné les signes.

4° L'époque normande-française : lorsque Éléonore de Guienne eut apporté à Henri II les provinces occidentales de la France, depuis la Basse-Loire jusqu'aux Pyrénées, et que des princesses du sang de saint Louis eurent successivement épousé des monarques anglais, les États, les propriétés, les familles, les coutumes, les mœurs, se trouvèrent si mêlés, que le français devint la langue commune des nobles, des ecclésiastiques, des savans et des commerçans des deux royaumes. Dans le Domesday-Book, carte topographique, et cadastre des propriétés, dressé par ordre de Guillaume-le-Conquérant, les noms des lieux sont écrits en latin, selon la prononciatiou française. Ainsi une foule de mots latins entrèrent directement dans la langue anglaise par la religion, et par ses ministres dont la langue était latine, et indirectement par l'intermédiaire des mots normands et français. Le normand Guillaume-le-

Bâtard retenait aussi des expressions scandinaves ou germaniques que les enfans de Rollon avaient introduites dans l'idiome du pays franck par eux conquis.

5° L'époque purement dite anglaise, quand l'*anglais* fut écrit et parlé tel qu'il existe aujourd'hui.

Ces cinq époques se trouveront placées dans les cinq parties qui divisent cet Essai.

Ces cinq parties se rangent naturellement sous ces titres :

1° *Littérature sous le règne des Anglo-Saxons, des Danois et pendant le moyen-âge ;*

2° *Littérature sous les Tudor ;*

3° *Littérature sous les deux premiers Stuart, et pendant la république ;*

4° *Littérature sous les deux derniers Stuart ;*

5° *Littérature sous la maison d'Hanovre.*

Lorsqu'on étudie les diverses littératures, une foule d'allusions et de traits échappent, si les usages et les mœurs des peuples ne sont pas assez présens à la mémoire. Une vue de la littérature, isolée de l'histoire des nations, créerait un prodigieux mensonge : en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figu-

rerait l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre. Et pourtant, dans cette même Angleterre dont il s'agit ici, ces concerts retentissaient au milieu de l'invasion des Romains, des Pictes, des Saxons et de Danois; au milieu de la conquête des Normands, du soulèvement des barons, des contestations des premiers Plantagenètes pour la couronne, des guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche, des ravages de la Réformation, des supplices commandés par Henri VIII, des bûchers ordonnés par Marie; au milieu des massacres et de l'esclavage de l'Irlande, des désolations de l'Écosse, des échafauds de Charles Ier et de Sidney, de la fuite de Jacques, de la proscription du Prétendant et des jacobites; le tout mêlé d'orages parlementaires, de crimes de cour et de mille guerres étrangères.

L'ordre social, en dehors de l'ordre politique, se compose de la religion, de l'intelligence et de l'industrie matérielle : il y a toujours chez une nation, au moment des catastrophes et parmi les plus grands événemens, un prêtre qui prie, un poète qui chante, un auteur qui écrit, un savant qui médite, un peintre, un statuaire, un architecte, qui peint, sculpte et bâtit, un ouvrier *qui travaille*. Ces hommes marchent

à côté des révolutions et semblent vivre d'une vie à part : si vous ne voyez qu'eux, vous voyez un monde réel, vrai, immuable, base de l'édifice humain, mais qui paraît fictif, et étranger à la société de convention, à la société politique. Seulement le prêtre dans son cantique, le poète, le savant, l'artiste, dans leurs compositions, l'ouvrier dans son travail, révèlent, de fois à autre, l'époque où ils vivent, marquent le contre-coup des événemens qui leur firent répandre avec plus d'abondance leurs sueurs, leurs plaintes et les dons de leur génie.

Pour détruire cette illusion de deux vues présentées séparément; pour ne pas créer le mensonge que j'indique au commencement de ce chapitre; pour ne pas jeter tout à coup le lecteur non préparé dans l'histoire des chansons, des ouvrages et des auteurs des premiers siècles de la littérature anglaise, je crois à propos de reproduire ici le tableau général du moyen-âge : ces prolégomènes serviront à l'intelligence du sujet.

MOYEN-AGE.

LOIS ET MONUMENS.

Le moyen-âge offre un tableau bizarre qui semble être le produit d'une imagination puissante, mais déréglée. Dans l'antiquité, chaque nation sort, pour ainsi dire, de sa propre source; un esprit primitif, qui pénètre tout et se fait sentir partout, rend homogènes les institutions et les mœurs. La société du moyen-âge était composée des débris de mille autres sociétés : la civilisation romaine, le paganisme même y avaient laissé des traces; la religion chrétienne y apportait ses croyances et ses so-

lennités ; les Barbares franks, goths, burgondes, anglo-saxons, danois, normands, retenaient les usages et le caractère propres à leurs races. Tous les genres de propriétés se mêlaient; toutes les espèces de lois se confondaient, l'aleu, le fief, la mainmorte, le code, le digeste, les lois salique, gombette, visigothe, le droit coutumier ; toutes les formes de liberté et de servitude se rencontraient : la liberté monarchique du roi, la liberté aristocratique du noble, la liberté individuelle du prêtre, la liberté collective des communes, la liberté privilégiée des villes, de la magistrature, des corps de métiers et des marchands, la liberté représentative de la nation, l'esclavage romain, le servage barbare, la servitude de l'aubain. De là ces spectacles incohérens, ces usages qui se paraissent contredire, qui ne se tiennent que par le lien de la religion. On dirait des peuples divers sans aucun rapport les uns avec les autres, mais seulement convenus de vivre sous un commun maître autour d'un même autel.

Jusque dans son apparence extérieure, l'Europe offrait alors un tableau plus pittoresque et plus national qu'elle ne le présente aujourd'hui. Aux monumens nés de notre religion et de nos mœurs, nous avons substitué, par affec

tation de l'architecture bâtarde romaine, des monumens qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel, ni appropriés à nos besoins; froide et servile copie, laquelle a introduit le mensonge dans nos arts, comme le calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie frank. Ce n'était pas ainsi qu'imitait le moyen-âge; les esprits de ce temps-là admiraient aussi les Grecs et les Romains; ils recherchaient et étudiaient leurs ouvrages; mais au lieu de s'en laisser dominer, ils les maîtrisaient, les façonnaient à leur guise, les rendaient français, et ajoutaient à leur beauté par cette métamorphose pleine de création et d'indépendance.

Les premières églises chrétiennes dans l'Occident ne furent que des temples retournés : le culte païen était extérieur, la décoration du temple fut extérieure; le culte chrétien était intérieur, la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de l'édifice, comme dans les basiliques où se tinrent les assemblées des fidèles quand ils sortirent des cryptes et des catacombes. Les proportions de l'église surpassèrent en étendue celles du temple, parce que la foule chrétienne s'entassait sous la voûte de l'église, et que la

foule païenne était répandue sous le péristyle du temple. Mais lorsque les chrétiens devinrent les maîtres, ils changèrent cette économie, et ornèrent aussi du côté du paysage et du ciel, leurs édifices.

Et afin que les appuis de la nef aérienne n'en déparassent pas la structure, le ciseau les avait tailladés; on n'y voyait plus que des arches de ponts, des pyramides, des aiguilles et des statues.

Les ornemens qui n'adhéraient pas à l'édifice se mariaient à son style : les tombeaux étaient de forme gothique, et la basilique qui s'élevait comme un grand catafalque au-dessus d'eux, semblait s'être moulée sur leur forme. Les arts du dessin participaient de ce goût fleuri et composite : sur les murs et sur les vitraux étaient peints des paysages, des scènes de la religion et de l'histoire nationale.

Dans les châteaux, les armoiries coloriées, encadrées dans des losanges d'or, formaient des plafonds semblables à ceux des beaux palais du *cinque cento* de l'Italie. L'écriture même était dessinée; l'hiéroglyphe germanique, substitué au jambage rectiligne romain, s'harmonisait avec les pierres sépulcrales. Les tours isolées qui servaient de vedettes sur les hau-

teurs; les donjons enserrés dans les bois, ou suspendus sur la cime des rochers comme l'aire des vautours; les ponts pointus et étroits jetés hardiment sur les torrens; les villes fortifiées que l'on rencontrait à chaque pas, et dont les créneaux étaient à la fois les remparts et les ornemens; les chapelles, les oratoires, les ermitages, placés dans les lieux les plus pittoresques au bord des chemins et des eaux; les beffrois, les flèches des paroisses de campagnes, les abbayes, les monastères, les cathédrales; tous ces édifices que nous ne voyons plus qu'en petit nombre et dont le temps a noirci, obstrué, brisé les dentelles, avaient alors l'éclat de la jeunesse; ils sortaient des mains de l'ouvrier : l'œil, dans la blancheur de leurs pierres, ne perdait rien de la légèreté de leurs détails, de l'élégance de leurs réseaux, de la variété de leurs guillochis, de leurs gravures, de leurs ciselures, de leurs découpures, et de toutes les fantaisies d'une imagination libre et inépuisable.

Dans le court espace de dix-huit ans, de 1136 à 1154, il n'y eut pas moins de onze cent quinze châteaux bâtis dans la seule Angleterre.

La chrétienté élevait à frais communs, au moyen des quêtes et des aumônes, les cathé-

drales dont chaque État particulier n'était pas assez riche pour payer les travaux, et dont presque aucune n'est achevée. Dans ces vastes et mystérieux édifices se gravaient en relief et en creux, comme avec un emporte-pièce, les parures de l'autel, les monogrammes sacrés, les vêtemens et les choses à l'usage des Prêtres. Les bannières, les croix de divers agencemens, les calices, les ostensoirs, les dais, les chapes, les capuchons, les crosses, les mîtres dont les formes se retrouvent dans le gothique, conservaient les symboles du culte en produisant des effets d'art inattendus. Assez souvent les gouttières et les gargouilles étaient taillées en figures de démons obscènes ou de moines vomissans. Cette architecture du moyen-âge offrait un mélange du tragique et du bouffon, du gigantesque et du gracieux, comme les poëmes et les romans de la même époque.

Les plantes de notre sol, les arbres de nos bois, le trèfle et le chêne, décoraient aussi les églises, de même que l'acanthe et le palmier avaient embelli les temples du pays et du siècle de Périclès. Au dedans, une cathédrale était une forêt, un labyrinte dont les mille arcades, à chaque mouvement du spectateur, croisaient, se séparaient, s'enlaçaient de

. pas
. dont
:s vastes
relief et
èce, les
s sacrés.
es Prêtres.
encemens,
es chapes.
:es dont les
ue, conser-
duisant des
ıt les gout-
taillées en
moines vo-
-âge offrait
'on, du gi-
es poëmes

res de nos
'ent aussi
:t le pal-
ays et du
ıthédrale
mille ar-
ıteur, se
de nou-

veau. Cette forêt était éclairée par des ro
à jour incrustées de vitraux peints, qui res
blaient à des soleils brillans de mille coul
sous la feuillée : en dehors, cette même c
drale avait l'air d'un monument auquel o
rait laissé sa Cage, ses arcs-boutans et ses
fauds.

COSTUMES. — FÊTES ET JEUX.

La population en mouvement autour des édifices, est décrite dans les chroniques et peinte dans les vignettes. Les diverses classes de la société et les habitans des différentes provinces, se distinguaient, les uns par la forme des vêtemens, les autres par des modes locales. Les populations n'avaient pas cet aspect uniforme qu'une même manière de se vêtir donne à cette heure aux habitans de nos villes et de nos campagnes. La noblesse, les chevaliers, les magistrats, les évêques, le clergé séculier, les religieux de tous les ordres, les pélerins, les pénitens gris, noirs et blancs, les ermites, les confréries, les corps de métiers, les bourgeois, les paysans, offraient une variété

infinie de costumes : nous voyons encore quelque chose de cela en Italie. Sur ce point, il s'en faut rapporter aux arts : que peut faire le peintre de notre vêtement étriqué, de notre petit chapeau rond et de notre chapeau à trois cornes?

Du douzième au quatorzième siècle, le paysan et l'homme du peuple portèrent la jaquette ou la casaque grise liée aux flancs par un ceinturon. Le sayon de peau, le *pélicon* d'où est venu le surplis, était commun à tous les états. La pelisse fourrée et la robe longue orientale enveloppaient le chevalier quand il quittait son armure : les manches de cette robe couvraient les mains; elle ressemblait au cafetan turc d'aujourd'hui ; la toque ornée de plumes, le capuchon ou chaperon tenaient lieu de turban. De la robe ample on passa à l'habit étroit, puis on revint à la robe qui fut blasonnée. Les hauts-de-chausse, si courts et si serrés qu'ils en étaient indécens, s'arrêtaient au milieu de la cuisse ; les bas de chausses étaient dissemblables; on avait une jambe d'une couleur, une jambe d'une autre couleur. Il en était de même du hoqueton, mi-partie noir et blanc, et du chaperon mi-partie bleu et rouge. « Et si étaient » leurs robes *si étroites* à vêtir et à dépouil-

» ler qu'il semblait qu'on les écorchât. L
» tres avaient leurs robes relevées sur les
» comme femmes, si avaient leurs chaperc
» coupés menuement tout en tour. Et si a
» leur chausse d'un drap et l'autre de
» tre. Et leur venaient leurs cornettes e
» manches près de terre, et semblaient
» être jongleurs qu'autres gens. Et pour
» fut pas merveilles si Dieu voulut corri
» méfaits des Français par son fléau (la pe

Par-dessus la robe, dans les jours de monie, on attachait un manteau tantôt tantôt long. Le manteau de Richard I' fait d'une étoffe à raies, semé de globe demi-lunes d'argent, à l'imitation du s céleste (Winesalf). Des colliers pendai vaient également de parure aux hom aux femmes.

Les souliers pointus et rembourrés à *laine* furent long-temps en vogue. L'c en découpait le dessus comme des fe d'église; ils étaient longs de deux pieds noble, ornés à l'extrémité de cornes, de ou de figures grotesques : ils s'alongèr core, de sorte qu'il devint impossible c cher sans en relever la pointe et l'attac genou avec une chaîne d'or ou d'arge

évêques excommunièrent les souliers à la poulaine et les traitèrent de *péché contre nature*. On déclara qu'ils étaient *contre les bonnes mœurs, et inventés en dérision du créateur*. En Angleterre, un acte du parlement défendit aux cordonniers de fabriquer des souliers ou des bottines dont la pointe excédât deux pouces. Les larges babouches carrées par le bout remplacèrent la chaussure à bec. Les modes variaient autant que celles de nos jours; on connaissait le chevalier ou la dame qui, le premier ou la première, avait imaginé une *haligote* (mode) nouvelle : l'inventeur des souliers à la poulaine était le chevalier anglais Robert-le-Cornu. (*W. Malmesbury.*)

Les *gentilfames* usaient sur la peau d'un linge très fin ; elles étaient vêtues de tuniques montantes enveloppant la gorge, armoriées à droite de l'écu de leur mari, à gauche de celui de leur famille. Tantôt elles portaient leurs cheveux ras, lissés sur le front et recouverts d'un petit bonnet entrelacé de rubans ; tantôt elles les déroulaient épars sur leurs épaules ; tantôt elles les bâtissaient en pyramide haute de trois pieds ; elles y suspendaient ou des barbettes, ou de longs voiles, ou des banderolles de soie tombant jusqu'à terre, et voltigeant au gré du

vent : au temps de la reine Isabeau, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes pour donner passage aux coiffures des châtelaines. Ces coiffures étaient soutenues par deux cornes recourbées, charpente de l'édifice : du haut de la corne, du côté droit, descendait un tissu léger que la jeune femme laissait flotter, ou qu'elle ramenait sur son sein comme une guimpe, en l'entortillant à son bras gauche. Une femme en plein *esbattement* étalait des colliers, des bracelets et des bagues. A sa ceinture, enrichie d'or, de perles et de pierres précieuses, s'attachait une escarcelle brodée : elle galopait sur un palefroi, portait un oiseau sur le poing, ou une canne à la main. « Quoi de » plus ridicule, dit Pétrarque dans une lettre » adressée au pape en 1366, que de voir les » hommes le ventre sanglé ! En bas, de longs » souliers pointus ; en haut des toques chargées » de plumes : cheveux tressés allant de-ci de-» là par-derrière comme la queue d'un animal, » retapés sur le front avec des épingles à tête » d'ivoire. » Pierre de Blois ajoute qu'il était du bel usage de parler avec affectation. Et quelle langue parlait-on ainsi ? la langue de Robert Wace ou du Roman du Rou, de Ville-Hardouin, de Joinville et de Froissart !

Le luxe des habits et des fêtes passait toute croyance ; nous sommes de mesquins personnages auprès de ces Barbares des treizième et quatorzième siècles. On vit dans un tournoi mille chevaliers vêtus d'une robe uniforme de soie, nommée *cointise*, et le lendemain ils parurent avec un accoutrement nouveau aussi magnifique. (*Mathieu Paris.*) Un des habits de Richard II, roi d'Angleterre, lui coûta trente mille marcs d'argent. (*Knyghton.*) Jean Arundel avait cinquante-deux habits complets d'étoffe d'or. (*Hollingshed chron.*)

Une autre fois, dans un autre tournoi, défilèrent d'abord un à un soixante superbes chevaux richement caparaçonnés, conduits chacun par un écuyer d'honneur et précédés de trompettes et de ménestriers; vinrent ensuite soixante jeunes dames montées sur des palefrois, superbement vêtues, chacune menant en lesse, avec une chaîne d'argent, un chevalier armé de toutes pièces. La danse et la musique faisaient partie de ces *bandors* (réjouissances). Le roi, les prélats, les barons, les chevaliers, sautaient au son des vielles, des musettes et des *chiffonies*.

Aux fêtes de Noël arrivaient de grandes mascarades. *En 1348*, en Angleterre, on prépara

quatre-vingts tuniques de bougran, quarant deux masques et un grand nombre de vêt mens bizarres, pour les mascarades. En 1377 une mascarade, composée d'environ cent trent personnes déguisées de différentes manières offrit un divertissement au prince de Galle

La balle, le mail, le palet, les quilles, l dés, affolaient tous les esprits. Il reste une not d'Édouard II de la somme de cinq schillings laquelle somme il avait empruntée à son bar bier pour jouer à croix ou pile.

Quant au repas, on l'annonçait au son du cor chez les nobles : cela s'appelait *corner l'eau*, parce qu'on se lavait les mains avant de se mettre à table. On dînait à neuf heures du matin, et l'on soupait à cinq heures du soir. On était assis sur des *banques* ou bancs, tantôt élevés, tantôt assez bas, et la table montait et descendait en proportion. Du banc est venu le mot *banquet*. Il y avait des tables d'or et d'argent ciselées ; les tables de bois étaient couvertes de nappes doubles appelées *doubliers;* on les plissait comme *rivière ondoyante qu'un petit vent frais fait doucement soulever*. Les serviettes sont *plus modernes*. Les fourchettes, que ne

connaissaient point les Romains, furent aussi inconnus des Français jusqu'à la fin du XIVe siècle ; on ne les trouve que sous Charles V.

On mangeait à peu près tout ce que nous mangeons, et même avec des raffinemens que nous ignorons aujourd'hui ; la civilisation romaine n'avait point péri dans la cuisine. Parmi les mets recherchés, je trouve le *dellegrous*, le *maupigyrum*, le *karumpie*. Qu'était-ce ? On servait des pâtisseries de formes obscènes, qu'on appelait de leurs propres noms ; les ecclésiastiques, les femmes et les jeunes filles, rendaient ces grossièretés innocentes par une pudique ingénuité. La langue était alors toute nue ; les traductions de la Bible de ces temps sont aussi crues et plus indécentes que le texte. *L'Instruction du chevalier Geoffroy la Tour Landry, gentilhomme angevin, à ses filles*, donne la mesure de la liberté des enseignemens et des mots.

On usait en abondance de bière, de cidre et de vin de toutes les sortes : il est fait mention du cidre sous la seconde race. Le clairet était du vin clarifié mêlé à des épiceries, l'hypocras du vin adouci avec du miel. Un festin donné en Angleterre par un abbé, en 1310, réunit six *mille convives* devant trois mille plats. Au repas

de noce du comte de Cornouailles, en 1243, trente mille plats furent servis, et, en 1251, soixante bœufs gras furent fournis par le seul archevêque d'York, pour le mariage de Marguerite d'Angleterre avec Alexandre III, roi d'Écosse. Les repas royaux étaient mêlés d'intermèdes : on y entendait toutes *menestrandies ;* les clercs chantaient *chansons,* rondeaux et virelais. « Quand le roi (Henri II d'Angleterre) sort dans la matinée, dit Pierre de Blois, vous voyez une multitude de gens courant çà et là, comme s'ils étaient privés de la raison ; des chevaux se précipitent les uns sur les autres ; des voitures renversent des voitures ; des comédiens, des filles publiques, des joueurs, des cuisiniers, des confiseurs, des baladins, des danseurs, des barbiers, des compagnons de débauches, des parasites, font un bruit horrible ; en un mot, la confusion des fantassins et des cavaliers est si insupportable, que vous diriez que l'abîme s'est ouvert et que l'enfer a vomi tous ses diables. »

Lorsque Thomas Becket (saint Thomas de Cantorbéry) allait en voyage, il était suivi d'environ deux cents cavaliers, écuyers, pages, clercs et officiers de sa maison. Avec lui cheminaient *huit chariots* tirés chacun par cinq

forts chevaux, deux de ces chariots contenaient la bière, un autre portait les meubles de sa chapelle, un autre ceux de sa chambre, un autre ceux de sa cuisine; les trois derniers étaient remplis de provisions, de vêtemens et de divers objets. Il avait en outre douze chevaux de bât chargés de coffres qui contenaient son argent, sa vaisselle d'or, ses livres, ses habillemens, ses ornemens d'autel. Chaque chariot était gardé par un énorme mâtin surmonté d'un singe. (*Salisb.*)

On avait été obligé de frapper la table par des lois somptuaires : ces lois n'accordaient aux riches que deux services et deux sortes de viandes, à l'exception des prélats et des barons qui mangeaient de tout en toute liberté ; elles ne permettaient la viande aux négocians et aux artisans qu'à un seul repas ; pour les autres repas ils se devaient contenter de lait, de beurre de légumes.

On rencontrait sur les chemins des baternes ou litières, des mules, des palefrois et des voitures à bœufs : les roues des charrettes étaient à l'antique. Les chemins se distinguaient en chemins *péageaux* et en *sentiers ;* des lois en réglaient la largeur : le chemin péageau devait avoir quatorze pieds ; les sentiers pouvaient être ombragés, mais il fallait élaguer les arbres le long des voies royales, excepté les *arbres d'abris.* Le service des fiefs creusa cette multitude infinie de chemins de traverse dont nos campagnes sont sillonnées.

C'était le temps du merveilleux en toute chose : *l'aumônier, le* moine, le pélerin, le

chevalier, le troubadour, avaient toujours à dire ou à chanter des aventures. Le soir, autour du foyer à bancs, on écoutait ou le roman du roi Arthur, d'Ogier le Danois, de Lancelot du Lac, ou l'histoire du *gobelin* Orthon, grand nouvelliste qui venait dans le vent et qui fut tué dans une grosse truie noire. (*Froissart.*)

Avec ces contes on écoutait encore le sirvante du jongleur contre un chevalier félon, ou le récit de la vie d'un pieux personnage. Ces vies de saints, recueillies par les Bollandistes, n'étaient pas d'une imagination moins brillante que les relations profanes : incantations de sorciers, tours de lutins et de farfadets, courses de loups-garous, esclaves rachetés, attaques de brigands, voyageurs sauvés et qui, à cause de leur beauté, épousent les filles de leurs hôtes (*Saint-Maxime*); lumières qui pendant la nuit révèlent au milieu des buissons le tombeau de quelque vierge; châteaux qui paraissent soudainement illuminés (*Saint Viventius, Maure et Brista.*)

Saint Déicole s'était égaré ; il rencontre un berger et le prie de lui enseigner un gîte « Je n'en connais pas, dit le berger, si ce n'est » dans un lieu arrosé de fontaines, au do- » maine du puissant vassal Weissart. — Peux-tu

« m'y conduire ? répondit le saint. — Je ne « puis laisser mon troupeau, répliqua le pâtre. » Déicole fiche son bâton en terre, et quand le pâtre revint, après avoir conduit le saint, il trouve son troupeau couché paisiblement autour du bâton miraculeux. Weissart, terrible châtelain, menace de faire mutiler Déicole; mais Berthilde, femme de Weissart, a une grande vénération pour le prêtre de Dieu. Déicole entre dans la forteresse; les serfs empressés le veulent débarrasser de son manteau; il les remercie, et suspend ce manteau à un rayon du soleil qui passait à travers la lucarne d'une tour. (*Boll.*, t. II, p. 202.)

Giralde, natif du pays de Galles, raconte dans sa *Topograghie de l'Irlande*, que saint Kewen priant Dieu, les deux mains étendues, une hirondelle entra par la fenêtre de sa cellule et déposa un œuf dans l'une de ses mains. Le saint n'abaissa point sa main; il ne la ferma que quand l'hirondelle eut déposé tous ses œufs et achevé de les couver. En souvenir de cette bonté et de cette patience, la statue du solitaire en Irlande porte une hirondelle dans sa main.

L'abbé Turketult avait en sa possession le pouce de saint Barthélemi, et il s'en servait

pour se signer dans les momens de danger, de tempête et de tonnerre.

Les Barbares aimaient les anachorètes : c'étaient des soldats de différentes milices, également éprouvés, également durs à eux-mêmes, dormant sur la terre, habitant le rocher, se plaisant aux pélerinages lointains, à la vastité des déserts et des forêts. Aussi les ermites conduisaient-ils les batailles : campés le soir dans les cimetières, ils y composaient et chantaient à la foule armée le *Dies iræ* et le *Stabat mater*. Les Anglo-Saxons ne virent pas moins de dix rois et de onze reines abandonner le monde et se retirer dans les cloîtres. Cependant il ne faudrait pas se laisser tromper par les mots : ces reines étaient des femmes des pirates du nord, arrivées dans des barques, célébrant leurs noces sur des chariots, comme les filles de Clodion-le-Chevelu, de belles et blanches Norwégiennes passées des dieux de l'Edda au dieu de l'Évangile, et des Walkiries aux anges.

SUITE DES MŒURS.—VIGUEUR ET FIN DES SIÈCLES BARBARES.

—

Chercher à dérouler avec méthode le tableau des mœurs de ce temps, serait à la fois tenter l'impossible et mentir à la confusion de ces mœurs. Il faut jeter pêle-mêle toutes ces scènes telles qu'elles se succédaient sans ordre, ou s'enchevêtraient dans une commune action, dans un même moment : il n'y avait d'unité que dans le mouvement général qui entraînait la société vers son perfectionnement, par la loi naturelle de l'existence humaine.

D'un côté la chevalerie, de l'autre le soulèvement des masses rustiques; tous les dérè-

glemens de la vie dans le clergé et toute l'ardeur de la foi. Des gyrovagues ou moines errans cheminant à pied ou chevauchant sur une petite mule, prêchaient contre tous les scandales; ils se faisaient brûler vifs par les papes auxquels ils reprochaient leurs désordres, et noyer par les princes dont ils attaquaient la tyrannie. Des gentilhommes s'embusquaient sur les chemins et dévalisaient les passans, tandis que d'autres gentilhommes devenaient, en Espagne, en Grèce, en Dalmatie, seigneurs des immortelles cités dont ils ignoraient l'histoire. Cours d'amour où l'on raisonnait d'après toutes les règles du Scottisme, et dont les chanoines étaient membres; troubadours et ménestrels vaguant de châteaux en châteaux, déchirant les hommes dans des satires, louant les dames dans des ballades; bourgeois, divisés en corps de métiers, célébrant des solennités patronales où les saints du paradis étaient mêlés aux divinités de la fable; représentations théâtrales, *miracles* et *mystères* dans les églises; *fêtes des fous* ou des *cornards;* messes sacriléges; soupes grasses mangées sur l'autel; l'*Ite missa est* répondu par trois braiemens d'âne; barons et chevaliers s'engageant, dans des repas mystérieux, à por-

ter la guerre chez des peuples, faisant vœu sur un paon ou sur un héron d'accomplir les faits d'armes pour leurs mies; Juifs massacrés et se massacrant entre eux, conspirant avec les lépreux pour empoisonner les puits et les fontaines, tribunaux de toutes les sortes condamnant, en vertu de toutes les espèces de lois, à toutes les sortes de supplices; accusés de toutes les catégories, depuis l'hérésiarque écorché et brûlé vif, jusqu'aux adultères attachés nus l'un à l'autre et promenés au milieu de la foule; le juge prévaricateur substituant à l'homicide riche condamné, un prisonnier innocent; pour dernière confusion, pour dernier contraste, la vieille société civilisée à la manière des anciens, se perpétuant dans les abbayes; les étudians des universités faisant renaître les disputes philosophiques de la Grèce; le tumulte des écoles d'Athènes et d'Alexandrie se mêlant au bruit des tournois, des Carrousels et des Pas d'armes: placez enfin, au-dessus et en dehors de cette société si agitée un autre principe de mouvement, un tombeau objet de toutes les tendresses, de tous les regrets, de toutes les espérances, qui attirait sans cesse au-delà des mers les rois et les sujets, les vaillans et les coupables; les pre-

miers pour chercher des ennemis, des royaumes, des aventures; les seconds pour accomplir des vœux, expier des crimes, apaiser des remords; voilà tout le moyen-âge.

L'Orient, malgré le mauvais succès des croisades, resta long-temps pour les peuples de l'Europe le pays de la religion et de la gloire; ils tournaient sans cesse les yeux vers ce beau soleil, vers ces palmes de l'Idumée, vers ces plaines de Rama où les Infidèles se reposaient à l'ombre des oliviers plantés par Baudoin, vers ces champs d'Ascalon qui gardaient encore les traces de Godefroi de Bouillon, de Couci, de Tancrède, de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion, de saint Louis, vers cette Jérusalem un moment délivrée, puis retombée dans ses fers, et qui se montrait à eux comme à Jérémie, insultée des passans, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, assise dans la solitude.

Tels furent ces siècles d'imagination et de force qui marchaient avec cet attirail au milieu des événemens les plus variés, au milieu des hérésies, des schismes, des guerres féodales, civiles et étrangères; ces siècles doublement favorables au génie ou par la solitude des cloîtres, quand on la recherchait, ou par

le monde le plus étrange et le plus divers, quand on le préférait à la solitude. Pas un seul point où il ne se passât quelque fait nouveau, car chaque seigneurie laïque ou ecclésiastique était un petit État qui gravitait dans son orbite et avait ses phases ; à dix lieues de distance les coutumes ne se ressemblaient plus. Cet ordre de choses, extrêmement nuisible à la civilisation générale, imprimait à l'esprit particulier un mouvement extraordinaire : aussi toutes les grandes découvertes appartiennent-elles à ces siècles. Jamais l'individu n'a tant vécu : le roi rêvait l'agrandissement de son empire, le seigneur la conquête du fief de son voisin, le bourgeois l'augmentation de ses priviléges, et le marchand de nouvelles routes à son commerce. On ne connaissait le fond de rien ; on n'avait rien épuisé ; on avait foi à tout ; on était à l'entrée et comme au bord de toutes les espérances, de même qu'un voyageur sur une montagne, attend le lever du jour dont il aperçoit l'aurore. On fouillait le passé ainsi que l'avenir ; on découvrait avec la même joie un vieux manuscrit et un nouveau monde ; on marchait à grands pas vers des destinées ignorées, comme on a toute sa vie devant soi dans la jeunesse. L'enfance de ces siècles fut barbare,

leur virilité pleine de passion et d'é gie, et ils ont laissé leur riche héritage âges civilisés qu'ils portèrent dans leur fécond.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE ET SECONDE ÉPOQUES

DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

LITTÉRATURE SOUS LE RÈGNE DES ANGLO-SAXONS, DES DANOIS ET PENDANT LE MOYEN-AGE.

Des Anglo-Saxons à Guillaume-le-Conquérant. — Bretons.

TACITE. — POÉSIES ERSES.

Entrons maintenant dans les diverses époques de la langue et de la littérature anglaise. Le lecteur placera facilement, sur le tableau que je viens de tracer, les auteurs et leurs ouvrages à mesure que je les ferai passer devant

ses yeux. Il s'agit d'abord de l'époque anglo-saxonne; mais, avant de nous en occuper, voyons s'il ne reste aucune trace de la langue des Bretons sous la domination romaine.

César ne parle que des mœurs de ces insulaires. Tacite nous a conservé quelques discours des chefs bretons : j'omets la harangue de Caractatus à Claude, et ne citerai, en l'abrégeant, que le discours de Galgacus dans les montagnes de la Calédonie.

... « Le jour de votre liberté commence... » La terre nous manque et le refuge de la mer » nous est interdit par la flotte romaine ; il ne » nous reste que les armes. Dans le lieu le plus » retiré de nos déserts, n'apercevant pas même » de loin les rivages assujétis , nos regards n'ont » point été souillés du contact de la domination étrangère. Placés aux extrémités de la » terre et de la liberté, jusqu'à présent la renommée de notre solitude et de ses replis » nous a défendus : à présent les bornes de la » Bretagne apparaissent. Tout ce qui est inconnu est magnifique; mais au-delà de la » Calédonie, aucune nation à chercher, rien, » hormis les flots et les écueils, et les Romains » sont arrivés jusqu'à nous.

» .... *Dans la* famille des esclaves, le der-

» nier venu est le jouet de ses compagnons : » nous, les plus nouveaux et conséquemment » les plus méprisés dans cet univers de la vieille » servitude, nous ne pourrions attendre que la » mort, car nous n'avons ni guérets, ni mines, » ni ports où l'on puisse user nos bras. Cou- » rage donc, vous qui chérissez la vie ou la » gloire! Les épouses des Romains ne les ont » point suivis; leurs pères ne sont pas là pour » leur faire honte de la fuite : ils regardent en » tremblant ce ciel, cette mer, ces forêts qu'ils » n'ont jamais vus. Enfermés et déjà vaincus, » nos Dieux les livrent entre nos mains..... » Ici votre chef, ici votre armée; là le tribut, » les travaux, les souffrances de l'esclavage : » des maux éternels ou la vengeance sont pour » vous dans ce champ de bataille. Marchez au » combat! pensez à vos ancêtres et à votre pos- » térité. »

Après Tacite qui a paraphrasé quelques mots de Galgacus conservés par tradition dans les camps romains, un abîme se creuse : on traverse quinze siècles avant d'entendre parler de nouveau du génie des Bretons, et encore comment! Macpherson transportant en Écosse le barde Irlandais Ossian, défigurant la véritable *histoire de Fingal*, cousant trois ou qua-

tre lambeaux de vieilles ballades à un mensonge, nous représente un poète de la Calédonie tout aussi réellement que Tacite nous en a représenté un guerrier. Puisque après tout nous n'avons qu'Ossian; puisque les fragmens qu'on pourrait donner comme venant des Bardes, appartiennent plutôt aux diverses espèces de *chanteurs* que je rappellerai tout à l'heure, il faut bien faire usage du travail de Macpherson. Mais comme les poëmes que John Smith ajouta à ceux qu'avait publiés le premier éditeur du Barde écossais, sont moins connus, j'en extrairai de préférence quelques passages.

« Filles des champs aériens de Trenmor, » préparez la robe de vapeur transparente et » colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait » oublier Armor? Pourquoi l'aimais-je tant? » Pourquoi étais-je tant aimée? Nous étions » deux fleurs qui croissaient ensemble dans les » fentes du rocher; nos têtes humides de ro- » sée souriaient aux rayons du soleil. Ces fleurs » avaient pris racine dans le roc aride. Les » vierges de Morven disaient : elles sont soli- » taires, mais elles sont charmantes. Le daim » dans sa course, s'élançait par-dessus ces » fleurs, et le chevreuil épargnait leurs tiges » délicates.

» Le soleil de Morven est couché pour moi. » Il brilla pour moi ce soleil dans la nuit de » mes premiers malheurs, au défaut du soleil » de ma patrie; mais il vient de disparaître à » son tour; il me laisse dans une ombre éter- » nelle. »

« Dargo, pourquoi t'est-tu retiré si vite ?... »

« .... Partout, sur les mers, au sommet » des collines, dans les profondes vallées, j'ai » suivi ta course. En vain mon père espéra mon » retour; en vain ma mère pleura mon ab- » sence; leurs yeux mesurèrent souvent l'é- » tendue des flots; souvent les rochers répé- » tèrent leurs cris. Parens, amis, je fus sourde » à votre voix! Toutes mes pensées étaient » pour Dargo, je l'aimais de toute la force de » mes souvenirs pour Armor. Dargo, l'autre » nuit j'ai goûté le sommeil à tes côtés sur la » bruyère. N'est-il pas de place cette nuit dans » ta nouvelle couche? Ta Crimoïna veut re- » poser auprès de toi, dormir pour toujours à » tes côtés.

» Le chant de Crimoïna allait en s'affaiblis- » sant à mesure qu'il approchait de sa fin; par » degrés s'éteignait la voix de l'étrangère : » l'instrument échappa aux bras d'albâtre de la » fille de Lochlin; Dargo se lève : il était trop

» tard ! l'ame de Crimoïna avait fui sur les son
» de la harpe. »

On croira ce que l'on pourra des traduc-
tions calédoniennes de Tacite et de John Smith
Les historiens mentent un peu plus que le
poètes, sans en excepter Tacite qui toutefoi
répandait sa parole brûlante sur les tyrans
comme on jette de la chaux vive sur des cada
vres pour les consumer.

ANGLO-SAXONS ET DANOIS.

—

Les Anglo-Saxons ayant succédé aux Romains, et les Danois étant venus à leur tour au partage de la Grande-Bretagne, il serait presque impossible de séparer *littérairement* l'époque des Anglo-Saxons de celle des Danois; c'est pourquoi je les confonds ici.

Les Danois amenèrent avec eux leurs Scaldes : ceux-ci se mêlèrent aux Bardes galliques. Trois choses ne pouvaient être saisies pour dette, chez un homme libre du pays de Galles : son cheval, son épée et sa harpe. Les nations entières, dans leur âge héroïque, sont poètes : on chantait à la guerre, on chantait aux festins, *on chantait à* la mort; on redou-

tait surtout de mourir dans son lit comm
femme. Starcather n'ayant pu trouver s
dans les combats, se mit une chaîne d'
cou, et déclara la donner aux passans
charitables pour le débarrasser de sa têt
ward, comte danois du Northumberland,
teux de vieillir et craignant d'être em
d'une maladie, dit à ses amis : « Revête
» de ma cotte de mailles ; ceignez-moi
» épée ; placez mon casque sur ma tête,
» bouclier dans ma main gauche, ma l
» dorée dans ma main droite ; que je t
» dans la garbe d'un guerrier. »

Sur le champ de bataille les hymnes, a
pagnés du choc des armes, éclataient
manière si terrible, que les Danois, pou
pêcher leurs chevaux d'en être effrayé
rendaient sourds.

Les croyances étaient à l'avenant d
mœurs poétiques. Quinze jeunes femm
dix-huit jeunes hommes ballaient un jou
un cimetière ; le prêtre Robert qui dis
messe, les fit inviter à se retirer ; ils se m
rent du prêtre. L'officiant pria Dieu et
Magnus de punir la troupe impie, en
geant à chanter et à danser une année en
sa prière fut exaucée ; un des condamné

par la main sa sœur, qui figurait avec lui; le bras se sépara du corps sans que l'invalide de Dieu perdît une goutte de sang, et elle continua de sauter. Toute l'année les quadrilles ne souffrirent ni du froid, ni du chaud, ni de la faim, ni de la soif, ni de la fatigue; leurs vêtemens ne s'usèrent pas. Commençait-il à pleuvoir? il s'élevait autour d'eux une maison magnifique. Leur danse incessante creusa la terre, et ils s'y enfoncèrent jusqu'à mi-corps. Au bout de l'an, l'évêque Hubert brisa les liens invisibles dont les mains des danseurs et des danseuses étaient enchaînées : la troupe tomba dans un sommeil qui dura trois jours et trois nuits.

Une vieille, nommée Thorbiorga, fameuse sorcière, fut invitée au château du comte Torchill, afin de dire quand se termineraient la peste et la famine du comté. Thorbiorga arriva sur le soir : robe de drap vert boutonnée du haut jusqu'en bas; collier de grains de verre; peau d'agneau noir, doublée d'une peau de chat blanc, sur la tête; souliers de peau de veau, le poil en dessus, liés avec des courroies; gants de peau de chat blanc, la fourrure en dedans; ceinture *huntandique*, au bout de laquelle pendait un sac rempli

de grimoires. La sorcière soutenait son cor
grêle sur un bâton à viroles de cuivre. Elle f
reçue avec beaucoup de respect : assise sur u
siége élevé, elle mangea un potage de lait c
chèvre, et un ragoût de cœurs de différens an
maux. Le lendemain Thorbiorga, après avoir s
métrisé ses instrumens d'astrologie selon
thème céleste, ordonna à la jeune Godréda,
compagne, d'entonner l'invocation magiqu
vardlokur. Godréda chanta d'une voix si douc
que le manoir du laird Torchill en fut ravi.
eût été bien malheureusement né celui qui n
fût pas né poète en ce temps-là.

Les rois mêmes l'étaient ; Alfred-le-Grand
Canut-le-Grand, furent l'honneur des Walk
ries. Les Bardes et les Scaldes s'éjouissaient
la table des princes qui les comblaient de pr
sens : « Si je demandais la lune à mon hôte
» s'écrie un Barde, il me l'accorderait. » L
poètes ont toujours été affriandés par l
lune.

Cœdmon rêvait en vers et composait des po
mes en dormant : poésie est songe.

« Je sais, dit un autre Barde, un chant pou
» émousser le fer ; je sais un autre chant pou
» tuer la tempête. » On reconnaissait ces in
spirés à leur air ; ils semblaient ivres ; leurs r

·ds et leurs gestes étaient désignés par un ·t consacré : *Skallviengl*, « folie poétique. » ·a chronique saxonne donne en vers le récit ne victoire remportée par les Anglo-Saxons les Danois, et l'histoire de Norwége conve l'apothéose d'un pirate du Danemarck, avec cinq autres chefs de corsaires sur les es d'Albion.

Le roi Ethelstan, le chef des chefs, celui ui donne des colliers aux braves, et son ère, le noble Edmond, ont combattu à Bruan-Burgh avec le tranchant de l'épée. Ils nt fendu le mur des boucliers, ils ont abattu s guerriers de renom, la race des Scots et s hommes des navires.

Glaf s'est enfui avec peu de gens, et il a euré sur les flots. L'étranger ne racontera oint cette bataille, assis à son foyer, entouré e sa famille, car ses parens y succombèrent, ses amis n'en revinrent pas. Les rois du ord, dans leurs conseils, se lamenteront de que leurs guerriers ont voulu jouer au u du carnage avec les enfans d'Edward.

Le roi Ethelstan et son frère Edmond reurnent sur les terres de Ouest-Sex. Ils laisnt derrière eux le corbeau se repaissant de ıdavres, le corbeau noir au bec pointu, et

» le crapaud à la voix rauque, et l'aigle affar
» de chair, et le milan vorace, et le loup fau
» des bois.

« Jamais plus grand carnage n'eut lieu da
» cette île ; jamais plus d'hommes n'y périre
» par le tranchant de l'épée, depuis le jo
» où les Saxons et les Angles vinrent de l'
» à travers l'Océan, où ils entrèrent en Br
« tagne, ces nobles artisans de guerre, q
» vainquirent les Welsches et prirent le pays

Maintenant la chanson en l'honneur
pirate :

« Il m'est venu un songe : je me suis vu,
» point du jour, dans la salle du Valhalla, pr
» parant tout pour la réception des homm
» tués dans les batailles.

» J'ai réveillé les héros de leur sommeil ;
» les ai engagés à se lever, à ranger les banc
» à disposer les coupes à boire, comme po
» l'arrivée d'un roi.

» D'où vient tout ce bruit ? s'écrie Brag
» d'où vient que tant d'hommes s'agitent et q
» l'on remue tous les bancs ? C'est qu'Erik d
» venir, répond Oden ; je l'attends. Qu'on
» lève, qu'on aille à sa rencontre.

» Pourquoi donc sa venue te plaît-elle d
» vantage que celle d'un autre roi ? C'est qu'

» beaucoup de lieux il a rougi son épée de
» sang ; c'est que son épée sanglante a traversé
» beaucoup de lieux.

» Je te salue, Erik, brave guerrier ; entre :
» sois le bien-venu dans cette demeure. Dis-
» nous quels rois t'accompagnent, combien
» viennent avec toi du combat ?

» Cinq rois viennent, répond Erik, et moi
» je suis le sixième. »

Je ne pouvais mieux faire que d'emprunter cette traduction à l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.* Jouissons des travaux de M. A. Thierry, mais apprenons de lui ce qu'ils lui ont coûté ; notre admiration s'augmentera de notre reconnaissance.

« Je venais d'entrer avec ardeur dans une
» série de recherches toutes nouvelles pour
» moi. Quelque étendu que fût le cercle de
» ces travaux, ma cécité complète ne m'au-
» rait pas empêché de le parcourir : j'étais ré-
» signé autant que doit l'être un homme de
» cœur ; j'avais fait amitié avec les ténèbres.
» Mais d'autres épreuves survinrent. . . . . .
» . . . . . Aveugle et souf-
» frant sans espoir et presque sans relâche,
» je puis rendre ce témoignage, qui de ma part
» ne sera pas suspect : il y a au monde quel-

« que chose qui vaut mieux que les jouissances » matérielles, mieux que la fortune, mieux » que la santé elle-même, c'est le dévouement » à la science. »

Graves et touchantes paroles pour lesquelles je ne me reproche point de m'être écarté de mon sujet.

J'ai déjà dit quelque chose de ce sujet dans mes *Études historiques*. Les nautoniers normands célébraient eux-mêmes leurs courses :

« Je suis né dans le haut pays de Norwége, » chez des peuples habiles à manier l'arc; » mais j'ai préféré hisser ma voile, l'effroi des » laboureurs du rivage. J'ai aussi lancé ma » barque parmi les écueils, *loin du séjour des* » *hommes.* »

Ce Scalde des mers avait raison, puisque les Danes ont découvert le Vineland ou l'Amérique *loin du séjour des hommes.*

Angelbert gémit sur la bataille de Fontenay et sur la mort de Hugues, bâtard de Charlemagne. La fureur de la poésie était telle qu'on trouve des vers de toute mesure jusque dans les diplômes du huitième, du neuvième et du dixième siècle. Un chant teutonique conserve le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands, l'an 881, par Louis, fils de Louis-

le-Bègue. « J'ai connu un roi appelé le seigneur Louis, qui servait Dieu de bon cœur, » parce que Dieu le récompensait..... Il saisit » la lance et le bouclier, monta promptement » à cheval, et vola pour tirer vengeance de ses » ennemis. » Personne n'ignore que Charlemagne avait fait recueillir les anciennes chansons des Germains.

La parole usitée dans les forêts est, dès sa naissance, une parole complète pour la poésie : sous le rapport des passions et des images, elle dégénère en se perfectionnant. Les chants nationaux des Barbares étaient accompagnés du son du fifre, du tambour et de la musette. Les Scythes, dans la joie des festins, faisaient résonner la corde de leur arc. La cithare ou la guitare était en usage dans les Gaules, et la harpe dans l'île des Bretons. L'oreille dédaigneuse des Grecs et des Romains n'entendait, dans les entretiens des Franks et des Bretons, que des croassemens de corbeaux, ou des sons non articulés sans aucun rapport avec la voix humaine. Quand les nations du Nord eurent triomphé, force fut de trouver ce langage harmonieux, et de comprendre les ordres que le maître dictait à l'esclave.

Les rhythmes militaires se viennent terminer

à la chanson de Roland, dernier chant de l'Europe barbare. « A la bataille d'Hastings, dit encore le grand peintre d'histoire que j'ai cité, » un Normand, appelé Taillefer, poussa son » cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans » toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. » En chantant il jouait de son épée, la lançait » en l'air avec force et la recevait dans sa main » droite. Les Normands répétaient ces refrains, » ou criaient : Dieu aide! Dieu aide!

« Taillefer qui mult bien chantout
» Sor un cheval qui tost alout,
» Devant le duc alout chantant
» De Karlemagne et de Rollant
» Et d'Olivier et des vassaux
» Qui moururent à Roncevaux. »

Ces rimes sont de Wace, mais Geoffroy Gaimar a de plus longs détails sur Taillefer. Il est curieux d'observer comment les usages se transforment et cependant se perpétuent : le tambour-maître, qui jette sa canne en l'air et qui la reçoit dans sa main à la tête d'un régiment, est la tradition du jongleur militaire.

Avant même la bataille d'Hastings, il existe un autre témoignage des provocations de la

anson du soldat : en 1054, Guillaume battit Français à Mortemer en Normandie; un de serviteurs, monté dans un arbre, cria toute nuit :

Franceis, Franceis, levez! levez!
Tenez vos veies; trop dormez :
Allez vos amis enterrer
Ki sont occis à Mortemer.

Ce singulier héraut d'armes, insultant du ıt d'un chêne l'ennemi vaincu, offre un ta- au naïf des mœurs de ce temps.

TROISIÈME ET QUATRIÈME ÉPOQUES

DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

ÉPOQUES ANGLO-NORMANDE ET NORMANDE-FRANÇAISE, DE GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT ET DE HENRI II A HENRI VIII.

TROUVÈRES ANGLO-NORMANDS.

Après la conquête des Normands, le moyen-âge commence et les choses changent de face. L'Angleterre a éprouvé dans son idiome des révolutions inconnues aux autres pays : le *teutonique* des Angles refoula le *gallique* des Bretons dans les vallées du pays de Galles; le *danois*, le *scandinave*, ou le *goth*, renferma l'*erse* parmi les highlanders écossais et altéra le pur *saxon*; le *normand*, ou le *vieux français*, relégua l'*anglo-saxon* chez les vaincus.

Sous Guillaume et ses premiers successeurs,

ivit et l'on chanta en latin, en calédo-
en gallique, en anglo-saxon, en Roman
uvères et quelquefois en Roman des trou-
rs. Il y eut des poètes, des bardes, des
urs, des ménestrels, des contéors, des
rs, des gestéors, des harpéors. La poésie
oute espèce de formes, et donna à ses
s toutes sortes de noms : lais, ballades,
inges, chansons à carole, chansons de
, contes, sirventois, satyres, fabliaux,
artis, dictiés. Dès le sixième siècle For-
donne le nom de lais, *leudi*, aux chants
irbares. On comptait des romans d'amour,
mans de chevalerie, des romans de Saint-
, des romans de la Table-Ronde, des ro-
le Charlemagne, des romans d'Alexandre,
èces saintes. Dans le *Songe du dieu d'a-*
le pont qui conduit au palais du dieu
mposé de *rotruënges*, stances accompa-
de la vielle; les planches sont faites de
de *chansons*, les solives de *sons de harpe*,
es des *doux lais des Bretons*.
ert de Courte-Heuse, duc de Normandie,
ié de Guillaume-le-Conquérant, enfermé
nt vingt-huit ans dans le château de Car-
au bord de la mer, apprit la langue des
s gallois. A travers les fenêtres de sa pri-

son, il voyait un chêne dominer la forêt, dont le promontoire de Penarth était couvert. Il disait à ce chêne : « Chêne, planté au sein des » bois d'où tu vois les flots de la Saverne lutter » contre la mer ; chêne, né sur ces hauteurs où » le sang a coulé en ruisseaux ; chêne, qui as vécu » au milieu des tempêtes, malheur à l'homme » qui n'est pas assez vieux pour mourir ! »

Un autre prince anglais, Richard Cœur-de-Lion, fut couronné comme troubadour. Il avait composé en langue romane du Midi, sa langue maternelle, un sirvante sur sa captivité à Worms. Parmi les poètes, ses contemporains, Richard n'est pas fils d'Éléonore de Guienne, mais de la princesse d'Antioche, trouvée en pleine mer sur un vaisseau tout d'or, dont les cordages étaient de soie blanche. Ce vaisseau est la grande *serpente* des romanciers. Quand les enfans des femmes arabes étaient méchans, elles les menaçaient du *roi Richard*, et quand un cheval ombrageux tressaillait, le cavalier sarrasin le frappait de l'éperon en lui disant : *Et cuides-tu que ce soit le roi Richard ?* Guillaume Blondel (qu'il ne faut pas confondre avec le trouvère Blondel de Nesle) était un des ménestrels de Richard : nous n'avons pas sa chanson fidèle; il n'en est resté que la tradition.

ien n'était plus célèbre que l'histoire popu-
: du *marquis au court nez.*

uillaume, trouvère anglo-normand, a laissé
son poëme des *Joies de Notre-Dame* une
ription curieuse de Rome et de ses monu-
; au onzième siècle. Il composa un petit
ne, fort ingénieux, sur ces trois mots,
e, pluie et femme, qui chassent un homme
a maison; la maison, c'est le ciel; la
e, l'orgueil; la pluie, la convoitise;
nme, la volupté : trois choses qui em-
ent d'entrer dans le ciel, maison de
ıme.

moine du mont Saint-Michel, dans la des-
ion qu'il fait des fêtes de ce monastère
's sous la domination anglaise), nous ap-
d que « dessous Avranches, vers Bretagne,
it la forêt de Cuokelunde, remplie de
fs, mais où il n'y a à présent que des pois-
s. En la forêt avait un monument. » Le
: place l'irruption de la mer sous le règne
hildebert.

offroy Gaimar, auteur de l'Histoire des rois
-saxons, emprunta des bardes gallois le
d'Angleterre, que Wace traduisit du latin
eoffroy de Montmouth. Celui-ci, selon
bbé de La Rue, l'avait traduit de l'original

bas-breton apporté en Angleterre par
Galenius, archidiacre d'Oxford.

Brut ou Brutus est un arrière petit-fils
premier roi des Bretons. Du roi Brut
dit Arthur ou Artus, roi de l'Armoriq
nous autres Bretons attendons le retou
les Juifs attendent le Messie. Arthur
l'ordre de chevalerie de la Table -
tous les chevaliers de cet ordre ont l
toire; d'où il advient qu'un premier
ce que les ménestrels appelaient des *b*
ainsi que dans Arioste un conte en e
un autre. Arthur et ses chevaliers
calque de Charlemagne et de ses pre
n'est-il pas inconcevable qu'on cherche
l'origine de ces merveilles dans le fa
pin, qui écrivait en 1095, sans s'ap
qu'elle se trouve dans l'histoire des
gestes de Karle-le-Grand, compilés en
le moine de Saint-Gall?

Le roman du Rou est encore de Robe
Là se lit l'histoire authentique des fé
patrie, de la forêt de Bréchéliant re
tigres et de lions : *l'homme sauvage*
et le roi Arthur le veut percer avec l'*I*
sa grande épée. Dans cette forêt de Br
murmure la fontaine Barenton. Un b

est attaché au vieux chêne dont les rameaux ombragent la fontaine : il suffit de puiser de l'eau avec la coupe, et d'en répandre quelques gouttes pour susciter des tempêtes. Robert Wace eut la curiosité de visiter la forêt et n'aperçut rien :

Fol m'en revins, fol y allai.

Un charme mal employé fit périr l'enchanteur Merlin dans la forêt de Bréchéliant. Pieux et sincère Breton, je ne place pas Bréchéliant près Quintin, comme le veut le roman du Rou ; je tiens Bréchéliant pour Becherel, près le Combourg. Plus heureux que Wace, j'ai vu la fée Morgen et rencontré Tristan et Yseult ; j'ai puisé de l'eau avec ma main dans la fontaine (le bassin d'or m'a toujours manqué), et en jetant cette eau en l'air, j'ai rassemblé les orages : on verra dans mes *Mémoires* à quoi ces orages m'ont servi.

Le trouvère anonyme, continuateur du Brut d'Angleterre, est un Anglo-Saxon : il s'exprime avec la verve de la haine contre Guillaume, venu « non élever des villes, mais les détruire ; non bâtir des hameaux, mais semer les forêts. » Le poëme offre un ingénieux épisode.

Le conquérant veut savoir quel sera le sort de sa postérité : il convoque une assemblée de notables et des principaux membres du clergé d'Angleterre et de Normandie. Le conseil, fort embarrassé, mande séparément les trois fils du roi. Robert de Courte-Heuse paraît le premier. Un sage-clerc lui dit : « Beau fils, si Dieu tout-» puissant avait fait de vous un oiseau, quel » oiseau voudriez-vous être ? »

« Un épervier, répond Robert. Cet oiseau, » pour sa valeur, est chéri des princes, aimé » des chevaliers, porté sur la main des dames. »

Après Robert de Courte-Heuse, vient Guillaume-le-Roux : « Il aurait voulu être un aigle, parce que l'aigle est le roi des oiseaux. »

Après Guillaume-le-Roux, se présenta Henri, son jeune frère : « Il voudrait être un estournele, parce que l'estournele (l'étourneau) est un oiseau simple, qui ne fait de mal à personne, et vole de concert avec ses semblables : s'il est mis en cage, il se console en chantant. »

Courte-Heuse, vaillant comme l'épervier, mourut dans les fers; Guillaume, roi comme l'aigle, fut cruel et finit mal; Henri fut doux, bienfaisant comme l'estournele : il eut des peines, mais les années (complainte longue, *triste et à* même refrain) les adoucirent.

SUITE DES TROUVÈRES ANGLO-NORMANDS.

PARADIS TERRESTRE. DESCENTE AUX ENFERS.

Un trouvère anonyme célèbre le voyage de saint Bradan, l'Irlandais, au Paradis terrestre. Le saint, accompagné de ses moines, découvre dans une île le *Paradis des oiseaux :* ces oiseaux répondent à la psalmodie du saint; c'étaient apparemment les ancêtres de l'oiseau des jardins d'Armide.

Dans une autre île est un arbre à feuilles d'un rouge pâle; des volatiles blancs se perchent sur l'arbre. Un de ces cygnes, interrogé par Bradan, lui répond : « Mes compagnons et » moi nous sommes des anges chassés du ciel » avec *Lucifer. Nous lui* avions obéi comme à

» notre chef, en sa qualité d'archange; mais
» n'ayant point partagé son orgueil, Dieu nous
» a seulement exilés dans cette île. » Voilà l'ange repentant de Klopstock.

Du *Paradis des oiseaux* saint Bradan, toujours avec ses moines, arrive dans une autre île où s'élève l'abbaye de Saint-Alban.

Il court de nouveau au large, est attaqué par un serpent qu'une bête envoyée de Dieu combat, puis par un griffon qu'un dragon avale. Des poissons étranges viennent écouter le Solitaire célébrant la Saint-Pierre en haute mer.

La barque aborde aux Enfers : les ténèbres obscurcissent la région maudite; la fumée, les étincelles, les flammes forment un voile impénétrable à la clarté du jour. Sur une roche escarpée on aperçoit un homme nu, lacéré de coups de fouet, la chair en lambeaux, le visage couvert d'un drap : ce damné est Judas; il raconte au Saint ses inexprimables tourmens; pour chaque jour de la semaine il y a une nouvelle douleur.

Marie, dite de France, dont nous avons un recueil de Lais, mit en vers le *Purgatoire de saint Patrick d'Irlande*, qu'Henri, moine de Saltry, composa primitivement en latin dans

le XIIe siècle. Par une caverne, au-dessus de laquelle saint Patrick bâtit un couvent, on descendait au lieu d'expiation.

Deux autres trouvères traitent le même sujet : il mènent O'Wein au purgatoire; le chevalier passe auprès de l'enfer dont il voit les tourmens, parvient au paradis terrestre, et s'approche du paradis céleste.

Adam de Ross chante à son tour la descente de saint Paul aux enfers. L'archange saint Michel sert de guide à l'apôtre; il lui dit : « Bon-» homme, suis-moi sans effroi, sans peur et » sans soupçon. Dieu veut que je te montre les » grincemens de dents, le travail et la *tristor* » que souffrent les pêcheurs. »

Michel va devant; Paul le suit disant les psaumes. A la porte de l'enfer croît un arbre de feu; à ses branches sont suspendues les ames des avares et des calomniateurs. L'air est rempli de diables volans qui conduisent les méchans aux brasiers.

Les deux voyageurs parcourent les régions désolées. L'archange explique à l'apôtre les tourmens infligés à différens crimes : au sein d'une immense forge, d'une vaste mine où grondent et brillent des fournaises ardentes, coulent des fleuves de métaux fondus dans lesquels

nagent des démons. A mesure que les envoyés du ciel s'enfoncent dans le giron du globe, les supplices deviennent plus terribles : saint Paul est saisi de pitié.

Un puits scellé de sept sceaux, présente son orbite : l'archange lève les sceaux, en écartant l'apôtre pour laisser s'exhaler la vapeur pestilentielle. Au fond du puits gémissent les plus grands coupables; saint Paul demande combien dureront les peines; saint Michel répond : «Cent » quarante mille ans; mais je n'en suis pas » bien sûr. »

L'apôtre invite l'archange à conjurer Dieu d'adoucir les souffrances des réprouvés; des anges compatissans se joignent à leurs prières; elles sont écoutées; le Seigneur ordonne qu'à l'avenir les supplices cesseront depuis le samedi jusqu'au lundi matin. Saint Bradan, dans son voyage au paradis terrestre, avait obtenu la même grâce pour Judas. La durée de cette suspension des supplices est la même que la durée fixée par les premières trèves que l'on appelait *paix de Dieu*.

Le moyen-âge n'est pas le temps du style proprement dit, mais c'est le temps de l'expression pittoresque, de la peinture naïve, de l'invention féconde. On voit avec un sourire d'admi-

ı ce que des peuples ingénus tiraient des
nces qu'on leur enseignait : à leur imagi-
ı grande, vive et vagabonde, à leurs
's cruelles, à leur courage indomptable,
· instinct de conquérans et de voyageurs
omprimé, les prêtres, missionnaires et
ı offraient de merveilleux tourmens, des
éternels, des invasions à tenter, mais
hanger de place, dans des régions incon-
Le paradis terrestre que la Muse chré-
ı montrait en perspective aux Barbares
le délices où ils ne pouvaient arriver que
ı long chemin et après de rudes travaux)
omme cette Rome qu'ils avaient cherchée
ıu bout du monde à travers mille périls,
:he et l'épée à la main.
voyage d'Ulysse aux champs Cimmériens
descente d'Énée au Tartare renferment
primitive de ces fictions. Cette idée fut
uniquée aux siècles chrétiens par la litté-
ı classique; on la retrouve dans tout le
ı-âge sous le titre de *visio inferni*. L'arbre
ı aux branches duquel sont suspendues
ıes des avares, est l'orme où les songes
:nt se réfugier dans le vestibule du Tar-
Eneid., liv. VI.)
trois ouvrages du trouvère de Saint-

Bradan, de Marie de France et d'Adam de Ross rappellent le *paradis*, le *purgatoire* et l'*enfer* de la *divina Commedia*. Saint Paul est conduit aux enfers par l'archange saint Michel, comme Dante par Virgile; saint Paul est saisi de pitié comme Dante; saint Bradan trouve Judas comme Dante le rencontre, le plus tourmenté des damnés : la douleur varie pour Judas chez le Trouvère (le Trouvère ne donne que cent quarante mille années à la durée des tourmens); la douleur est une et constante comme l'éternité, chez le Poète.

Cancellieri prétend que Dante a pris le fond de sa composition dans les *Visions de l'Enfer* d'Albéric, moine au mont Cassin vers l'an 1120. Qu'est-ce que cela prouve ? Que Dante a travaillé sur les idées et les croyances de son temps, ainsi qu'Homère avec les traditions de son siècle. Mais le génie, à qui est-il ? à Dante et à Homère. Dante a visiblement emprunté quelques traits de son Ugolin au Tydée de Stace : qu'importe ?

Dans le moyen-âge, Virgile est surnommé le *poète;* il se retrouve partout. Les moines, auteurs de la tragédie de *Saint Martial de Limoges*, font apparaître l'auteur de l'Énéide avec les prophètes; il chante au berceau du

Messie un *Benedicamus* rimé. Dante a naturellement été conduit à prendre le poète latin pour guide aux Enfers; c'était comme quelqu'un de son temps : Virgile ne fut-il pas déclaré seigneur de Mantoue en 1227 ? Dante naquit en 1265.

Dans l'ordre historique du moyen-âge, ainsi que dans l'ordre religieux, deux ou trois idées générales dominent : les Barbares ont voulu descendre d'Énée; nous venons tous des Troyens; personne ne tire son origine des Huns, des Goths, des Francs, des Angles. D'un côté, les nations Barbares, civilisées par les prêtres chrétiens, ont eu honte de leur barbarie ; de l'autre, elles ont tenu à honneur d'être sorties de la même source que cet empire romain dont elles s'étaient faites les héritières après l'avoir mis à mort : les filles de Jason déchirèrent leur père pour le rajeunir.

MIRACLES. MYSTÈRES. SATIRES.

—

Les *Miracles* et les *Mystères* firent une partie essentielle de la littérature de tous les pays chrétiens, depuis le xe jusqu'au xvie siècle. Geoffroi, abbé de Saint-Alban, composa en langue d'Oil le miracle de *Sainte Catherine :* c'est le premier drame écrit en français, dont jusqu'ici on ait connaissance. L'auteur le fit jouer dans une église en 1110, et emprunta, pour en revêtir les acteurs, les chapes de l'abbaye de Saint-Alban.

Le clergé encourageait ces spectacles, comme un enseignement public de l'histoire du christianisme : le théâtre grec eut la même origine religieuse. Les *Miracles* et les *Mystères* se donnaient en plein jour dans les églises, dans les

ı palais de justice, aux carrefours des
ıns les cimetières : ils étaient annoncés
ɔ par le prédicateur ; souvent un abbé
êque y présidait la crosse à la main. Le
ısait quelquefois par des combats d'a-
des joûtes, des luttes, des danses et des
Clément VI accorda mille ans d'indul-
ux personnes pieuses qui suivraient le
ɜs Pièces Saintes à Chester.
ectacles étaient pour les plébéiens, ce
ıt les tournois pour les nobles. Le
ge comptait beaucoup plus de solen-
e les siècles modernes : les véritables
ısent partout des croyances nationales.
lution n'a pas eu le pouvoir de créer
le fête durable, et s'il est encore des
·iés populaires, en dépit de l'incrédu-
ıppartiennent tous an vieux christia-
on ne prend bien qu'aux plaisirs qui
même temps des souvenirs et des es-
ɜ. La philosophie attriste les hommes ;
ıle athée n'a qu'une fête : celle de la

ɜprésentations théâtrales passèrent de
ɜ aux laïques. Les marchands drapiers
ınt à Londres *la Création*. Adam et Ève
ient tout nus. Des teinturiers jouèrent

le Déluge. La femme de Noé refusait d'ent dans l'arche, et souffletait son mari.

Le cours que M. Magnin fait aujourd'hui a autant de savoir que de talent, complètera cercle des connaissances sur les *mystères* et s l'époque qui les a précédés : sujet plein d'i térêt et inhérent aux entrailles de notre histoi

Les Satires occupaient une grande pla dans les poésies de l'Angleterre normanc Ces dames, respectées des chevaliers, l'étaie fort peu des jongleurs; ceux-ci leur repr chaient l'amour de la parure et des pet chiens. « Si vous voulez faire une visite à u » dame, enveloppez-vous bien, emprunt » même la chape de Saint Pierre de Rom » car en entrant vous serez assailli des chie » de toute espèce : vous en trouverez des p » tits sautant comme griffillon, et d'énorm » levriers rampant comme des lions. » (*L'ab de La Rue.*)

On maltraite encore les dames dans l *Noces des filles du diable*, dans l'*Apparitic de saint Pierre*, stances contre le mariage. I pape, les évêques, les moines, les nobles, l riches, les médecins, les divers états de la vi ont leur lot dans le *Roman des romans*, dar le *Bezant de Dieu*, dans le *Pater noster de*

Gourmands, dans les *Litanies des Vilains*, le *Credo du Juif*, l'*Épître et l'Évangile des femmes*, et surtout dans ces Satires générales qui portaient le nom de *Bible* :

An other abbai is ther bi
For soth a gret nunnerie, etc.

« Auprès d'une abbaye se trouve un couvent » de nonnes, au bord d'une rivière douce » comme du lait. Aux jours d'été les jeunes » nonnes remontent cette rivière en bateaux; » et, quand elles sont loin de l'abbaye, le dia- » ble se met tout nu, se couche sur le rivage » et se prépare à nager, agile. Il enlève les » jeunes moines et revient chercher les non- » nes. Il enseigne à celles-ci une oraison : le » moine, bien disposé, aura douze femmes à » l'année, et il deviendra bientôt le père abbé. » Je supprime de grossières obscénités.

Le *Credo* de Pierre le Laboureur (Piter Plowman), est une satire amère contre les moines mendians :

I fond in a freture a Frere on a benche, etc.

« J'ai rencontré, assis sur un banc, un frère » *affreux; il était gros* comme un tonneau;

» son visage était si plein qu'il avait l'air d'une
» vessie remplie de vent, ou d'un sac suspendu
» à ses deux joues et à son menton. C'était une
» véritable oie grasse qui faisait remuer sa
» chaire comme une boue tremblante (1). »

Les châtelains et les châtelaines chantaient, aimaient, se gaudissaient, et par momens ne croyaient pas trop en Dieu. Le vicomte de Beaucaire menace son fils Aucassin de l'enfer, s'il ne se sépare de Nicolette, sa mie. Le damoiseau répond qu'il se soucie fort peu du paradis, rempli de moines fainéans demi-nus, de vieux prêtres crasseux et d'ermites en haillons; il veut aller en enfer, où les grand rois, les paladins, les barons, tiennent leur cour pléniere: il y trouvera de belles femmes qui ont aimé des ménestriers et des jongleurs, amis du vin et de la joie. Un troubadour dit son *Pater*, pour que Dieu accorde à tous ceux qui aiment le plaisir qu'il eut une nuit avec Ogine.

(1) *Pierre le Laboureur* est un nom générique sous lequel la plupart des poètes du XIIIe et du XIVe siècle ont donné leurs satires : ainsi on a la *Vision* de Pierre Plowman, de Robert Langland, le *Credo* de Pierre Plowman, composé vers l'an 1390, etc., etc. Il ne faut *pas confondre* ces divers ouvrages.

ANGEMENT DANS LA LITTÉRATURE.—LUTTE DES DEUX LANGUES.

—

L'époque des bardes, des trouvères, des ubadours, des jongleurs, des ménestrels an-galliques, anglo-saxons, anglo-normands, a près de trois cents ans, de Guillaume-le-iquérant à Édouard III. La féodalité altéra ı à peu son esprit et ses coutumes; les croi-es agrandirent le cercle des idées et des ıges; la poésie suivit le mouvement des ;urs; l'orgue, la harpe et la musette, pri-ıt de nouveaux sons dans les abbayes, dans châteaux et sur les montagnes. Selon la lition populaire, Édouard Ier ordonna de ttre à mort les ménestrels du pays de Galles, *nourrissaient au fond* du cœur des vieux

Bretons le sentiment de la patrie et la haine de l'étranger. Gray a fait chanter le dernier de ces bardes :

Ruin seize thee, ruthless king !

« Que la destruction te saisisse, roi cruel ! »

Les *lais*, les *sirvantois*, les romans versifiés, etc., devinrent des pièces de vers séparées, des histoires plus courtes, proportionnées à l'étendue de la mémoire. On sent par la forme des poëmes, autant que par le style et l'expression des sentimens, qu'une révolution s'est accomplie, que déjà des siècles se sont écoulés.

L'introduction, à l'aide des troubadours et des jongleurs normands, de la poésie provençale et française, eut l'inconvénient d'enlever aux compositions saxonnes leur originalité native : elles ne furent plus qu'une imitation, quelquefois charmante, il est vrai, d'une nature étrangère. Un poète compare l'objet de son amour à un oiseau dont le plumage ressemble à toutes sortes de pierreries et de fleurs. L'amant, trop discret pour faire connaître sa maîtresse au profane vulgaire, dit

gracieusement : « Son nom est dans une note » du rossignol. »

Here nome is in a note of the nyhtigale ;

et ce nom, il envoie les curieux le demander à *Jean*.

La langue d'Oil, en usage parmi les vainqueurs, tenait le Pouillé des richesses aristocratiques, célébrait les faits d'armes des chevaliers et les amours des *nobles dames*. Guillaume-le-Conquérant, dit Sugulphe, détestait la langue anglaise. Il ordonna que les lois et les actes judiciaires fussent écrits en français, et que l'on enseignât aux enfans dans les écoles les premiers rudimens des lettres en français.

J'ai dit que les propriétés de France et d'Angleterre furent mêlées par la conquête, et que les propriétaires francais transportèrent leur idiome avec eux. Voici la preuve du fait : des religieux bretons, manceaux, normands, possédaient des couvens et des abbayes dans la Grande-Bretagne; les familles du Ponthieu, de la Normandie, de la Bretagne, et ensuite de toutes les provinces apportées par Léonore de Guyenne, *ou conquises* par Édouard III

et Henri V, eurent des terres dans le royau
anglo-normand.

Guillaume-le-Bâtard fit présent à Alain, (
de Bretagne, son gendre, de quatre c
quarante-deux seigneuries dans le Yorskshi
elles formèrent depuis le comté de Richem
(*Doomesday-Book*). Les ducs de Bretag
successeurs d'Alain, inféodèrent ces doma
à des chevaliers bretons, cadets des fami
de Rohan, de Tinteniac; de Châteaubria
de Goyon, de Montboucher; et long-te
après le comté de Richemond (*honor Ri
mundiæ*) fut érigé en duché sous Charle
pour un bâtard de ce roi.

La langue française méprisait et persé
la langue anglo-saxonne. «Tantôt c'était u
» que saxon chassé de son siége, parce q
» savait pas le français; tantôt des moine
» on lacérait les chartes, comme de nulle
» parce qu'elles étaient en langue sa
» tantôt un accusé que les juges norman
» damnaient, sans vouloir l'entendre
» qu'il ne parlait qu'anglais; tantôt un
» dépouillée et recevant d'eux, à tit
» mône, une parcelle de son propre h
(Aug. Thierry.)

Les deux langues rivales étaient c

drapeaux des deux partis sous lesquels on combattait à outrance. Elles luttaient partout; elles fournissaient aux barbarismes du latin d'alors : Guillaume Wyrcester écrivait du duc d'Yorck : *et* ARRIVAVIT *apud Redbanke prope Cestriam*, « et il arriva chez Redbank près Chester. » Jean Rous dit que le marquis de Dorset et le chevalier Thomas Grey furent obligés de prendre la fuite pour avoir machiné la mort du duc (le duc d'York, régent sous Henri VI), protecteur des Anglais, *quod ipsi* CONTRIVISSENT *mortem ducis protectoris Angliæ* CONTRIVE, mot anglais, *machines*.

Quelquefois les deux langues alternent dans la même pièce de vers et riment ensemble; les jongleurs vantaient incessamment le beau français ; ils célébraient

Mainte belle dame courtoise
Bien parlant en langue françoise.

Il est, disaient-ils,

Il est sages, biaux et courtois.
Et gentiel hom de par françois
Miex valt sa parole françoise
Que de Glocestre la ricoise.

*

Seïez de bouere et cortois
Et sachez bien parler françois.

Le *françois* amenait toujours à la rime le *courtois*, à la grande déplaisance des Anglo-Saxons.

Edouard Ier écouta très respectueusement la lecture d'une bulle latine de Boniface VIII, et ordonna de la traduire en *françois*, parce qu'il ne l'avait pas comprise.

Pierre de Blois nous apprend qu'au commencement du XIIe siècle, Gillibert ne savait pas l'anglais; mais, versé dans le latin et le *françois*, il prêchait au *peuple* les dimanches et fêtes. Wadington, historien poète du XIIIe siècle, déclare qu'il écrit ses ouvrages en *françois*, non en anglais, afin d'être mieux entendu des *petits* et des *grands*; preuve que l'idiome étranger était prêt à étouffer l'ancien idiome du pays.

On trouve en manuscrit dans la bibliothèque harleïenne une grammaire française et épistolaire pour tous les états; une autre en vers français et un glossaire roman-latin.

On traduisait quelquefois en anglais les ouvrages écrits en français : c'était, comme le disaient les poètes, par commisération pour les *lewed*, la classe basse et ignorante.

For lewed men I undyrtoke
In englyshe tonge to make this boke.

Les pauvres Scaldes battus par les Trouvères des vainqueurs, et retirés au sein des vaincus, travaillaient à reprendre le dessus au moyen des masses. Ils chantaient les aventures plébéiennes, et mettaient en scène, dans une suite de tableaux, *Peter-Ploughman*. Ainsi se partageaient les deux muses et les deux peuples. La muse nationale reprochait au gentilhomme de ne se servir que du français :

Frenck use this gentleman
And never English can.

« Ce gentilhomme ne fait usage que du fran-
» çais, et jamais de l'anglais. »

Un proverbe disait : « Il ne manque à Jac-
» ques, pour jouer le seigneur, que de savoir
» le français. »

Ces divisions venaient de loin. Le comte anglo-saxon Guallève (c'est le célèbre Waltheof) avait été décapité, sous le règne du Conquérant, pour s'être associé à la conspiration de Roger, comte de Hereford, et de Ralph, comte de Norfolk. Guallève, comte de Northampton, était fils de Siward, duc de Northumbrie. Son corps fut transporté à Croyland par l'abbé Ulfketel. Quelques années après, le corps ayant été exhumé, on le trouva entier et la tête réunie

au tronc : une petite ligne rouge indiquait seu lement au cou le passage du fer : à ce collie du martyre, les Anglo-Saxons reconnurer Guallève pour un saint. Les Normands se mo quaient du miracle. Audin, moine de cett nation, s'écriait que le fils de Siward n'ava été qu'un méchant traître, justement puni Audin mourut subitement d'une colique.

L'abbé Goisfred, successeur d'Ingulf, eu une vision : une nuit il aperçut au tombeau d comte l'apôtre Barthélemy, et Guthlac l'an chorète, revêtus d'aubes blanches. Barthélem tenant la tête de Guallève, remise à sa place disait : « Il n'est pas décapité. » Guthlac, plac aux pieds de Guallève, répondait : « Il f comte. » L'apôtre répliquait : « Maintenant il e » roi. » Les populations anglo-saxonnes acco raient en pélerinage au tombeau de leur cor patriote. Cette histoire fait voir d'une manièr frappante la séparation et l'antipathie des deu peuples. (*Orderic Vital.*)

Enfin, selon Milton, l'usage du français r monte beaucoup plus haut, car il en fixe date au règne d'Édouard-le-Confesseur. « Alor » dit-il, les Anglais commencèrent à laisser » côté leurs anciens usages, et à imiter les m » *nières* des Français dans plusieurs choses ; l

ands à parler français dans leurs maisons, rire leurs actes et leurs lettres en français, mme preuve de leur politesse, honteux ı'ils étaient de leur propre langage, pré-ge de leur sujétion prochaine à un peuple ɔnt ils affectaient les vêtemens, les coutumes le langage. »

(*Histor. of Eng. lib. VI.*)

606098 A

RETOUR PAR LA LOI A LA LANGUE NATIONALE.

—

Édouard III, au moment où le français prenait le dessus par les victoires mêmes de ce monarque, par la permanence des armées anglaises sur le sol français, par l'occupation des villes enlevées à notre patrie, Édouard, ayant besoin de la *pédaille* et de la *ribaudaille* anglaises, accorda l'usage de l'idiome insulaire dans les *plaidories civiles;* toutefois les *arrêts* résultant de ces plaidoiries, se rendaient toujours en français. L'acte même du parlement de 1362, qui ordonne de se servir à l'avenir de l'idiome anglais, est rédigé en français. Les fléaux du ciel furent obligés de se mêler à la puissance des lois pour tuer la langue des

vainqueurs : on remarque que le français commença à décliner dans la grande peste de 1349.

Tandis qu'Édouard tolérait, dans son intérêt, un usage fort borné de l'anglo-saxon, lui et sa cour continuaient à parler français. Il était fils d'une princesse de France, au nom de laquelle il réclamait la couronne de saint Louis : sur les champs de bataille on n'aperçoit aucune différence entre les combattans ; dans les deux armées, les frères sont opposés aux frères, les pères aux enfans ; Crécy, Poitiers, Azincourt, ne présentent que les désastres d'une vaste guerre civile. Philippine de Hainaut, femme d'Édouard III, parlait français ; elle avait Froissart pour secrétaire, et le curé de Lestines écrivait dans un français charmant, les amours d'Édouard et d'Alix de Salisbury.

Les convives du *vœu du héron* parlent français : le trop fameux Robert d'Artois est le héros de la fête.

Édouard, entre les mains de Philippe de Valois, avait accepté par le mot *voire* (oui) ce serment français qu'il viola : « Sire, vous devenez homme du roi de France, mon seigneur, de la Guienne et de ses appartenances, que vous reconnaissez tenir de lui, comme *pair de France*, selon la forme des

» paix faites entre ses prédécesseurs et les vô-
» tres, selon ce que vous et vos ancêtres avez
» fait pour le même duché à ses devanciers
» rois de France. »

Après la bataille de Crécy, on fit le recensement des morts; c'est un Anglais, Michel de Nothburgh, qui parle de la sorte (*Avesburg. hist.*): « fusrent mortz le roi de Beaume (de Bo-
» hême), le ducz de Loreigne, le counte d'A-
» lescun (d'Alençon), le counte de Flandres,
» le counte de Bloys, le counte de Harcourt
» et ses II filtz; et Phelippe de Valois et le
» markis qu'est appelé le Elitz (Élu) du Ro-
» mayns; eschappèrent navfrés, à ceo qe
» homme (on) dist. La summe des bones gentz
» d'armes qi fusrent mortz en le chaumpe à
» ceste jour, sans comunes et pédailles (gens
» de pied), amonte à mille DXLII acomptés. »

Les *Anglais*, en faisant en *français* le dénombrement des morts de l'armée *française*, purent se souvenir qu'ils n'avaient pas toujours été vainqueurs, et qu'ils conservaient dans leur langue la preuve même de leur asservissement et de l'inconstance de la fortune.

Dsns les actes de Rymer, les originaux, depuis l'an 1101 jusque vers l'an 1460, sont presque exclusivement latins et français. Les nom-

breux statuts des règnes de Henri IV, Henri V, Henri VI et Édouard IV, furent composés, transcrits sur les rôles, et promulgués en français. Il faut descendre aussi bas que l'an 1425 pour trouver le premier acte anglais de la chambre des communes. Cependant, lorsque Henri V assiégeait Rouen en 1418, les ambassadeurs qu'il semblait vouloir envoyer aux conférences du Pont-de-l'Arche, déclinèrent la mission sous prétexte qu'ils *ignoraient la langue du pays*, mais ce fait n'a aucune valeur: Henri ne *voulait pas la paix*. Après sa mort, on voit les soldats de son armée s'exprimer dans la même langue que la Pucelle, et déposer comme témoins à charge dans le procès de cette femme héroïque.

Enfin le parlement, convoqué le 20 janvier 1483 à Westminster, sous Richard III, rédigea les bills en anglais, et son exemple fut suivi par les parlemens qui lui succédèrent. Il n'a tenu à rien que les trois royaumes de la Grande-Bretagne ne parlassent français : Shakspeare aurait écrit dans la langue de Rabelais.

CHAUCER. BOWER. BARBOUR.

—

En même temps que les tribunaux retou nèrent par ordonnance au dialecte du so Chaucer fut appelé à réhabiliter la harpe d bardes; mais Bower, son devancier de qu ques années, et son rival, composait enco dans les deux langues : il réussissait beaucoı mieux en français qu'en anglais. Froissart, co temporain de Bower, n'a rien qui puisse comparer pour l'élégance et la grâce, à cet ballade du poète d'outre-mer :

Amour est chose merveilleuse
Dont nul porra avoir le droit certain :
Amour de soi est la foi trichereuse
Qui plus promet, et moins aporte en main;
Le riche est povre, et le courtois vilain,
L'épine est molle et la rose est ortie,
En toutz errours l'amour se justifie.

L'amer est doulz, la doulceur furieuse,
Labour est aise, et le repos grevein,
Le doel plesant, la seurté perileuse,
Le halt est bas; si est le bas baltein,
Quant l'en mieulx quide avoir, tout est en vein;
Le ris en plour, le sens tourne en folie,
En toutz errours l'amour se justifie.

. . . . . .

Ore est amour salvage, ore est soulein,
N'est qui d'amour poet dire la sotie,
Amour est serf; amour est souverain,
En toutz errours amour se justifie.

La langue anglaise de Chaucer est loin d'a-
oir ce poli du vieux français, lequel a déjà
uelque chose d'achevé dans ce petit genre
e littérature. Cependant l'idiome du poète
nglo-saxon, amas hétérogène de patois divers,
t devenu la souche de l'anglais moderne.
Courtisan, Lancastrien, Wiclefiste, infidèle
ses convictions, traître à son parti, tantôt
nni, tantôt voyageur, tantôt en faveur, tan-
t en disgrâce, Chaucer avait rencontré Pé-
arque à Padoue : au lieu de remonter aux
urces saxonnes, il emprunta le goût de
s chants aux troubadours provençaux et à
mant de Laure, et le caractère de ses contes,
Bocace.

Dans la *Cour d'amour*, la dame de Chaucer lui promet le bonheur au mois de mai : tout vient à point à qui sait attendre. Le 1er mai arrive : les oiseaux célèbrent l'office en l'honneur de l'amour du poète menacé d'être heureux ; l'aigle entonne le *Veni Creator*, et le rossignol soupire le *Domine, labia mea aperies.*

Le *Plough-man* (toujours le canevas du vieux *Pierre Plowman*) a de la verve : le clergé, les leadies et les lords sont l'objet de l'attaque du poète :

Suche as can nat ysay ther crede,
With prayer shul be made prelates;
Nother canne thei the grospell rede,
Suche shul now weldin hie estates.

There was more mercy in Maximine
And Nero thad never was gode,
Than there is now in some of them,
Vhan he hath on his furred-hode.

« Tel qui ne sait pas son *Credo* est fait prélat » par des sollicitations; tel qui ne peut pas lire » l'évangile, est pourvu d'un riche état forestier.

» Il y avait plus d'humanité dans Maxime et » dans Néron qui ne fut jamais bon, qu'on » n'en trouve dans tel d'entre eux, aussitôt » qu'il porte sa hotte fourrée (*chaperon*). »

Le poète écrivait à son château de Dunnington sous le *Chêne de Chaucer* ses *Contes de Cantorbéry*, dans la forme du Décaméron. A son début la littérature anglaise du moyen-âge fut défigurée par la littérature romane ; à sa naissance, la littérature anglaise moderne se masqua en littérature italienne.

En France, cette rage d'imitation enleva peut-être au siècle de Louis XIV une originalité regrettable : heureusement Racine, Boileau, Bossuet, Fénelon, n'ayant étudié que les grecs et les latins, le génie du grand roi et le génie de Rome et d'Athènes se marièrent ; il résulta de cette haute alliance des ouvrages qui eurent des modèles et qui en serviront à jamais.

Viclef doit être compté parmi les auteurs anglais de l'époque de Chaucer. Pour premier acte de sa réforme, il fit sur la Vulgate une traduction anglaise de la Bible que l'on consulte encore comme monument de la langue. Luther, marchant sur ses traces, traduisit en allemand la Bible, mais d'après l'hébreu.

Depuis Alfred-le-Grand, fondateur des libertés britanniques, la nation ne fut jamais totalement exclue du pouvoir. Les poésies, les chroniques et les romans de l'Angleterre, ont un *élément qui manquait* anciennement aux

nôtres, l'élément populaire : l'action dramatique des ouvrages de nos voisins en est vivifiée, et il en sort des beautés de contraste avec les mœurs religieuses, aristocratiques et chevaleresques. On est tout étonné de trouver dans l'Écossais Barbour, contemporain de Chaucer, ces vers sur la liberté ; un sentiment immortel semble avoir communiqué au langage une immortelle jeunesse ; le style et les mots n'ont presque point vieilli :

Ah freedom is a noble thing !
Freedom makes man to have a liking ;
Preedom all solace to man gives.
He lives at ease that freely lives.
A noble heart may have none ease,
Nor nougt ehe that may it please,
If freedom fail.

« Ah ! la liberté est une noble chose ! La » liberté rend l'homme content de lui ; la li- » berté donne à l'homme toute consolation. Il » vit satisfait celui qui vit libre. Un noble cœur » ne peut avoir ni jouissance, ni rien qui puisse » plaire, si la liberté manque. »

Nos poètes, en France, étaient loin alors de la dignité de ce langage que Dante avait fait connaître à l'Italie.

SENTIMENT DE LA LIBERTÉ POLITIQUE; POURQUOI DIFFÉRENT CHEZ LES ÉCRIVAINS ANGLAIS ET CHEZ LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES. PLACE OCCUPÉE PAR LE PEUPLE DANS LES ANCIENNES INSTITUTIONS DES DEUX MONARCHIES.

—

Les institutions politiques ont autant d'influence que les mœurs sur la littérature. Si le sentiment de la liberté se montre moins à cette époque dans les écrivains de notre nation que dans ceux de l'Angleterre, c'est que les deux peuples n'étaient pas placés dans des conditions semblables : arrivés à une portion différente de l'autorité publique par des routes diverses, ils ne pouvaient avoir le même langage.

Ceci vaut la peine de s'arrêter un moment, *pour faire sortir de la* poésie, la philosophie

de l'histoire qui s'y trouve souvent cach
nous sentirons mieux comment les poètes fr
çais et les poètes anglais ont été conduit
parler de la liberté ou à se taire sur elle, l
que nous nous rappellerons mieux le rôle
chacun des deux peuples jouait dans les in
tutions nationales. En ce qui touche l'An
terre, je n'aurai qu'à transcrire quelq
pages d'un ouvrage fort court, mais excelle
intitulé : *Vue générale de la constitution l'Angleterre, par un Anglais* (1), ouvrage
supérieur à tout ce que brocha jadis le th
ricien génevois Delolme, appuyé de Blakst

« Pendant plus de deux cents ans après G
» laume-le-Conquérant, le parlement ang
» était presque le même dans sa composit
» et dans ses fonctions principales que le p
» lement de Paris, depuis Hugues Capet jusq
» saint Louis, avec cette différence pourt
» que le parlement français, quoique quelq
» fois censé national, n'était réellement
» le parlement du duché de France et quelq
» autres pays des environs, tandis que le p
» lement anglais était une assemblée des pr
» cipaux personnages du royaume, et que
» autorité était reconnue partout.

(1) Frisel.

« Les membres des deux parlemens, anglais » et français, étaient les barons, les chevaliers » et les prélats, et un certain nombre de gens » de justice, tous convoqués pour un temps » limité, par des lettres du roi. Les deux par- » lemens ne formaient chacun qu'une seule » chambre, et étaient aussi bien une cour de » justice suprême qu'une assemblée politique. » Mais, tandis que les membres du parlement » d'Angleterre acquéraient tous les jours plus » d'importance politique, et que leur voix » *consultative* se changeait insensiblement en » voix *délibérative*, au point qu'ils finirent par » établir *légalement* qu'ils pouvaient refuser » toutes les demandes des rois, comme ceux-ci » pouvaient refuser les leurs, les membres du » parlement de Paris perdaient graduellement » de leur considération par l'accroissement » progressif du pouvoir royal : au lieu d'obte- » nir une voix *délibérative* dans les grandes » affaires nationales, ils furent chaque jour » moins *consultés* sur les questions politiques, » et ils finirent par être regardés principale- » ment comme des juges de la cour baronniale » du duché de France. »

. . . . . .

« *Philippe-Auguste* établit l'institution de la

» pairie, et rendit les pairs membres du pa
» lement de Paris, pour en augmenter l'impo
» tance par un simulacre de l'ancien baronna
» national, sans diminuer en rien, par
» moyen, l'inflence royale. Si, en réunissa
» la Normandie à la couronne, il avait don
» aux principaux barons et ecclésiastiques no
» mands le droit d'être membres du parl
» ment de Paris, et que ses successeurs eusse
» fait de même dans les différentes provinc
» dont ils se rendirent successivement les m
» tres, le parlement de Paris serait devenu
» vrai parlement national, comme celui d'A
» gleterre, et les députés des villes principal
» auraient fini naturellement par y être adm
» Mais Philippe, comme ses successeurs, trou
» qu'il valait mieux de laisser exister sépar
» ment les *parlemens* ou *états* des provinc
» qu'il réunit, que de les agréger au gouve
» nement de France. Les provinces aussi étaie
» jalouses de la conservation de leurs parl
» mens. Saint Louis appela une fois dans le p
» lement un bon nombre de grands seigneu
» et prélats de tout le royaume, et des dépu
» de plusieurs villes; de manière que ce p
» lement fut exactement pareil au parleme
» d'Angleterre de la même époque; mais

» exemple ne fut suivi ni par lui-même, ni par » son successeur, Philippe-le-Hardi, qui, au » contraire, dégoûta, autant qu'il put, les » grands seigneurs de se rendre au parlement.

» Ce fut Philippe-le-Bel qui donna le plus » grand coup à l'autorité du parlement par son » *invention* des états-généraux, lesquels, quoi » qu'en disent les auteurs à système, n'ont ja- » mais existé avant son règne. En ne laissant ve- » nir aux *états* les prélats et les grands seigneurs » que par députation, et en les confondant » ainsi avec le reste de la noblesse et du clergé, » il leur ôta toute leur importance; bornant » aussi les fonctions des *états* à émettre des » *doléances*, il les réduisit presque à rien.

. . . . . .

» Quelque temps après l'introduction régu- » lière des députés ou chevaliers des comtés » dans le parlement, il s'y opéra un change- » ment considérable, qui eut des effets très » importans. Ce changement consista dans la » formation de la chambre des communes; » formation due au hasard, et dont les politi- » ques d'alors ne prévirent sûrement pas les » résultats. En outre des subsides fournis par » le parlement, depuis que les villes étaient » *devenues des corporations* politiques, jouis-

» sant de différens priviléges, les rois étaier
» dans l'usage de leur demander de temps e
» temps, et sans l'avis du parlement, différe
» tes sommes d'argent, selon le plus ou moi
» d'importance et de richesse de ces ville
» Ces sommes d'argent étaient réglées de g
» à gré avec des commissaires royaux et l
» principaux habitans de chaque ville. Enfi
» sous Henri III, vers le milieu du XIIIe siècle
» le fameux comte de Leicester fit convoqu
» au parlement les députés des villes princip
» les, espérant par ce moyen les mieux eng
» ger à lui fournir l'argent dont il avait besoi
» pour soutenir ses entreprises criminelles. C
» exemple pourtant ne fut pas suivi dans l
» parlemens suivans. Ce ne fut qu'à la f
» du XIIIe siècle (l'an 1295) qu'Édouard Ier
» pressé par le besoin d'argent, et fatigué d
» négociations partielles avec les bourgeois d
» différentes villes, imagina de convoquer r
» gulièrement deux députés de chaque vil
» en même temps, et dans le même endroit q
» le parlement. Ces députés ne faisaient p
» partie du parlement, et n'avaient aucu
» voix dans les délibérations nationales. Leu
» fonctions se bornaient à fixer la somme d'a
» *gent* qu'ils pouvaient fournir entre eux po

: *taillage* de leurs villes respectives. Ces dé-
utés étaient en même temps autorisés à ex-
oser les besoins de leurs villes; et, pour les
ngager à payer le plus possible, on écoutait
urs doléances avec attention, et on accor-
ait toutes celles de leurs demandes qui pa-
issaient raisonnables. Dans les commence-
ens, ils délibéraient séparés des barons et
es chevaliers, et suivaient les instructions
e leurs commettans pour les besoins qu'ils
raient à exposer, et le *maximum* de l'im-
ôt qu'ils devaient accorder.

. . . . . .

On ne sait pas au juste quand les députés
es comtés s'assemblèrent, pour la première
ois, dans la même salle avec les députés des
illes. Quoique ces deux espèces de députés
ifférassent beaucoup entre eux sous les rap-
orts de leur existence politique, ils se res-
emblaient cependant par leur qualité com-
mune de *mandataires* de leurs concitoyens;
t il est probable que les *chevaliers* des com-
tés, aussi bien que les *bourgeois* des villes,
taient souvent obligés de suivre les instruc-
ons de leurs commettans. On trouva donc
u'il était plus commode, pour l'expédition
es affaires, de les assembler dans la même

» salle, et d'envoyer ensuite le résultat de leu
» délibérations aux pairs, que de laisser l
» chevaliers délibérer à part dans la salle
» ces derniers. Il est probable aussi que l
» grands barons, qui commençaient à rega
» der les chevaliers comme leurs inférieur
» étaient bien aises d'avoir un prétexte honn
» pour les éloigner de leur salle. Des raiso
» plus accidentelles, comme le plus ou
» moins de grandeur de la salle où s'asse
» blaient les pairs, peuvent avoir occasio
» la séparation des membres du parleme
» Quoi qu'il en soit, il est certain que les d
» putés des comtés et ceux des villes étaie
» réunis dans la même salle au commenceme
» du XIVe, siècle. Cependant, malgré cette ré
» nion, il exista une très grande différen
» entre eux : les chevaliers des comtés faisaie
» partie intégrante du parlement et délib
» raient sur toutes les affaires quelconques
» la même manière que les grands barons
» pairs, tandis que les députés des villes n
» vaient d'autres pouvoirs que celui de régl
» l'impôt que leurs commettans devaient paye
» et une fois cette affaire terminée, ils pouvaie
» s'en aller sans attendre la fin de la session.
» est pourtant naturel de supposer qu'à mesu

» que les villes devenaient plus riches, leurs » députés acquéraient plus d'importance, et » qu'au lieu de retourner chez eux quand ils » avaient réglé l'impôt, ils restaient pour écou- » ter les délibérations des chevaliers sur les lois » générales, dont aucune n'était sans intérêt » pour eux. Peu à peu on les consulta sur ces » lois. De la *consultation* à la *délibération* il n'y » a qu'une nuance : aussi, vers la fin du » XIVe siècle, les députés des villes avaient ac- » quis tous les droits politiques de ceux des » comtés, et ils étaient tous confondus sous le » nom général de députés des *communes.* »

On ne peut exposer avec plus de netteté la manière dont le parlement anglais s'est formé, et comment, au moment d'arriver aux mêmes institutions, nous fûmes jetés dans une autre route. Le reste de la brochure où l'auteur examine le principe de l'aristocratie anglaise, la nature du prétendu *veto*, et la balance imaginaire des trois pouvoirs, est de la même rectitude de jugement et de la même vérité de faits.

En France, le parlement dit de Paris et ensuite les états-généraux ne se divisèrent pas en deux chambres : le clergé, formé en ordre, *ne se mêla pas aux* barons, aux pairs et à la

noblesse de chevalerie; celle-ci ne se réunit pas aux députés des villes et resta avec les barons. Le Tiers demeura à part. De là trois ordres qui se classèrent par numéro, premier, second, troisième. Cette constitution des états-généraux, dont la France entière ne reconnut jamais le pouvoir national, se répétait dans les états particuliers des provinces, véritables souverains de ces provinces. Mais le tiers-état, qui dans les états-généraux ou particuliers, n'acquit jamais d'importance que dans les temps de troubles, s'emparait du pouvoir public d'une autre manière.

On parle toujours des *trois ordres* comme constituant essentiellement les états dits *généraux*. Néanmoins, il arrivait que des bailliages ne nommaient des députés que pour *un* ou *deux* ordres. En 1614, le bailliage d'Amboise n'en nomme ni pour le clergé, ni pour la noblesse; le bailliage de Châteauneuf en Thimerais, n'envoya ni pour le clergé, ni pour le tiers-état; le Puy, La Rochelle, le Lauraguais, Calais, la Haute-Marche, Chatelleraut, firent défaut pour le clergé, et Montdidier et Roy pour la noblesse. Néanmoins les états de 1614 furent appelés *états-généraux*. Aussi les anciennes chroniques, s'exprimant d'une manière

plus correcte, disent en parlant de nos assemblées nationales, ou les *trois états*, ou les *notables bourgeois*, ou les *barons et les évêques*, selon l'occurrence, et elles attribuent à ces assemblées ainsi composées, la même force législative.

Dans les diverses provinces, souvent le Tiers, tout convoqué qu'il était, ne députait pas, et cela par une raison inaperçue, mais fort naturelle : le Tiers s'était emparé de la magistrature; il en avait chassé les gens d'épée; il y régnait d'une manière absolue, comme juge, avocat, procureur, greffier, clerc, etc.; il faisait les lois civiles et criminelles, et à l'aide de l'usurpation des parlemens, il exerçait même le pouvoir politique. Les ministres de la monarchie étaient aux trois quarts pris dans son sein; plusieurs fois il commanda les armées dans la dignité militaire du maréchalat. La fortune, l'honneur, la vie des citoyens relevaient de lui, tout obéissait à ses arrêts, toute tête tombait sous le glaive de ses justices. Quand donc il jouissait *seul* ainsi d'une puissance sans bornes, qu'avait-il besoin d'aller chercher une faible portion de cette puissance dans des assemblées où on l'avait vu paraître à genoux ?

Le peuple, métamorphosé en moine, s'était

réfugié dans les cloîtres, et gouvernait la société par l'opinion religieuse ; le peuple, métamorphosé en collecteur, en ministre du commerce et des manufactures, s'était réfugié dans la finance, et gouvernait la société par l'argent ; le peuple, métamorphosé en magistrat, s'était réfugié dans les tribunaux, et gouvernait la société par la loi. Ce grand royaume de France, aristocrate dans ses parties, était démocrate dans son ensemble, sous la direction de son roi, avec lequel il s'entendait à merveille et marchait presque toujours d'accord : c'est ce qui explique sa longue existence.

Maintenant on comprend pourquoi le tiers-état, en 1789, s'est rendu subitement maître de la nation : il s'était saisi de toutes les hauteurs, emparé de tous les postes. Le peuple n'ayant pris que peu de part à la constitution de l'État, mais incorporé dans les autres pouvoirs, s'est trouvé en mesure de conquérir la seule liberté qui lui manquait, la liberté politique. En Angleterre, au contraire, le peuple, occupant depuis plusieurs siècles une place importante dans la constitution, ayant mis à mort des nobles et des rois, donné et retiré des couronnes, se trouve arrêté actuellement qu'il prétend étendre ses droits : il a à se combattre lui-

me; il se fait obstacle; il se trouve sur son pre chemin. C'est évidemment la liberté ulaire britannique dans sa vieille forme, lutte aujourd'hui contre la liberté popu- dans sa forme nouvelle.

rbour a donc pu chanter cette liberté dans nobles vers que j'ai cités à la fin du dernier itre; il a donc pu la chanter dans un temps lle était inconnue en France de l'auteur *ictée* de *l'Épinette amoureuse*, *ballades*, *ais*, *Plaidoyer de la rose et de la violette*; té ignorée, à cette même époque, de la tienne Christine de Pisan et du traducteur fables d'Ésope, qui les publia sous le titre *estiaire*.

JACQUES Ier, ROI D'ÉCOSSE; DUMBARD, DOUGLAS, WORCESTER, RIVERS.

—

Jacques Ier, le roi le plus accompli et le plus infortuné de ces princes malheureux qui régnèrent en Écosse, surpassa, comme poète, Barbour, Occlève et Lygdate. Dix-huit ans captif en Angleterre, il composa dans sa prison son *King'squair* (le livre du roi), ouvrage en six chants, divisés par strophes, chacune de sept vers. Lady Jeanne Beaufort le lui inspira.

« Un matin d'un jour de mai, dit le roi poète, » appuyé sur la fenêtre de ma prison et regar- » dant la château de Windsor, j'écoutais les » chants du rossignol. J'admirais ce que peut » la passion de l'amour que je n'avais jamais » *sentie*. En abaissant mes regards, je vis se

» promener au pied de la tour la plus belle et » la plus fraîche des jeunes fleurs. »

Le prisonnier a des visions ; il est transporté sur un nuage à la planète de Vénus ; il voyage au palais de Minerve. Revenu de ses extases, il s'approche de la fenêtre ; une tourterelle, d'une blancheur éclatante, se vient poser sur sa main ; elle porte dans son bec une fleur ; elle la lui donne, et s'envole. Sur les feuilles de la fleur sont écrits ces mots : « Éveille-toi, » ô amant ! je t'apporte de joyeuses nouvelles. »

On doit à Jacques Ier le mode d'une musique plaintive inconnue avant lui.

Ce fut sous le règne de Jacques Ier, vers l'an 1446, que Henri-le-Ménestrel ou Harry-l'Aveugle (*Blind Harry*) chanta le guerrier Guillaume Wallace, si populaire en Écosse. Quelques critiques préfèrent le ménestrel Henry, à Barbour et à Chaucer.

Dumbard et Douglas fleurirent encore en Écosse.

En Angleterre, le comte de Worcester et le comte de Rivers, tous deux protecteurs des lettres et les cultivant eux-mêmes, perdirent la tête sur l'échafaud. Rivers, et Caxton son imprimeur et son panégyriste, sont les premiers auteurs dont les écrits aient été donnés

par la presse anglaise. Les ouvrages de Riv
consistaient en traductions du français, nota
ment des Proverbes de Christine de Pisan.

Sous Henri VII, le premier Tudor, il y e
beaucoup de poètes sans génie : un des ser
teurs de ce roi qui mit fin aux guerres des m
sons d'York et de Lancastre, avait quelq
talent pour la satire.

BALLADES ET CHANSONS POPULAIRES.

—

Les ballades et chansons populaires, tant écossaises qu'anglaises et irlandaises, du XIVe et du XVe siècle, sont simples, sans être naïves : la naïveté est un fruit de la Gaule. La simplicité vient du cœur, la naïveté de l'esprit : un homme simple est presque toujours un bon homme ; un homme naïf peut n'être pas toujours bon : et pourtant la naïveté ne cesse jamais d'être naturelle, tandis que la simplicité est souvent l'effet de l'art.

Les plus renommées des ballades anglaises et écossaises sont les Enfans dans le bois (*the children in the wood*), et la *Chanson du saule*, altérée par Shakspeare. Dans l'original, c'est un amant qui se plaint d'être abandonné. « Une pauvre ame était assise en soupirant sous un » sycomore : ô saule, saule ! la main sur son

» sein, la tête sur ses genoux : ô saule, saule, » saule ! ô saule, saule, saule ! Chantez : Oh ! » le saule vert sera ma guirlande, etc. » Cette chanson s'est emparée si fortement de l'imagination des poètes anglais, que Rowe n'a pas craint de l'imiter après Shakspeare.

Robin Hood, voleur célèbre, est un personnage favori des ballades : il y a vingt chansons sur sa naissance, sur son prétendu combat avec le roi Richard, et sur ses exploits avec Petit-John : sa longue histoire rimée et celle d'Adam Bell ressemblaient aux complaintes latines de la Jacquerie, ou aux confessions de potence que le peuple répétait dans nos rues ;

Or prions le doux Rédempteur
Qu'il nous préserve de malheur,
De la potence, et des galères,
Et de plusieurs autres misères.

Lady Anne Bothwell est le *Dors, mon enfant, de Berquin ;* le *Friar* (le moine), est l'aventure du père Arsène, et celle-ci vient du *Comte de Comminges.* Le *Hunting in Chevy-Chace,* très belle ballade (la chasse dans Chevy-chasse), décrit le combat du comte Douglas et du comte Percy dans une forêt sur la frontière de l'Écosse.

Selon moi, les deux ballades qui sortent le plus des lieux communs, sont *Sir Cauline* et *Childe Waters :* pour en sentir le rhythme, on n'a pas besoin de savoir l'anglais; la mesure tombe aussi marquée que celle d'une walse. Chaque strophe se forme de quatre vers, alternativement de huit et de six syllabes, quelques vers redondans sont ajoutés aux strophes du *Sir Cauline*. La langue de ces ballades n'est pas tout-à-fait du temps où elles furent composées; le style en paraît rajeuni.

Sir Cauline, chevalier à la cour d'un roi d'Irlande, est devenu amoureux de Christabelle, fille unique de ce roi; Christabelle, comme toutes les princesses bien élevées de ce temps-là, connaît la vertu des simples. Sir Cauline est malade d'amour. Le roi, après avoir entendu la messe, un dimanche, s'en va dîner. Il s'enquiert du chevalier Cauline, chargé de lui verser à boire; un courtisan répond que l'échanson est au lit. Le roi ordonne à sa fille de visiter le chevalier, et de lui porter du pain et du vin. Christabelle se rend à la chambre du chevalier. « Comment vous portez-vous, mi-» lord ? — Oh ! bien malade, belle lady. — » Levez-vous, homme, et ne restez pas couché » comme un poltron, car on dit dans la salle

» de mon père que vous mourez d'amour pour
» moi. — Belle lady! c'est pour l'amour de
» vous que je me dessèche. Si vous vouliez me
» réconforter d'un baiser, je passerais de la
» peine au bonheur. — Sire chevalier! mon
» père est un roi, et je suis sa seule héritière.
» — O lady! tu es la fille d'un roi, et je ne
» suis pas ton égal! mais qu'il me soit permis
» d'accomplir quelque fait d'armes pour deve-
» nir ton bachelier. »

Christabelle envoie Cauline sur le coteau d'Eldridge, à l'endroit où croît une épine isolée au milieu d'une bruyère. Le seigneur d'Eldridge est un chevalier païen d'une force prodigieuse. Sir Cauline le combat, lui coupe une main et le désarme. Christabelle déclare qu'elle n'aura d'autre mari que le vainqueur.

Dans la seconde partie de la ballade, le roi, étant allé prendre l'air du soir, rencontre par malheur Christabelle et Cauline *in dalliance sweet* (dans un doux abandon). Il renferme Cauline au fond d'une cave, Christabelle au haut d'une tour; il voulait tout d'abord occire le chevalier, car ce roi était « un homme co-
« lère, » dit la chanson, *an angrye man was hee*. Mais adouci par les paroles de la reine, il se contenta de le bannir à perpétuité. Cepen-

dant il cherche à consoler sa fille qui pleure; il fait proclamer un tournoi. A ce tournoi se présente un chevalier inconnu couvert d'une armure noire, puis un géant qui se propose de venger l'autre géant d'Eldridge. Le chevalier noir ose seul se mesurer avec le mécréant provocateur; il le tue, et meurt lui-même de ses blessures. Christabelle meurt aussi, après avoir reconnu sir Cauline dans le chevalier noir et pansé ses plaies. « Un profond soupir « brisa son gentil cœur en deux. »

A deept-fette sighe
That burst her gentle heart in twayne.

Ainsi trépassèrent les deux amans, comme Pyrame et Thisbé. La complainte française a célébré ceux-ci :

Ils étaient si parfaits
Qu'on disait qu'ils étaient
Les plus beaux de la ville.

Vers naturels et tels, grâce à Dieu, qu'on s'est mis à les faire aujourd'hui.

Le sujet de la ballade de sir Cauline se retrouve à peu près partout. La ballade *Childe Waters* peint la vie privée dans ce qu'elle a d'intime et de pathétique. Le mot *Childe* ou *Chield*,

maintenant *Cuild* (enfant), est employé par les vieux poètes anglais, comme une sorte de titre, ce titre est donné au prince Arthur dans la *fairie queen* (la reine des fées); le fils du roi est appelé *Childe Tristram*. Voici cette ballade à quelques strophes près. Vous remarquerez qu'*Ellen* répète presque mot à mot les paroles de *Childe-Waters*, de même que les héros d'Homère répètent *totidem verbis* les messages des chefs. La nature, lorsqu'elle n'est pas sophistiquée, a un type commun dont l'empreinte est gravée au fond des mœurs de tous les peuples.

—

CHILDE-WATERS.

Childe-Waters était dans son écurie et flattait de la main son coursier blanc comme du lait. Vers lui s'avance une jeune lady, aussi belle que quiconque porta jamais habillement de femme.

Elle dit : « Le Christ vous sauve, bon Childe » Waters ! » Elle dit : « Le Christ vous sauve » et voyez ! ma ceinture d'or qui était trop lon» gue, est maintenant trop courte pour moi.

» Et tout cela est que d'un enfant de vous je

» sens le poids à mon côté. Ma robe verte est trop
» étroite ; auparavant elle était trop large. »

— « Si l'enfant est mien, belle Ellen, dit-il,
» s'il est mien, comme vous me le dites, pre-
» nez pour vous Cheshire et Lancashire ensem-
» ble ; prenez-les pour être votre bien.

» Si l'enfant est mien, belle Ellen, dit-il, s'il
» est mien, comme vous le jurez, prenez pour
» vous Cheshire et Lancashire ensemble, et fai-
» tes cet enfant votre héritier. »

Elle dit : — « J'aime mieux avoir un baiser,
» Childe-Waters, de ta bouche, que d'avoir
» ensemble Cheshire et Lancashire qui sont au
» nord et au sud.

» Et j'aime mieux avoir un regard, Childe-
» Waters, de tes yeux, que d'avoir Cheshire
» et Lancashire ensemble et de les prendre
» pour mon bien. »

— « Demain, Ellen, je dois chevaucher loin
» dans la contrée du nord : la plus belle lady
» que je rencontrerai, Ellen, il faudra qu'elle
» vienne avec moi. »

— « Quoique je ne sois pas cette belle lady,
» laisse-moi aller avec toi ; et je vous prie,
» Childe-Waters, laissez-moi être votre page à
» pied. »

— « *Si vous voulez* être mon page à pied,

» Ellen, comme vous me le dites, il faut alors
» couper votre robe verte un pouce au-dessus
» de vos genoux.

» Ainsi ferez de vos cheveux blonds, un
» pouce au-dessus de vos yeux. Vous ne direz à
» personne quel est mon nom, et alors vous
» serez mon page à pied. »

Elle, tout le long jour que Childe-Waters chevaucha, courut pieds nus à son côté, et il ne fut jamais assez courtois chevalier pour dire : « Ellen, voulez-vous chevaucher ? »

« Chevauchez doucement, dit-elle, ô Childe-
» Waters ; pourquoi chevauchez-vous si vite ?
» L'enfant qui n'appartient à d'autre homme
» qu'à toi brisera mes entrailles. »

Il dit : — « Vois-tu cette eau, Ellen, qui
» coule à plein bord ? » — « J'espère en Dieu,
» ô Childe-Waters ; vous ne souffrirez jamais
» que je nage. »

Mais quand elle vint à la rivière, elle y entra jusqu'aux épaules. « Que le Seigneur du
» ciel soit maintenant mon aide, car il faut que
» j'apprenne à nager. »

Les eaux salées enflèrent ses vêtemens ; notre lady souleva son sein. Childe-Waters était un homme de malheur : bon Dieu ! obliger la belle Ellen à nager !

Et quand elle fut de l'autre côté de l'eau, elle vint à ses genoux. Il dit : « Viens ici, toi, belle Ellen : vois là-bas ce que je vois.

» Ne vois-tu pas un château, Ellen, dont la » porte brille d'or rougi ? De vingt-quatre belles » ladies qui sont là, la plus belle est ma com- » pagne. »

— « Je vois maintenant le château, Childe- » Waters ; d'or rougi brille la porte. Dieu vous » donne bonne connaissance de vous-même et » de votre digne compagne ! »

Là étaient vingt-quatre belles ladies folâtrant au bal, et Ellen, la plus belle lady de toutes, mena le destrier à l'écurie.

Et alors parla la sœur de Childe-Waters. Voici les mots qu'elle dit : « Vous avez le plus joli petit page, mon frère, que j'aie jamais vu.

« Mais ses flancs sont si gros, sa ceinture est » placée si haut ! Childe-Waters, je vous prie, » laissez-le coucher dans ma chambre. »

— « Il n'est pas convenable qu'un petit page » à pied, qui a couru à travers les marais et la » boue, couche dans la chambre d'une lady » qui porte de si riches atours.

« Il est plus convenable pour un petit page à » pied qui a couru à travers les marais et la

» boue, de souper sur ses genoux, devant le
» feu de la cuisine. »

Quand chacun eut soupé, chacun prit le chemin de son lit. Il dit : « Viens ici, mon
» petit page à pied, et écoute ce que je dis

« Descends à la ville et reste dans la rue : la
» plus belle femme que tu pourras trouver
» arrête-la pour dormir dans mes bras; ap
» porte-la dans tes deux bras, de peur qu'elle
» ne se salisse les pieds. »

Ellen est allée à la ville; elle a demeuré dans la rue; la plus belle femme qu'elle a pu rencontrer, elle l'a arrêtée pour dormir dans les bras de Childe-Waters. Elle l'a apportée dans ses deux bras, de peur qu'elle ne se salît les pieds.

« Je vous prie maintenant, bon Childe-Wa
» ters, de me laisser coucher à vos pieds, car
» il n'y a pas de place dans cette maison où je
» puisse essayer de dormir. »

Il lui accorda la permission, et la belle Ellen se coucha au pied de son lit. Cela fait, la nuit passa vite, et quand le jour approcha,

Il dit : « Lève-toi, mon petit page à pied
» va donner à mon cheval le blé et le foin
» donne-lui à présent la bonne avoine noire
» afin qu'il m'emmène mieux. »

Lors se leva la belle Ellen et donna au cheval le blé et le foin : elle en fit ainsi de la bonne avoine noire, afin que le cheval emmenât mieux *Childe-Waters*.

Elle appuya son dos contre le bord de la mangeoire, et gémit tristement ; elle appuya son dos contre le bord de la mangeoire, et là elle fit sa plainte.

Et elle fut entendue de la mère chérie de Childe-Waters. La mère entendit la dolente douleur ; elle dit : « Debout, toi, Childe-Waters ! et va à l'écurie.

« Car dans ton écurie est un spectre qui » gemit péniblement, ou bien quelque femme » est en travail d'enfant ; elle commence la » douleur. »

Childe-Waters se leva promptement ; il revêtit sa chemise de soie, et mit ses autres habits sur son corps blanc comme du lait.

Et quand il fut à la porte de l'écurie, il s'arrêta tout court pour entendre comment sa belle Ellen faisait ses lamentations.

Elle disait : « Lullabye, mon cher enfant ! » Lullabye, cher enfant ! cher ! Je voudrais » que ton père fût un roi, et que ta mère fût » enfermée dans une bière. »

— « Paix à présent, dit Childe-Waters, bonne

» et belle Ellen ! prends courage, je te prie,
» et les noces et les relevailles auront lieu en
» semble le même jour. »

Un caractère sauvage se décèle dans cett
chanson. Childe-Waters est atroce; il se plaît
mettre sa maîtresse à l'épreuve des plus ab
minables tortures du corps et de l'ame. Ellen
ensorcelée, s'y soumet avec la résignatio
d'un amour qui compte pour rien les sacr
fices. Elle fait une longue course à pied ; ell
traverse un fleuve à la nage ; elle subit tout
les humiliations dans le château des ving
quatre femmes; elle s'entend dire de la bo
che même de son amant moqueur qu'il ain
la plus belle de ces femmes; d'après son ord
elle va lui chercher une courtisane; ell
pauvre Ellen, qu'il força de courir pieds n
dans la fange, doit enlever dans ses bras cet
courtisane, de peur qu'elle ne se salisse l
pieds. Jamais une plainte, pas un reproch
et quand elle met au jour son enfant, au m
lieu de ses douleurs, elle le berce des p
roles d'une nourrice ; elle demande un trô
pour Childe-Waters, un cercueil pour ell
L'homme cruel est touché, et se croit enfin
père de l'innocente créature. Mais les noces
les relevailles ne viendront-elles pas trop tar

Childe-Waters et Childe-Harold n'ont-ils pas quelques traits de ressemblance ? Lord Byron aurait-il moulé son caractère sur un ancien héros de ballade, comme il monta sa lyre sur le vieux mode des poètes du xve siècle ?

Il serait possible que la première idée de cette ballade eût été empruntée de la dixième Nouvelle, dixième journée du Décaméron. Griselda, éprouvée par Gualtieri, serait Ellen, et le nom même de *Waters* n'est qu'une forme de celui de *Gautier*. Mais entre les deux Nouvelles, il y a la différence de la nature humaine anglaise et de la nature humaine italienne.

Avant de quitter le moyen-âge, je mentionnerai une chose dont on a pu s'apercevoir : je n'ai point parlé des auteurs qui ont écrit en latin pendant les sept ou huit siècles que nous venons de parcourir. Cela n'entrait point dans le plan que je me suis tracé, parce qu'en effet la littérature latine du moyen-âge, et avant le moyen-âge, appartient également à l'Europe de cette époque; or, il ne s'agit ici que de l'idiome ou des idiomes particuliers aux Anglais. Ainsi je n'ai rien dit de Gildas dans le sixième siècle; de Nennius, abbé de Banchor, d'Aldhelm dans le septième; de

Bède, d'Alcuin, de Boniface, archevêque de Mayence et Anglais, de Willebald, d'Eddius, moine de Cantorbéry, de Dungal et de Clément, dans le huitième ; de Jean Scot Érigène, d'Asser, à qui l'on doit la vie d'Alfred-le-Grand dont il était le favori, dans le neuvième; de saint Dunstan, d'Elfrie le grammairien, dans le dixième; d'Ingulphe, dans le onzième; de Lanfranc, d'Anselme, de Robert White, de Guillaume de Malmsbury, de Huntington, de Jean de Salisbury, de Pierre de Blois, de Géraud-Barry, dans les douzième et treizième; de Roger Bacon, de Michel Scot, de Guillaume Ockam, de Mathieu Paris, de Thomas Wykes, d'Hemmingford, d'Avesbury, dans les treizième et quatorzième siècles. Ce n'est pas que ces écrivains ne soient remplis des choses les plus curieuses pour l'étude de l'histoire, pour celle des mœurs, des sciences et des arts. Il serait à désirer que nous eussions des traductions des principaux ouvrages de ces auteurs.

Ici finit la première partie de cet Essai. La littérature anglaise, pour ainsi dire orale dans ses quatre premières époques, est parlée plutôt qu'écrite ; transmise à la postérité au moyen d'une sorte de sténographie, elle a les avantages et les défauts de l'improvisation : la

ie est simple, mais incorrecte; l'histoire
:use, mais renfermée dans le cercle indi-
ɔl. Maintenant nous allons voir la haute
ie étouffer la poésie intime, et la grande
ire tuer la petite : cette révolution litté-
va s'opérer par la marche graduelle de
ɪilisation, au moment où une révolution
ieuse va rompre l'unité catholique et la
rnité européenne.

SECONDE PARTIE.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE

DE LA LANGUE ANGLAISE.

LITTÉRATURE SOUS LES TUDOR.

Jusqu'ici la poésie anglaise s'est montrée à nous, catholique : les Muses habitaient au Vatican et chantaient sous le dôme à moitié formé de Saint-Pierre, que leur élevait Michel-Ange: maintenant elles vont apostasier et devenir protestantes. Leur changement de religion ne se fit pourtant pas sentir d'une manière bien tranchée, car la Réformation eut lieu avant que la langue fût sortie de la Barbarie : tous les écrivains du premier ordre parurent après le règne de Henri VIII. On verra ma remarque au sujet de Shakspeare, de Pope et de Dryden.

Quoi qu'il en soit, un grand fait domine l'époque où nous entrons : de même que j'ai peint au lecteur le *Moyen-âge*, avant de lui parler des auteurs de ces bas siècles, il me semble convenable d'ouvrir la seconde partie de cet Essai par quelques recherches sur la Réformation. Comment fut-elle préparée ? Quelles en ont été les conséquences pour l'esprit humain, pour les lettres, les arts et les gouvernemens ? Questions dignes de nous arrêter.

HÉRÉSIES ET SCHISMES QUI PRÉCÉDÈRENT LE SCHISME DE LUTHER.

—

Depuis le moment où la Croix fut plantée à Jérusalem, l'unité de l'Église ne cessa point d'être attaquée. Les philosophies des Hébreux, des Perses, des Indiens, des Égyptiens, s'étaient concentrées dans l'Asie sous la domination de Rome : de ce foyer allumé par l'étincelle évangélique, jaillit cette multitude d'opinions aussi diverses que les mœurs des hérésiarques étaient dissemblables. On pourrait dresser un catalogue des systèmes philosophiques, et placer à côté de chaque système l'hérésie qui lui correspond. Tertullien l'avait reconnu : les hérésies furent au christianisme ce que les systèmes philosophiques furent au paganisme, avec cette différence que les systèmes philosophi-

ques étaient les vérités du culte païen, et les hérésies les erreurs de la religion chrétienne.

Saint Augustin comptait de son temps quatre-vingt-huit hérésies, en commençant aux Simoniens et finissant aux Pélagiens.

L'Église faisait tête à tout : sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous les noms, de toutes les sortes, que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la Communauté chrétienne : occupée à se défendre contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle était encore obligée de combattre ses enfans et ses ennemis domestiques. Il y allait, il est vrai, de l'existence même de la foi : si les hérésies n'avaient été continuellement retranchées du sein de l'Église par des Canons, dénoncées et stigmatisées par des écrits, les peuples n'auraient plus su de quelle religion ils étaient. Au milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux.

Le Moyen-âge, proprement dit, n'ignora point le *schisme*. Plusieurs novateurs en Italie,

Wicleff en Angleterre, Jérôme de Prague et Jean Huss en Allemagne, furent les précurseurs des réformateurs du XVIe siècle. Une foule d'hérésies se trouvaient au fond des doctrines qui donnèrent lieu aux horribles croisades contre les malheureux Albigeois. Jusque dans les écoles de théologie, un esprit de curiosité ébranlait les dogmes de l'Église : les questions étaient tour à tour obscènes, impies et puériles.

Valfrède, au Xe siècle, s'éleva contre la résurrection des corps. Béranger expliqua à sa manière l'eucharistie. Les erreurs de Roscelius, d'Abailard, de Gilbert de la Porée, de Pierre Lombard et de Pierre de Poitiers, furent célèbres : on demandait si Jésus-Christ, comme homme, était quelque chose; ceux qui le niaient furent appelés *Nihilianistes*. On en vint à ne plus lire les Écritures et à ne tirer les arguments en preuve de la vérité chrétienne que de la doctrine d'Aristote. La scolastique dominait tout, et Guillaume d'Auxerre se servit le premier des termes de *materia* et de *forma*, appliqué à la doctrine des sacremens. Héloïse voulait savoir d'Abailard pourquoi les quadrupèdes et les oiseaux furent les seuls animaux amenés à Adam pour recevoir des noms : Jésus-Christ

re sa mort et sa résurrection, fut-il ce qu'il
ait été avant sa mort et depuis sa résurrec-
on ? Son corps glorieux était-il assis ou debout
ans le ciel ? Son corps, que l'on mangeait
ans l'Eucharistie, était-il nu ou vêtu ? Telles
taient les choses dont les esprits les plus ortho-
doxes s'enquéraient, et Luther lui-même, dans
ses investigations, avait moins d'audace.

ATTAQUES CONTRE LE CLERGÉ.

—

Avec les hérésies contre l'Église marchaient de tout temps, comme je l'ai dit ailleurs, les satires contre le clergé, mêlées aux reproches fondés qu'on pouvait faire aux prêtres : Luther sur ce point encore n'approcha pas de ses devanciers. Les pasteurs s'étaient dépravés comme le troupeau ; si l'on veut pénétrer à fond l'intérieur de la société de ces temps-là, il faut lire les Conciles et les *chartes d'abolition* (lettres de grâce accordées par les rois) ; là se montrent à nu les plaies de la société : les Conciles reproduisent sans cesse les plaintes contre la licence des mœurs ; les *chartes d'abolition* gardent les détails des jugemens et des crimes qui motivaient les Lettres-Royaux. Les capitulaires de Charlemagne et de ses successeurs, sont

mplis de dispositions pour la réforme du ergé.

On connaît l'épouvantable histoire du prêre Anastase, enfermé vivant avec un cadavre, par la vengeance de l'évêque Caulin. (Grégoire de Tours.) Dans les Canons ajoutés au premier concile de Tours, sous l'épiscopat de saint Perpert, on lit : « Il nous a été rap» porté, ce qui est horrible (*quod nefas*), qu'on » établissait des auberges dans les églises, et » que le lieu où l'on ne doit entendre que des » prières et des louanges de Dieu, retentit de » bruit de festins, de paroles obscènes, de dé» bats et de querelles. »

Baronius, si favorable à la cour de Rome, nomme le xe siècle le siècle de fer, tant il voit de désordres dans l'Église. L'illustre et savant Gherbert, avant d'être pape sous le nom de Sylvestre II, et n'étant encore qu'archevêque de Reims, disait : « Déplorable Rome ! tu donnas » à nos ancêtres les lumières les plus éclatantes, » et maintenant tu n'as plus que d'horribles té» nèbres.... Nous avons vu Jean Octavien con» spirer, au milieu de mille prostituées, contre » le même Othon qu'il avait proclamé empe» reur. Il est renversé, et Léon le Néophyte » lui succède. Othon s'éloigne de Rome, et

» Octavien y entre ; il chasse Léon, coupe les
» doigts, les mains et le nez au diacre Jean, et,
» après avoir ôté la vie à beaucoup de person-
» nages distingués, il périt bientôt lui-même....
» Sera-t-il possible de soutenir encore qu'une
» si grande quantité de prêtres de Dieu, dignes
» par leur vie et leur mérite d'éclairer l'uni-
» vers, se doivent soumettre à de tels monstres,
» dénués de toute connaissance des sciences
» divines et humaines ? »

Saint Bernard ne montre pas plus d'indul-
gence aux vices de son siècle ; saint Louis fu
obligé de fermer les yeux sur les prostitution
et les désordres qui régnaient dans son armée
Pendant le règne de Philippe-le-Bel, un con
cile est convoqué exprès pour remédier a
débordement des mœurs. L'an 1351, les pré
lats et les Ordres mendians exposent leurs mu
tuels griefs à Avignon devant Clément VII. C
pape, favorable aux moines, apostrophe le
prélats : « Parlerez-vous d'humilité, vous, s
» vains et si pompeux dans vos montures et vo
» équipages ? Parlerez-vous de pauvreté, vous
» si avides, que tous les bénéfices du mond
» ne vous suffiraient pas ? Que dirai-je d
» votre chasteté ?... vous haïssez les mendians
» vous leur fermez vos portes, et vos maison

ınt ouvertes à des sycophantes et à des in-
mes (*leonibus et truffatoribus*). »
.a simonie était générale, les prêtres vio-
nt presque partout la règle du célibat; ils
ıient avec des femmes perdues, des concu-
es et des chambrières; un abbé de Noreïs
it dix-huit enfans. En Biscaye on ne voulait
des prêtres qui eussent des *commères*,
t-à-dire des femmes supposées légitimes.
étrarque écrit à l'un de ses amis : « Avignon
t devenu un enfer, la sentine de toutes les
ominations. Les maisons, les palais, les
glises, les chaires du pontife et des cardi-
ıux, l'air et la terre, tout est imprégné de
ensonge; on traite le monde futur, le ju-
ement dernier, les peines de l'enfer, les
ies du paradis, de fables absurdes et pué-
les. » Pétrarque cite à l'appui de ces asser-
s des anecdotes scandaleuses sur les débau-
des cardinaux.
ans un sermon prononcé devant le pape,
364, le docteur Nicolas Orem prouva que
ıte-Christ ne tarderait pas à paraître, par
aisons tirées de la perte de la doctrine, de
gueil des prélats, de la tyrannie des chefs
l'Église et de leur aversion pour la vérité.
es *reproches*, perpétués de siècle en siècle,

furent reproduits par Érasme et Rabelais. Tout le monde apercevait ces vices qu'un pouvoir long-temps sans contrôle et la grossièreté du moyen-âge introduisirent dans l'Église. Les rois ne se soumettaient plus au joug des papes; le long schisme du XIVe siècle avait attiré les regards de la foule sur le désordre et l'ambition du gouvernement pontifical : les magistrats faisaient lacérer et brûler les bulles; les conciles mêmes s'occupaient des moyens de remédier aux abus.

Ainsi lorsque Luther parut, la Réformation était dans tous les esprits, il cueillit un fruit mûr et près de tomber. Mais voyons quel était Luther : il nous ramènera naturellement à Henri VIII, car il tient à ce roi par ses innovations religieuses, et par les querelles qu'il eut avec le fondateur de l'Église anglicane.

LUTHER.

—

Martin Luther, créateur d'une religion de princes et de gentilshommes, était fils d'un paysan. Il raconte en peu de mots son histoire, avec cette humilité effrontée qui vient du succès de toute une vie (1) :

« J'ai souvent conversé avec Mélanchton, et » lui ai raconté ma vie de point en point. Je » suis fils d'un paysan ; mon père, mon grand- » père, mon aïeul, étaient de vrais paysans. » Mon père est allé à Mansfeld et y est devenu » mineur. Moi, j'y suis né. Que je dusse être » ensuite bachelier, docteur, etc., cela n'était » point dans les étoiles. N'ai-je pas étonné des

(1) Ce que je vais citer de Luther est tiré en grande partie de l'ouvrage dernièrement publié par M. Michelet et intitulé *Mémoires de Luther.*

» gens en me faisant moine? Puis en quittant le
» bonnet brun pour un autre? Cela vraiment
» a bien chagriné mon père, et lui a fait mal.
» Ensuite je me suis pris aux cheveux avec le
» pape, j'ai épousé une nonne échappée, et
» j'en ai eu des enfans. Qui a vu cela dans les
» étoiles? Qui m'aurait annoncé d'avance qu'il
» en dût arriver ainsi?»

Né à Eisleben le 10 novembre 1483, envoyé dès l'âge de six ans à l'école à Eisenach, Luther chantait de porte en porte pour gagner son pain, « et moi aussi, dit-il, j'ai été un pauvre » mendiant, j'ai reçu du pain aux portes » des maisons.» Une dame charitable, Ursule Schweickard, en eut pitié et le fit élever; il entra en 1501 à l'université d'Erfurth: enfant pauvre et obscur, il ouvrit cette Ère nouvelle qui commence à lui; Ère que tant de changemens et de calamités devaient rendre impérissable dans la mémoire des hommes.

Luther se livra d'abord à l'étude du droit; il la prit en aversion et s'occupa de théologie, de musique et de littérature: il vit un de ses compagnons tué d'un coup de foudre, promit à sainte Anne de se faire moine, et le 17 juillet 1505 entra la nuit dans le couvent des Augustins, à Erfurth: il s'enferma dans le cloître

avec un Plaute et un Virgile pour changer le monde chrétien.

Deux ans après, il fut ordonné prêtre. « Lorsque je dis une première messe, j'étais presque mort, car je n'avais aucune foi ; puis vinrent les dégoûts, les tentations, les doutes. » Dans le dessin de raffermir ses croyances, Luther partit pour Rome.

Là, il trouva l'incrédulité assise sur le tombeau de saint Pierre, et le paganisme ressuscité au Vatican. Jules II, le casque en tête, ne rêvait que combats, et les cardinaux, cicéroniens de langage, étaient transformés en poètes, en diplomates et en guerriers. La papauté, prête à devenir gibeline, avait, sans s'en apercevoir, abdiqué l'autorité temporelle : le pape, en se faisant prince à la manière des autres princes, avait cessé d'être le représentant de la République chrétienne ; il avait renoncé à ce terrible Tribunat des peuples, dont il était auparavant investi par l'élection populaire. Luther ne vit pas cela, il ne saisit que le petit côté des choses : il revint en Allemagne, frappé seulement du scandale de l'athéisme et des mœurs de la cour de Rome.

A Jules II succéda Léon X, rival de Luther ; le siècle fut divisé entre le pape et le moine :

Luther était sincère, quoique les apparences fussent contre lui ; car, en même temps qu'il s'explique ainsi avec le pape, il disait à Spalatin : « Je ne sais si le pape n'est pas l'ante-christ » ou l'apôtre de l'ante-christ. » Bientôt il publia son livre *de la Captivité de Babylone*. Il y déclare que l'Église est captive, le Christ profané dans l'idolâtrie de la messe, méconnu dans le dogme de la Transsubstantiation, et prisonnier du pape.

Et tenant à constater qu'il attaquait encore plus la papauté qne le pape, il disait dans une nouvelle lettre à Léon X : « Il faut bien qu'une » fois pourtant, très honorable père, je me » souvienne de toi. Ta renommée tant célébrée » des gens de lettres, ta vie irréprochable te » mettrait au-dessus de toute attaque. Je ne suis » pas si sot que de m'en prendre à toi, lorsqu'il » n'est personne qui ne te loue. Je t'ai appelé » un Daniel dans Babylone; j'ai protesté de ton » innocence... Oui, cher Léon, tu me fais l'effet » de Daniel dans la fosse, d'Ézéchiel parmi les » scorpions. Que pourrais-tu seul contre ces » monstres? ajoutons encore trois ou quatre » cardinaux, savans et vertueux. Vous seriez » empoisonnés infailliblement, si vous osiez » entreprendre de remédier à tant de maux... » C'en est fait de la cour de Rome. »

Il y a plus de trois siècles que cette prédiction est échappée à Luther, et la cour de Rome existe encore.

Les lettres du moine trouvaient Léon X occupé avec Michel-Ange à élever Saint-Pierre, et écrivant à Raphaël : « Vous ferez l'honneur » de mon pontificat. » *Léon X*, dit Palavicini, *con maggior cura chiamò coloro à cui fosser note le favole della Grecia e le delizie de' Poeti, che l'istorie della chiesa, e la dottrina de' Padri.*

Les croassemens germaniques de Luther impatientaient le Médicis au milieu des arts, sous le beau ciel de l'Italie. Pour étouffer ces bruits importuns, et ne se pouvant persuader qu'il s'agissait d'un schisme, il prépara la bulle de *condamnation*.

Le bulle arrivée en Allemagne, le peuple se soulève : à Erfurth, on la jette à l'eau ; elle est brûlée à Wittemberg ; première flamme d'un embrasement qui, de l'Europe, devait se répandre dans les autres parties de la terre.

Ici un beau combat entre Luther et Luther, car, encore une fois, Luther était un homme de conviction. Ce combat est bien reproduit dans M. Michelet, la part faite à la traduction qui donne inévitablement et nécessairement à *la littérature et* aux idées, l'expression de la

littérature moderne et des idées de notre siècle.

Au commencement de son Traité *de Servo arbitrio*, Luther dit à Érasme :

« Sans doute tu te sens quelque peu arrêté » en présence d'une suite si nombreuse d'éru- » dits, devant le consentement de tant de siè- » cles, où brillèrent des hommes si habiles dans » les lettres sacrées, où parurent de si grands » martyrs, glorifiés par de nombreux miracles » Ajoute encore les théologiens plus récens » tant d'académies, de conciles, d'évêques, de » pontifes. De ce côté, se trouvent l'érudition » le génie, le nombre, la grandeur, la hau- » teur, la force, la sainteté, les miracles; et » que n'y a-t-il pas ? Dumien Wicleff et Lau- » rent Valla (et aussi Augustin, quoique tu » l'oublies), puis Luther; un pauvre homme » né d'hier, seul avec quelques amis qui n'ont » ni tant d'érudition, ni tant de génie, ni le » nombre, ni la grandeur, ni la sainteté, ni » les miracles : à eux tous ils ne pourraient » guérir un cheval boiteux.... »

Dans ce traité *de Servo arbitrio*, Luther se dé- clare pour la Grâce contre le Libre arbitre celui qui étendit, s'il n'établit pas, le *libre exa- men*, chargeait la Volonté de chaînes : ce

contradictions sont naturelles aux hommes. Il n'y a d'ailleurs aucune liaison directe entre la fatalité providentielle et le despotisme social ; ce sont deux ordres de faits distincs : l'un appartient au domaine de la philosophie et de la théorie, l'autre est du ressort de la politique et de la pratique.

L'Allemagne est le pays de l'honnêteté, du génie et des songes : plus les abstractions des esprits brumeux sont inintelligibles, plus elles excitent d'enthousiasme parmi les rêveurs qui les croient comprendre. Les compatriotes de Luther firent, des opinions de saint Augustin ressuscitées, la règle de leur foi. Luther s'adressa surtout aux nobles : il dédia sa défense des articles condamnés au seigneur Fabien de Feilitzsch : « Que cet écrit me recommande à » toi et à toute votre noblesse. » Il publia son pamphlet : *A la noblesse chrétienne d'Allemagne sur l'amélioration de la chrétienté.* Les principaux nobles, amis de Luther, étaient Silvestre de Schauenberg, Franz de Sickingen, Taubenheim et Ulrick de Hutten. Le margrave de Brandebourg sollicitait la faveur de voir le nouvel apôtre. C'est ainsi qu'en France et en Angleterre les Réformistes furent des rois, des princes *et des nobles* : en France, la sœur de

François Ier, Jeanne d'Albret, Henri IV, les Chatillon, les Bouillon, les Rohan ; en Angleterre, Henri VIII, ses évêques et sa cour.

Quand j'avançai cela dans les *Études historiques*, j'eus le malheur, contre mon intention, de blesser des susceptibilités ; j'en conviens, dans nos temps de démocratie, il est peut-être dur pour ceux qui se disent les fondateurs de la liberté populaire de se trouver, par origine, des *aristocrates* descendus d'une race de princes et de nobles : qu'y faire ? c'est la stricte vérité ; on la pourrait appuyer d'une masse de faits irrécusables.

La diète de Worms fut le triomphe de Luther : il y comparut devant l'empereur Charles-Quint, six électeurs, un archiduc, deux landgraves, vingt-sept ducs, un grand nombre de comtes, d'archevêques et d'évêques. Il entra dans la ville, monté sur un char, escorté de cent gentilshommes armés de toutes pièces. On chantait devant lui un hymme, la *Marseillaise* du temps :

Notre Dieu est une forteresse,
Une épée et une bonne armure (1).

Le peuple était monté sur les toits pour voir

(1) M. Heine; *Revue des Deux Mondes*.

passer Martin. Ferme et modéré, le Docteur ne voulut rien rétracter de ce qu'il avait avancé touchant les doctrines, mais il offrit de désavouer ce qui pouvait lui être échappé d'inconvenant contre les personnes. Ainsi, comme l'a dit M. Mignet d'une manière remarquable, Luther dit *non* au pape, *non* à l'empereur. Cela prouve de la conviction et du courage, mais de ce courage facile quand on est bien défendu, quand on est environné de beaucoup d'éclat, quand on est excité par l'ambition de devenir chef de secte, et par l'espoir d'une grande renommée. Au surplus, tous les sectaires ont dit *non*. L'hérésie d'Arius dura plus de trois siècles dans sa vigueur et subsiste encore; elle divisa le monde civilisé et s'empara de tout le monde Barbare, les Francs de Clovis exceptés: Alaric et Genseric, qui saccagèrent Rome catholique, étaient Ariens. Arius avait dit *non* bien avant Luther dont les doctrines n'on pas encore atteint l'âge de celles du prêtre d'Alexandrie.

Luther était encouragé dans le sein de la diète même: des nobles et des comtes étaient allés le visiter. « Le pape, dit Luther, avait » écrit à l'empereur de ne point observer le » *sauf-conduit. Les évêques* y poussaient; mais

» les princes et les états n'y voulurent poi
» consentir ; car il en fût résulté bien du brui
» J'avais tiré un grand éclat de tout cela ; i
» *devaient avoir peur de moi plus que je n'ava*
» *d'eux*. En effet, le landgrave de Hesse, q
» était encore un jeune seigneur, demanda
» m'entendre, vint me trouver, causa av
» moi, et me dit à la fin : « Cher Docteur,
» vous avez raison, que notre Seigneur Di
» vous soit en aide ! »

Quoi qu'il en soit, l'apparition de Luther la diète montrait quelque force d'ame, car Je Huss, malgré le passeport d'un empereur, n' avait pas moins été brûlé vif. Quand le Chri parut devant Pilate, il était seul, abandon même de ses douze disciples : toutes les pui sances de la terre s'élevaient contre lui, et l' n'eut point égard au sauf-conduit qu'il avait ciel.

La diète publia le ban impérial, il frapp Luther et ses adhérens. Voltaire prétend q Charles-Quint hésita entre le moine d'Erfur et Rome. Le sauf-conduit fut maintenu da l'acte du ban. Le même Charles-Quint, qui a corda une audience solennelle à Luther, refu d'entendre Fernand Cortès.

Le Réformateur se retira : l'électeur de Sax

pour le soustraire à tout danger, et peut-être d'accord avec Martin lui-même, le fit enlever, et l'enferma dans le château de Wartbourg. Du haut de sa forteresse, Luther lança une multitude d'écrits, imitant Athanase qui combattait pour la foi, du fond des grottes de l'Égypte. Il était tenté : *sa chair indomptée le brûlait d'un feu dévorant.* Dans son Pathmos (ainsi ce nouveau saint Jean appelle-t-il le château de Wartbourg), il croyait ouïr, la nuit, des noisettes se heurter dans un sac, et entendre un grand bruit sur les marches d'un escalier, que fermaient des chaînes et une porte de fer : c'était l'Apostasie qui revenait. Luther, rendu impétueux par cette captivité bienveillante qui lui donnait l'air d'un martyr, ne parlait plus que de *briser les cèdres, d'abaisser les Pharaons superbes et endurcis.* Il écrivait rudement à l'archevêque de Mayence, et datait ainsi : « Donné « en mon désert, le dimanche après la sainte » Catherine, 25 novembre 1521. » Le cardinal, archevêque de Mayence, répondait humblement, ou fièrement : « Cher docteur, j'ai reçu » votre lettre..., je souffre volontiers une ré- » primande fraternelle et chrétienne. »

Prêchant son nouvel Évangile, Martin disait : « *J'espère qu'ils me* tueront; mais mon heure

» n'est pas venue ; il faut qu'auparavant je » rende encore plus furieuse cette race de vi- » pères. » Il hésite d'abord à se prononcer contre les vœux monastiques, puis se fortifiant dans ses idées, il déclare qu'il a formé « une » vigoureuse conspiration pour les détruire et » les mettre au néant. »

Il n'approuvait par les théologiens démagogues, qui marchaient sur ses traces et brisaient les images. « Si tu veux éprouver leurs inspira- » tions, écrit-il à Mélanchton, demande s'ils » ont ressenti ces angoisses spirituelles et ces » naissances divines, ces morts et ces enfers. »

Il avait commencé à publier sa traduction de la Bible : des princes et des évêques la prohibèrent ; comme sectaire et comme auteur, il s'irrita, la colère lui donna la prévision de l'avenir. « Le peuple s'agite de tous côtés, et il a » les yeux ouverts ; il ne veut plus, il ne peut » plus se laisser opprimer. C'est le Seigneur » qui mène tout cela et qui ferme les yeux des » princes sur ces symptômes menaçans ; c'est lui » qui consommera tout par leur aveuglement » et leur violence ; il me semble voir l'Alle- » magne nager dans le sang.

» Qu'ils sachent bien que le glaive de la » *guerre* civile est suspendu sur leurs têtes. »

Et qui suspendait le glaive de la guerre civile sur la tête de ces princes, si ce n'était Luther ?

Dans cette année 1522, Henri VIII, encore orthodoxe, fit paraître le livre dont je parlerai ailleurs et qu'il avait fait faire ou revoir peut-être par son chapelain et ses ministres théologiens. Le moine réformateur malmène son collègue le roi réformateur. « Quel est donc ce » Henri, ce nouveau Thomiste, ce disciple du » monstre, pour que je respecte ses blasphè- » mes et sa violence ? Il est le défenseur de » l'Église, oui, de son église à lui, qu'il porte » si haut, de cette prostituée qui vit dans la » pourpre, ivre de débauches, de cette mère » de fornications. Moi, mon chef est Christ, je » frapperai du même coup cette église et son » défenseur qui ne font qu'un ; je les briserai. » Henri VIII, ne pouvant brûler Luther, répliqua : ses bûchers étaient plus redoutables que ses écrits.

La Réformation s'étendait à l'aide de l'imprimerie qui semblait avoir été découverte à temps pour la propagation des nouvelles doctrines ; l'église luthérienne s'établissait ; on sait ce qu'elle a rejeté et ce qu'elle a conservé des dogmes *de l'église romaine*. Mais le schisme

entrait de toutes parts dans la nouvelle communion; Calvin paraissait à Genève; Luther se brouillait avec Carlostadt, et écrivait contre lui des pamphlets amers. Les paysans se soulevèrent contre leurs seigneurs et se jetèrent sur les biens des princes ecclésiastiques : de là les troubles de la Souabe, de Francfort, du pays de Bade, de l'Alsace, du Palatinat, de la Bavière, de la Hesse. En vain Luther fit ce qu'il put pour désarmer la foule; en vain s'écriait-il que la révolte n'a jamais eu une bonne fin, que qui se sert de l'épée périra par l'épée : le glaive était tiré; il ne devait rentrer dans le fourreau qu'après deux siècles d'immolation.

Dans la réponse de Luther aux douze articles des paysans de la Souabe, il y a des choses justes et raisonnables; il dit aussi aux seigneurs des vérités qui pouvaient leur sembler hardies; mais entraîné par le caractère de sa Réformation ennemie du peuple, il se montre d'une dureté révoltante contre les paysans; il ne donne pas une larme à leurs malheurs.

« Je crois, dit-il, que tous les paysans doi-
» vent périr plutôt que les princes et les ma-
» gistrats, parce que les paysans prennent
» l'épée sans l'autorité divine.... Nulle miséri-

» corde, nulle tolérance n'est due aux paysans, » mais l'indignation de Dieu et des hommes.... » Les paysans sont dans le ban de Dieu et de » l'empereur. On peut les traiter comme des » chiens enragés. »

Et cependant ces *chiens enragés* avaient été déchaînés par la parole de Luther. Pour ces hommes mis *au ban de Dieu*, on ne sent dans l'émancipateur de l'esprit humain aucune sympathie des libertés populaires.

Il se brouilla avec tous les sectaires qui sortirent de sa réforme; il ne pardonna jamais à Érasme son *libero arbitrio*.

« Dès que je reviendrai en santé, je veux, avec » l'aide de Dieu, écrire contre lui, et le tuer. » Nous avons souffert qu'il se moquât de nous » et nous prît à la gorge, mais aujourd'hui » qu'il en veut faire autant au Christ, nous » voulons nous mettre contre lui.... Il est vrai » qu'écraser Érasme, c'est écraser une punaise; » mais mon Christ dont il se moque m'importe » plus que le péril d'Érasme.

» Si je vis, je veux, avec l'aide de Dieu, « purger l'Église de son ordure. C'est lui qui a » semé et fait naître Crotus, Egranus, Witzeln, » Œcolampade, Campanus et d'autres vision- » naires ou épicuriens. Je ne veux plus le re-

» connaître dans l'Église, qu'on le sache
» bien..... »

» S'il prêche, cela sonne faux comme un vase
» fêlé. Il a attaqué la papauté, et maintenant
» il tire sa tête du sac. »

Érasme et Luther avaient été long-temps amis et regardés tous deux comme des hérétiques.

« Voilà, dit très bien M. Nisard, de petites
» questions pour les partisans du fatalisme
» historique, qui grossissent et grandissent un
» homme de tout ce qui s'est fait après lui, et
» par des causes qu'il n'aurait ni voulues, ni
» prévues : mais je ne les retrouve pas déjà si
» mauvaises pour l'heure où nous sommes. A
» cette heure-là en effet, de qui pensez-vous
» qu'il soit demeuré le plus de choses, de Lu-
» ther niant le libre arbitre, et remplaçant le
» dogme par le dogme, ou plus crûment, la
» superstition par la superstition, ou d'Érasme
» revendiquant pour l'homme la liberté de la
» conscience (1)? »

Les Turcs ayant assiégé Vienne, Luther appela noblement les Allemands à la défense de

(1) De Nisard, 2e partie. *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1835.

la patrie. Puis vinrent les ligues de Smalkade, les anabaptistes de Munster. Ceux-ci prêchèrent contre le pape et contre Luther; ils préféraient même le premier au dernier : ils considéraient Luther comme l'ami de la noblesse, et il fut maudit par eux, de même qu'il l'avait été par les paysans de la Souabe.

MARIAGE. VIE PRIVÉE DE LUTHER.

—

Luther devait à ses opinions une démarch
qui en était la conséquence et la suite. Il ava
ouvert la porte des cloîtres; il en sortait ur
foule d'hommes et de femmes dont il ne sava
que faire : il se maria donc, tant pour leı
donner un bon exemple, que pour se déba
rasser de ses tentations. Quiconque a enfrei
les règles, cherche à entraîner les faibles av
soi, et à se couvrir de la multitude : par
consentement d'un grand nombre, on se flat
de faire croire à la justice et au droit d'une a
tion qui souvent ne fut que le résultat d'u
accident ou d'une passion irréfléchie. D
vœux saints furent doublement violés; Luth
épousa une Religieuse. Tout cela est peut-êtı
bien selon la nature; mais il y a une natur
plus élevée : il est difficile, quelles que soie

d'ailleurs les vertus de deux époux, qu'ils inspirent la confiance et le respect, en faisant le serment de l'union conjugale au même autel où ils prononcèrent les vœux de chasteté et de solitude. Jamais le chrétien ne déposera dans le cœur d'un prêtre le fardeau caché de sa vie, si ce prêtre a une autre épouse que cette Église mystérieuse qui garde le secret des fautes et console les douleurs. Le Christ, Pontife et Victime, vécut dans le célibat, et il quitta la terre à la fin de la jeunesse.

La Religieuse que Luther épousa se nommait Catherine de Bora : il l'aima, vécut bien avec elle, et travailla de ses propres mains pour la nourrir : celui qui fit des Princes et dépouilla le Clergé de ses richesses, resta pauvre ; il s'honora par son indigence, comme nos premiers révolutionnaires. On lit ces paroles touchantes dans son testament :

« Je certifie que nous n'avons ni argent » comptant, ni trésor d'aucune espèce. En cela » rien d'étonnant, si l'on veut considérer que » nous n'avons eu d'autre revenu que mon sa- » laire et quelques présens. »

On suit avec intérêt Luther dans sa vie privée et dans ses opinions particulières. Il a plusieurs *belles pensées* sur la nature, sur la Bible,

sur les écoles, sur l'éducation, sur la foi, sur la loi. Ce qu'il dit de l'imprimerie est curieux. Une idée individuelle le conduit à une vérité générale et à une vue de l'avenir.

« L'imprimerie est le dernier et le suprême » don, le *summum et postremum donum*, par » lequel Dieu avance les choses de l'Évangile. » C'est la dernière flamme qui luit avant l'ex- » tinction du monde. Grâce à Dieu, elle est » venue à la fin. »

Il faut entendre Luther dans l'intimité des sentimens domestiques :

« Cet enfant (son fils) et tout ce qui m'ap- » partient, est haï de leurs partisans, haï des » diables. Cependant tous ces ennemis n'in- » quiètent guère le cher enfant ; il ne s'inquiète » pas de ce que tant et de si puissans seigneurs » lui en veulent ; il suce gaiement la mamelle, » regarde autour de lui en riant tout haut, » et les laisse gronder tant qu'ils veulent. »

Ailleurs, parlant encore de ses enfans, il dit :

« Telles étaient nos pensées dans le paradis, » simples et naïves ; innocentes, sans méchan- » ceté ni hypocrisie ; nous eussions été vérita- » blement comme cet enfant quand il parle de » Dieu et qu'il en est si sûr. »

« Quels ont dû être les sentimens d'Abra-
» ham, lorsqu'il a consenti à sacrifier et égor-
» ger son fils unique ? Il n'en aura rien dit à
» Sara. »

Le dernier trait est d'une familiarité et d'une tendresse presque sublimes.

Il déplore la mort de sa petite fille Élisabeth :

« Ma petite fille Élisabeth est morte ; je m'é-
» tonne comme elle m'a laissé le cœur malade,
» un cœur de femme, tant je suis ému. Je n'au-
» rais jamais cru que l'ame d'un père fût si
» tendre pour son enfant.

» Dans le plus profond de mon cœur sont
» encore gravés ses traits, ses paroles, ses ges-
» tes, pendant sa vie et sur son lit de mort ;
» mon obéissante et respectueuse fille ! La mort
» même du Christ (et que sont toutes les morts
» en comparaison !) ne peut me l'arracher de
» la pensée, comme elle le devrait...

» Chère Catherine, songe pourtant où elle
» est allée. Elle a certes fait un heureux voyage.
» La chair saigne, sans doute, c'est sa nature ;
» mais l'esprit vit et se trouve selon ses sou-
» haits. Les enfans ne disputent point ; comme
» on leur dit, ils croient ; chez les enfans tout
» est simple. Ils meurent sans chagrin ni an-
» goisses, sans disputes, sans tentations de la

» mort, sans douleur corporelle, tout comme
» s'ils s'endormaient. »

En lisant des choses si douces, si religieuses, si pénétrantes, on se sent désarmé ; on oublie la fougue du Sectaire.

On trouve sur la mort de son père ces paroles d'une profondeur et d'une simplicité bibliques :

« Je succède à son nom ; voici maintenant
» que je suis pour ma famille le *vieux Luther :*
» c'est mon tour, c'est mon droit de le suivre
» par la mort. »

Luther, devenu malade et triste, disait :

« L'empire tombe, les rois tombent, les prê-
» tres tombent, et le monde entier chancelle,
» comme une grande maison qui va crouler an-
» nonce sa ruine par de petites lézardes. »

La mort de Luther fut paisible ; il désirait mourir et disait :

« Que notre Seigneur vienne donc vite et
» m'emmène. Qu'il vienne surtout avec son ju-
» gement dernier, je tendrai le cou; qu'il lance
» le tonnerre et que je repose. . . . . .
» . . . . . Fi de
» nous ! sur notre vie, nous ne donnons pas
» même la dîme à Dieu; et nous croirions avec
» nos bonnes œuvres mériter le ciel ! Qu'ai-je
» fait, moi ?
. . . . . .

» Ce petit oiseau a choisi son abri et va dor-
» mir bien paisiblement ; il ne s'inquiète pas ;
» il ne songe point au gîte du lendemain ; il se
» tient bien tranquille sur sa petite branche,
» et laisse Dieu songer pour lui. »

« Je te recommande mon ame, ô mon Sei-
» gneur Jésus-Christ ! Je quitterai ce corps ter-
» restre, je vais être enlevé de cette vie, mais
» je sais que je resterai éternellement auprès
» de toi. »

« Il répéta encore trois fois : *In manus tuas*
» *commendo spiritum meum; redemisti me, Do-*
» *mine, Deus veritatis.* Soudain il ferma les
» yeux et tomba évanoui. Le comte Albrecht
» et sa femme, ainsi que les médecins, lui pro-
» diguèrent des secours pour le rendre à la
» vie; ils n'y parvinrent qu'avec peine. Le doc-
» teur Jonas lui dit alors : « Révérend père, mou-
» rez-vous avec constance dans la foi que vous
» avez enseignée ? » Il répondit par un *oui* dis-
» tinct et se rendormit. Bientôt il pâlit, devint
» froid, respira encore une fois profondément,
» et mourut (1). »

(1) Extrait de la *Relation de Jonas et de Cœbius*, dans M. Michelet.

—

Voilà le *oui* final qui suivit le *non* prononcé à Worms. Oui Luther persista, et avec lui les sectes dont il fut le père; mais la preuve qu'il ne sentait pas la portée du mouvement qu'il avait produit, c'est qu'il se refusa à tout accord avec ces sectes. Ainsi chez le landgrave de Hesse, il ne voulut rien céder à Zwingli, à Bucer et à Œcolampade qui le suppliaient de s'entendre avec eux; ils lui auraient donné la Suisse et les bords du Rhin : ainsi il blâme Mélanchton qui essayait entre les catholiques et les protestans une conciliation à peu près pareille à celle dont s'occupa Bossuet avec Leibnitz : ainsi il condamna les paysans de la Souabe et les anabaptistes de Munster, beaucoup moins à cause des désordres dont ils s'étaient rendus coupables, que parce qu'ils ne voulaient pas

renfermer dans le cercle par lui tracé. Un
mme à grandes conceptions, désirant chan-
r la face du monde, se serait élevé au-dessus
ses propres opinions; il n'aurait pas arrêté
esprits qui cherchaient la destruction de ce
: lui-même prétendait détruire. Luther fut
premier obstacle à la réformation de Luther.
Quant au caractère, le réformateur n'en man-
pas; mais après tout, il ne fit point éclater
courage dominateur que montrèrent dans
religion catholique et dans l'hérésie tant de
tyrs et d'enthousiastes; il ne fut ni l'invin-
e Arius, ni l'indomptable Jean Huss : il ne
pose qu'une fois, après laquelle il se tient
écart, menace beaucoup de loin, s'écrie
l bravera tout, et ne brave rien. Il refuse
ler à la diète d'Augsbourg, et demeure pru-
ment renfermé dans la forteresse de Co-
rg. Il dit souvent qu'il est *seul*, qu'il va
endre de son Sinaï, de sa Sion, et il y
e. Quand il disait cela, loin d'être *seul*, il
t derrière les ducs de Mecklembourg et de
nswick, derrière le Grand-Maître de l'Or-
Teutonique, derrière l'électeur de Saxe, le
lgrave de Hesse; il avait devant lui l'incendie
lui-même allumé, et l'on ne pouvait plus
eindre à travers cette barricade de flammes.

Reconnaissons dans Luther un homme d'e
prit et d'imagination, écrivain, poète, musicien
et d'ailleurs très bon homme. Il a fixé la pros
allemande ; sa traduction de la Bible, infidèl
parce qu'il savait mal l'hébreu, est restée : o
chante encore dans les églises luthériennes se
psaumes composés d'après les Saintes Écriture
Il était désintéressé, doux mari, père tendre
abstraction faite du Moine et de la Nonne épou
sée. On sent en lui cette candide et simple na
ture allemande, pleine des meilleurs sentimen
de l'humanité, et qui inspire la confiance a
premier abord ; mais aussi on retrouve en Lu
ther la grossièreté germanique, ces vertus
ces talens, lesquels s'inspirent, encore mêm
aujourd'hui, de ce *faux Bacchus* maudit p
un autre Réformateur, Julien l'Apostat.

Luther était de bonne foi ; il ne tomba da
le schisme qu'après de longs combats ; il e
prime souvent ses doutes, presque ses remord
il conserve les tentations du cloître. Un homm
léger qui se fait religieux pour avoir vu un
ses amis tué d'un coup de foudre, peut bi
jeter le froc pour avoir assisté à la vente d
Indulgences : il ne faut prêter à tout cela
hautes idées, ni vues profondes. C'était t
sérieusement que Luther se croyait attaqué

diable; il le combattait la nuit à la sueur de son front : *Multas noctes mihi satis amarulentas et acerbas reddere ille novit.* Quand il était trop tourmenté du démon, il le mettait en fuite en lui disant trois mots que je n'oserais répéter, et qu'on peut lire dans les curieux extraits de M. Michelet (1). Le Christ avait parlé autrement à Satan; il s'était contenté de lui dire : « Tu ne tenteras point le Seigneur ton » Dieu. » Quelquefois Luther, dans son exaltation, se pensait envahi par la Divinité, se dépouillait de son moi, et s'écriait : « Je ne con- » nais pas Luther : que le diable emporte Lu- » ther ! »

Luther ne composait pas son éloquence de termes choisis; et à propos du pape, il se souvient trop du Lama. Sa doctrine en faveur des grands est aussi relâchée que son éloquence est quelquefois souillée : il admit presque la polygamie, et permit deux femmes au landgrave de Hesse. S'il n'eût renoncé à l'autorité papale, il aurait pu s'appuyer d'une décrétale de 762, du pape Grégoire II.

(1) *Mémoires de Luther*, tome III, page 186, ligne 4.

PORTRAIT DE LUTHER PAR MAINBOURG, BO
ET VOLTAIRE.

—

On peut remarquer à l'honneur des
vains catholiques et des prêtres, la j
qu'ils ont rendue à Luther dans les po
qu'ils ont faits de lui.

« C'était un homme d'un esprit vif et s
» dit le père Mainbourg dans son style u
» vieilli, naturellement éloquent, dis
» poli dans sa langue, infiniment laborie
» si assidu à l'étude, qu'il y passait quelq
» les jours entiers, sans même se don
» loisir de prendre un morceau : ce q
» acquit une assez grande connaissanc
» langues et des Pères, à la lecture des
» et surtout à celle de saint Augustin, (
» fit un très mauvais usage, il s'était fort a
» contre l'ordinaire des théologiens d

» temps. Il avait la complexion forte et robuste
» pour durer au travail, sans détriment de sa
» santé; tempérament bilieux et sanguin, ayant
» l'œil pénétrant et tout de feu; le ton de
» voix agréable, et fort élevé quand il était
» une fois échauffé; l'air fier, intrépide et hau-
» tain, qu'il savait pourtant radoucir, quand il
» voulait, pour contrefaire l'humble, le modeste
» et le mortifié, ce qui ne lui arrivait pas trop
» souvent... Voilà le véritable caractère de Mar-
» tin Luther, dans lequel on peut dire qu'il y eut
» un grand mélange de quelques bonnes et de
» plusieurs mauvaises qualités, et qu'il fut bien
» plus débauché encore dans l'esprit que dans
» les mœurs, et dans sa vie, laquelle il passa
» toujours assez régulière. »

Bossuet a fait de Luther un portrait, qu'on pourrait croire flatté à force d'être impartial :

« Les deux partis qui partagent la réforme
» l'ont également reconnu pour leur auteur.
» Ce n'a pas été seulement les luthériens, ses
» sectateurs, qui lui ont donné à l'envi de
» grandes louanges; Calvin admire souvent
» ses vertus, sa magnanimité, sa constance,
» l'industrie incomparable qu'il a fait paraître
» contre le pape : c'est la trompette ou plutôt
» le tonnerre; c'est la foudre qui a tiré le

» monde de sa léthargie; ce n'était pas Luth
» qui parlait, c'était Dieu qui foudroyait p
» sa bouche. Il est vrai qu'il eut de la for
» dans le génie, de la véhémence dans s
» discours, une éloquence vive et impétueus
» qui entraînait les peuples et les ravissait
» une hardiesse extraordinaire, quand il s
» vit soutenu et applaudi, avec un air d'aut
» rité qui faisait trembler devant lui ses di
» ciples; de sorte qu'ils n'osaient le contredir
» ni dans les grandes choses ni dans les petite
» Ce ne fut pas seulement le peuple qui r
» garda Luther comme un prophète, les doct
» du parti le donnaient pour tel. Mélanchton
» qui se rangea sous sa discipline dès le con
» mencement de ces disputes, se laissa d'abor
» tellement persuader, qu'il y avait en c
» homme quelque chose d'extraordinaire
» de prophétique, qu'il fut long-temps sa
» en pouvoir revenir, malgré tous les défau
» qu'il découvrait de jour en jour dans s
» maître, et il écrivait à Érasme, en parla
» de Luther : *Vous savez qu'il faut éprouv*
» *et non pas mépriser les prophètes.* Cependa
» ce nouveau prophète s'emportait à des exc
» inouis. Il outrait tout : parce que les pr
» phètes, par l'ordre de Dieu, faisaient de te

» ribles invectives, il devint le plus violent de
» tous les hommes et le plus fécond en paroles
» outrageuses. Luther parlait de lui-même,
» de manière à faire rougir tous ses amis.
» Enflé de son savoir, médiocre au fond,
» mais grand pour le temps, et trop grand
» pour son salut et pour le repos de l'Église,
» il se mettait au-dessus de tous les hommes,
» et non-seulement de ceux de son siècle,
» mais des plus illustres siècles passés. Il faut
» avouer qu'il avait beaucoup de force dans
» l'esprit : rien ne lui manquait que la règle
» que l'on ne peut avoir que dans l'Église,
» et sous le joug d'une autorité légitime. Si
» Luther se fût tenu sous ce joug si néces-
» saire à toutes sortes d'esprits, et surtout aux
» esprits bouillans et impétueux comme le
» sien ; s'il eût pu retrancher de ses discours
» ses emportemens, ses plaisanteries, ses arro-
» gances brutales, ses excès, ou, pour mieux
» dire, ses extravangances, la force avec la-
» quelle il manie la vérité n'aurait pas servi
» à la séduction. C'est pourquoi on le voit
» encore invincible, quand il traite les dogmes
» anciens qu'il avait pris dans le sein de l'É-
» glise ; mais l'orgueil suivait de près ses vic-
» toires. »

Le patriarche de l'incrédulité, Voltaire, traité Luther moins favorablement que Jésuite Mainbourg et l'Évêque de Meaux.

« On ne peut, dit-il, sans rire de pitié, lir
» la manière dont Luther traite tous ses adver
» saires, et surtout le pape : Petit pape, peti
» papelin, vous êtes un âne, un ânon ; alle
» doucement, il fait glacé ; vous vous rompriez
» les jambes, et on dirait : Que diable est ceci ?
» Le petit ânon de papelin est estropié. Un
» âne sait qu'il est âne, une pierre sait qu'elle
» est pierre ; mais ces petits ânons de pape
» ne savent pas qu'ils sont ânons. »

Ces moqueries de Voltaire sont justes, mai elles ne comptent pas.

CE QU'IL FAUT PENSER DE LUTHER.

—

Le mouvement que Luther opéra ne vint point de son génie : il n'avait point de génie ; il faut se souvenir que le mot de génie au temps de Bossuet ne signifiait pas ce qu'il signifie aujourd'hui. Luther, je l'ai dit, avait seulement beaucoup d'esprit et surtout beaucoup d'imagination. Il céda à l'irascibilité de son caractère, sans comprendre la révolution qu'il opérait, et laquelle même il entrava en s'obstinant à la concentrer dans sa personne : il eût échoué comme tous ses prédécesseurs, si la dépouille du clergé ne se fût trouvée là pour tenter la cupidité du pouvoir.

Après l'événement on a systématisé la Réformation ; le caractère de notre siècle est de systématiser tout, sottise, lâcheté, crime : on fait *honneur à la pensée* de bassesses ou de

forfaits auxquels elle n'a pas songé, et qui n'ont été produits que par un instinct vil ou un déréglement brutal : on prétend trouver du génie dans l'appétit d'un tigre. De là ces phrases d'apparat, ces maximes d'échafaud, qui veulent être profondes, qui, passant de l'histoire ou du roman au langage vulgaire, entrent dans le commerce des crimes au rabais, des assassins pour une timbale d'argent, ou pour la vieille robe d'une pauvre femme.

On a prétendu que le libre examen fut le principe constitutif de la Réformation. Il faudrait d'abord s'entendre sur ce qu'on appelle le *libre examen :* le libre examen de quoi ? de la religion, des idées philosophiques ? il y avait long-temps que l'on en avait usé. Le *libre examen* des questions sociales, de la liberté politique ? Non certes ! et c'est ce que je montrerai dans le chapitre suivant.

Il est même douteux que le *libre examen* en religion ait hâté cette révolution antichrétienne qui est au fond de la pensée de ceux dont le *libre examen* est la doctrine favorite. Bayle, qui ne sera pas suspect en cette matière, fait cette observation pleine de profondeur et de sagacité : « On peut assurer que » le nombre des esprits tièdes, indifférens,

» dégoûtés du christianisme, diminua beau-
» coup plus qu'il n'augmenta par les troubles
» qui agitèrent l'Europe à l'occasion de Luther.
» Chacun prit parti avec chaleur : les uns de-
» meurèrent dans la communion romaine,
» les autres embrassèrent la protestante. Les
» premiers conçurent pour leur communion
» plus de zèle qu'ils n'en avaient, les autres
» furent tout de feu pour leur nouvelle créance.
» On ne saurait nombrer ces personnes qui,
» au dire de Coeffeteau, rejetaient le chris-
» tianisme à la vue de tant de disputes. »

Si l'on dit que, dans un temps donné, le *libre examen* de la *vérité religieuse* entraîna comme déduction, comme corollaire, le *libre examen de la vérité politique;* si l'on dit avec Voltaire, *que ce n'est qu'après Luther que les séculiers ont dogmatisé;* j'en conviendrai : mais on fût arrivé là par le progrès naturel de la civilisation : on n'avait nullement besoin de passer à travers les fureurs de la Ligue, les masacres de l'Irlande et de l'Écosse, les tueries des paysans de l'Allemagne, les guerres civiles de la Suisse et la guerre de Trente ans. Ces torrens de sang, au lieu de précipiter la marche de l'esprit humain, l'ont arrêté deux siècles sur leurs bords et l'ont *empêché* d'avancer : les horreurs de 1793

retarderont pour des temps infinis l'émanci
tion des peuples. La Réformation eut tout s
plément pour origine l'orgueilleuse col
d'un moine et l'avidité des princes : les chan
mens opérés depuis un siècle avant la Réf
mation, dans les lois et dans les mœurs, ai
naient de nécessité des changemens dans
culte; Luther vint en son temps, voilà tc
C'est un exemple de plus de cette renomn
des choses et du hasard, qui s'attache à des
pacités peu supérieures. Bayle encore fait c
autre remarque judicieuse: « Wicleff et p
» sieurs autres..... n'avaient pas moins d'
» bileté ni moins de mérite que Luther; n
» ils entreprirent la guérison de la mala
» avant la crise. »

Berington, dans son *Histoire littéraire*, ji
comme moi, que l'on fût arrivé à toutes les
formes nécessaires sans être obligé de pas
par tant de malheurs. « Dans l'Angleterre
» patrie, dit-il, ces nobles édifices qui étai
» les monumens de la généreuse piété de
» ancêtres, auraient été préservés de la d
» truction, et seraient devenus, non l'asile
» la fainéantise monacale, mais celui du lo
» studieux, du mérite modeste et de la philo
» phie chrétienne. »

e protestantisme peut, à bon droit, reven-
ıer des vertus, il n'est pas aussi heureux
ı ses fondateurs : Luther, moine apostat ap-
ɔateur du massacre des paysans; Calvin,
.eur aigre qui brûla Servet; Henri VIII,
seur du Missel, et qui fit périr soixante-
ze mille hommes dans les supplices; voilà
:rois Christ.

LA RÉFORMATION.

—

Mais laissant à part l'Ouvrier, et ne cons
rant que l'OEuvre, il est des vérités qu'il se
injuste de nier. La Réformation, en ouvi
les siècles modernes, les sépara du siècle li
trophe et indéterminé qui suivit la dispari
du Moyen-âge: elle réveilla les idées de l
tique égalité; elle servit à métamorphoser
société toute militaire en une société rati
nelle, civile et industrielle; elle fit naître
propriété moderne des capitaux, propr
mobile, progressive, sans bornes, qui con
la propriété bornée, fixe et despotique d
terre. Ce bien est immense : il a été mêl
beaucoup de mal, et ce mal, l'impartialité
torique ne permet pas de le taire.

Le christianisme commença chez les hom
par les classes plébéiennes, pauvres et i

rantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors Catholique ou universel; la religion, dite catholique, partit d'en bas pour arriver aux sommités sociales : la Papauté n'était que le Tribunat des peuples, lorsque l'*âge politique* du christianisme arriva.

Le Protestantisme suivit une route opposée : il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les magistrats, par les savans et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures; les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux Communions.

La Communion Réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique, de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Équitable et moral, le Protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse : il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects; il soulage l'infortune, mais il n'y com-

patit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre ; pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ : les haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance ; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le Prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort ; pour lui, les tombeaux ne sont point une religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une ame souffrante. Dans ce monde, le ministre ne se précipite point au milieu du feu, de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le Prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine.

Sous le rapport religieux, la Réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité.

Et par une réaction naturelle, la Réforma-

tion, à sa naissance, ressuscita le fanatisme catholique qui s'éteignait : elle pourrait donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des meurtres de la Saint-Barthélemy, des fureurs de la Ligue, de l'assassinat de Henri IV, des massacres d'Irlande, de la Révocation de l'édit de Nantes, et des Dragonnades. Le Protestantisme criait à l'intolérance de Rome, tout en égorgeant les catholiques en Angleterre et en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant les bûchers à Genève, en étouffant des violences de Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandais, à peine aujourd'hui délivrés après trois siècles d'oppression. Que prétendait la Réformation relativement au dogme et à la discipline? Elle pensait bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique, en même temps qu'elle en retenait d'autres tout aussi difficiles à comprendre. Elle attaquait les abus de la cour de Rome ? Mais ces abus ne se seraient-ils pas détruits par le progrès de la civilisation ? Ne s'élevait-on pas de toutes parts depuis long-temps contre ces abus, comme je viens de le montrer ?

La Réformation, pénétrée de l'esprit de son fondateur, se déclara ennemie des arts ; elle

saccagea les tombeaux, les églises et les monumens; elle fit en France et en Angleterre des monceaux de ruines. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. Elle éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre. Les Grecs auraient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve ?

Si la Réformation, à son origine, eût obtenu un plein succès, elle aurait établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de barbarie : traitant de superstition la pompe des autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de froid, de sec, de doctrinaire, de pointilleux dans l'esprit; à substituer une société guindée et toute matérielle, à une société aisée et tout intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les diverses branches de la Religion ré-

formée, cette Communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre, où la hiérarchie ecclésiastique s'est maintenue, les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthéranisme conserve des étincelles d'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite en descendant jusqu'au quaker qui voudrait réduire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakspeare, selon toutes les probabilités, s'il était quelque chose, était catholique; Pope et Dryden le furent; Milton a imité quelques parties des poëmes de saint Avite et de Masenius; Klopstoçk a empruuté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du Protestantisme s'est affaibli et dénaturé: les Goethe et les Schiller ont montré leur génie en traitant des sujets catholiques. Rousseau et madame de Staël, en France, font une brillante exception à la règle; mais étaient-ils Protestans à la manière des premiers disciples de Calvin? C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidens, *viennent aujourd'hui* chercher des inspi-

rations que la tolérance universelle leur permet de recueillir.

L'Europe, que dis-je, le monde est couvert de monumens de la Religion catholique. On lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface en grandeur les monumens de la Grèce. Il y a plus de trois cents ans que le Protestantisme est né; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué de plusieurs millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé? il vous montrera les ruines qu'il a faites, au milieu desquelles il a planté quelques jardins, ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le Protestantisme se détacha du passé et planta une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du XVIe siècle, le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholique, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à sa première apparition toute parenté avec le siècle de ce Léon, protecteur du monde civilisé contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon qui, mettant fin au

le Barbare, embellit la société lorsqu'il
it plus nécessaire de la défendre.
la Réformation rétrécissait le génie dans
uence, la poésie et les arts, elle compri-
les grands cœurs à la guerre ; l'héroïsme
imagination dans l'ordre militaire. Le
licisme avait produit les chevaliers, le
stantisme fit des capitaines, braves et ver-
comme La Noue, mais sans élan (Falkland
ité), souvent cruels à froid, et austères
s de mœurs que d'esprit : les Châtillon
t toujours effacés par les Guise. Le seul
ier de mouvement et de vie que les pro-
s comptassent parmi eux, Henry IV, leur
pa. La Réformation ébaucha Gustave-
he, Charles XII et Frédéric ; elle n'au-
as fait Bonaparte, de même qu'elle avorta
llotson et du ministre Claude, et n'enfanta
nelon ni Bossuet, de même qu'elle éleva
Jones et Web, et ne créa point Raphaël
chel-Ange.
a écrit que le Protestantisme avait été fa-
le à la liberté politique ; qu'il avait éman-
les nations : les faits parlent-ils comme les
ains ?
est certain qu'à sa naissance la Réforma-
nt *républicaine*, mais dans le sens aristo-

cratique, parce que ses premiers dis
furent des gentilshommes. Les calviniste
vèrent pour la France une espèce de go
nement à principautés fédérales, qui l'au
fait ressembler à l'empire germanique :
étrange ! on aurait vu renaître la féodali
le Protestantisme. Les nobles se précipi
par instinct dans ce culte nouveau, et à tr
lequel s'exhalait jusqu'à eux une sorte
miniscence de leur pouvoir évanoui. Mais
première ferveur passée, les peuples n
cueillirent du Protestantisme aucune li
politique.

Jetez les yeux sur le nord de l'Europe,
les pays où la Réformation est née, où
s'est maintenue, vous verrez partout l'u
volonté d'un maître : la Prusse, la Saxe,
restéees sous la monarchie absolue ; le
mark était devenu un despotisme légal.

Le Protestantisme échoua dans les pays
blicains ; il ne pénétra point dans la mona
élective et républicaine de Pologne ; il n
envahir Gênes ; à peine obtint-il à Venis
Ferrare une petite église clandestine qui
rut : les arts et le beau soleil du midi lui ét
mortels.

En Suisse, il ne réussit que dans les ca

aristocratiques, analogues à sa nature, et encore avec une grande effusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwitz, Ury et Underwald, berceau de la liberté helvétique, la repoussèrent.

En Angleterre, il n'a point été le véhicule de la constitution, formée bien avant le XVIe siècle dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande-Bretagne se sépara de la cour de Rome, le parlement avait déjà jugé et déposé des rois; les trois pouvoirs étaient distincts: l'impôt et l'armée ne se levaient que du consentement des communes et des lords; la monarchie représentative était trouvée et marchait : le temps, la civilisation, les lumières croissantes, y auraient ajouté les ressorts qui lui manquaient encore, tout aussi bien sous l'influence du culte catholique que sous l'empire du culte protestant. Le peuple anglais fut si loin d'obtenir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères, que jamais le sénat de Tibère ne fut plus vil que le parlement de Henri VIII : ce parlement alla jusqu'à décréter que la seule volonté du tyran, fondateur de l'Église anglicane, avait force de loi. L'Angleterre fut-elle plus libre sous le *sceptre d'Élisabeth* que sous celui de

Marie ? La vérité est que le Protestantisme n'a rien changé aux institutions : là où il a trouvé une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques, comme en Angleterre et en Suisse, il les a adoptées ; là où il a rencontré des gouvernemens militaires, comme dans le nord de l'Europe, il s'en est accommodé, et les a même rendus plus absolus.

Si les colonies anglaises ont formé la république plébéienne des États-Unis, elles n'ont point dû leur émancipation au Protestantisme ; ce ne sont point des guerres religieuses qui les ont délivrées ; elles se sont révoltées contre l'oppression de la mère-patrie, protestante comme elles. Le Maryland, État catholique et très peuplé, fit cause commune avec les autres États, et aujourd'hui la plupart des États de l'Ouest sont catholiques : les progrès de cette Communion dans ce pays, passent toute croyance, parce qu'elle s'y est rajeunie dans son élément évangélique, la liberté populaire, tandis que les autres communions y meurent dans une indifférence profonde.

Enfin, auprès de cette grande république des colonies anglaises protestantes, viennent de s'élever les grandes républiques des colonies espagnoles catholiques : certes celles-ci,

pour arriver à l'indépendance, ont eu bien l'autres obstacles à surmonter que les colonies nglo-américaines nourries au gouvernement eprésentatif, avant d'avoir rompu le faible ien que les attachait au sein maternel.

Une seule république s'est formée en Europe l'aide du protestantisme, la républiqua holandaise; mais la Hollande appartenait à ces ommunes industrielles des Pays-Bas qui, penlant plus de quatre siècles, luttèrent pour seouer le joug de leurs princes, et s'administrèrent en forme de républiques municipales, outes zélées catholiques qu'elles étaient. Philippe II et les princes de la maison d'Autriche e purent étouffer, dans la Belgique, cet esrit d'indépendance; et ce sont des prêtres atholiques qui l'ont rendue un moment, aujourd'hui même, à l'état républicain.

Une branche du luthéranisme a seule été olitique, la branche Calviniste avec ses rameaux divers, en allant de l'anabaptiste au soinien; néanmoins cette branche n'a dans le ait rien produit pour la liberté populaire. En rance, le Calvinisme eut pour disciples des rêtres et des nobles. Si Knox et Buchanan, u Écosse, prêchèrent la souveraineté du peule, le *jésuite Mariana*, la Boëtie et Bodin ré-

pandirent les mêmes doctrines parmi les catholiques. On verra que Milton, ennemi de ces rois protestans qu'il ne put cependant empêcher de remonter sur le trône, était aussi partisan de la *république aristocratique* et grand adversaire de l'égalité et de la démocratie.

Concluons de l'étroite investigation des faits, que le Protestanisme n'a point affranchi les peuples : il a apporté aux hommes la liberté philosophique, non la liberté politique ; or la première liberté n'a conquis nulle part la seconde, si ce n'est en France, vraie patrie de la catholicité. Comment arrive-t-il que l'Allemagne, très philosophique de sa nature, et déjà armée du Protestantisme, n'ait pas fait un pas vers la liberté politique dans le XVIIIe siècle, tandis que la France, très peu philosophique de tempérament, et sous le joug du Catholicisme, a gagné dans le même siècle toutes ses libertés ?

Descartes, fondateur du doute raisonné, auteur de la *Méthode* et des *Méditations*, destructeur du dogmatisme scolastique ; Descartes qui soutenait que, pour atteindre à la vérité, il fallait se défaire de toutes les opinions reçues; *Descartes* fut toléré à Rome, pensionné du car-

dinal Mazarin, et persécuté par les théologiens de la Hollande.

L'homme de théorie méprise souverainement la pratique : de la hauteur de sa doctrine, jugeant les choses et les peuples, méditant sur les lois générales de la société, portant la hardiesse de ses recherches jusque dans les mystères de la nature divine, il se sent et se croit indépendant, parce qu'il n'a que le corps d'enchaîné. Penser tout et ne faire rien, c'est à la fois le caractère et la vertu du génie philosophique : ce génie désire le bonheur du genre humain; le spectacle de la liberté le charme, mais peu lui importe de le voir par les fenêtres d'une prison. Comme Socrate, le Protestantisme a été un Accoucheur d'esprits; malheureusement les Intelligences qu'il a mises au jour n'ont été jusqu'ici que de belles Esclaves.

Au surplus, la plupart de ces réflexions sur la religion Réformée ne se doivent appliquer qu'au passé : aujourd'hui les protestans, pas plus que les catholiques, ne sont ce qu'ils ont été; les premiers même ont gagné en imagination, en poésie, en éloquence, en raison, en liberté, en vraie piété, ce que les seconds ont perdu. Les antipathies entre les diverses

Commissions n'existent plus; les enfans Christ, de quelque lignée qu'ils provienn se sont resserrés au pied du Calvaire, sou commune de la famille. Les désordre l'ambition de la cour romaine ont cessé n'est plus resté au Vatican que la vertu des miers évêques, la protection des arts et la jesté des souvenirs. Tout tend à recomp l'unité catholique; avec quelques concess de part et d'autre, l'accord serait bientôt Pour jeter un nouvel éclat, le christiani n'attend qu'un génie supérieur venu à heure et dans sa place. La religion chréti entre dans une ère nouvelle; comme les i tutions et les mœurs, elle subit la troisi transformation; elle cesse d'être politiqu lon le vieil artifice social; elle marche grand principe de l'Évangile, l'égalité dé cratique naturelle devant les hommes, cor elle l'avait déjà reconnue devant Dieu; devient philosophique, sans cesser d'être vine; son cercle flexible s'étend avec les mières et les libertés, tandis que la Croix que à jamais son centre immobile.

COMMENCEMENT DE LA LITTÉRATURE PROTESTANTE.

—

KNOX. BUCHANAN.

Quand une fois une route est ouverte, il ne manque pas d'hommes qui s'y viennent précipiter; Henri VIII suivit bientôt Luther; en établissant la plus rude des tyrannies religieuses et politiques, il montra combien la Réformation était favorable à l'indépendance des opinions et à la liberté.

Bien que je vienne d'avancer que le beau subsista de préférence dans les lettres là où les auteurs se rapprochèrent davantage du génie de l'Église romaine, il faut convenir toutefois que le changement de religion n'apporta pas une altération immédiate dans la littérature

anglaise : pourquoi ? parce que la Réform tion eut lieu, comme je l'ai dit plus haut, ava que la langue fût sortie de la barbarie : to les grands écrivains parurent après le règne d Henri VIII.

Mais les innovations dans le culte, en raiso de l'époque où elles furent introduites, n' tablirent pas une ligne de démarcation tr visible dans l'échelle ascendante de la littér ture, elles en tracèrent une très profonde da l'échelle descendante. La littérature en Euro fut coupée en deux par la Réformation, ch que part forma une littérature rivale et so vent ennemie l'une de l'autre.

Ce serait le sujet d'un ouvrage utile po le goût, curieux pour la critique, philosoph que pour l'histoire de l'esprit humain, q l'examen et la comparaison de la littératu Catholique et de la littérature Protestant depuis la division des idées par le schism les Lettres en Angleterre, en Écosse, en A lemagne, en Hollande, dans la France C viniste, ne sont ni les Lettres dans la Fran restée fidèle à ses autels, ni les Lettres en l'E pagne et en l'Italie. Qu'auraient été Milto Adisson, Hume, Roberston, catholiques ? Q *seraient* devenus Racine, Bossuet, Massillo

Bourdaloue, protestans ? Ces deux littératures opposées ont agi et réagi l'une sur l'autre. L'éloquence de la chaire, par exemple, a changé de route depuis la Réformation : les Pasteurs ont prêché la morale, les Prêtres, le dogme ; ces derniers ne parurent plus occupés qu'à se défendre, pressés entre Luther qui les poursuivait, et Voltaire qui s'avançait au devant d'eux. Les Protestans allèrent trop loin ; les Catholiques restèrent trop en arrière.

La politique et la philosophie envahirent la littérature de la Réformation ; cette littérature devint raide et raisonneuse. Knox, prêtre écossais, apostat, qui fit pleurer l'infortunée Marie Stuart par son menaçant fanatisme, qui oublia *le premier son de la trompette contre le gouvernement des femmes,* qui établit le dogme de la souveraineté du peuple en matière religieuse et politique : *plebis est religionem reformare, principes ob justas causas deponi possunt*, etc. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, réfuta les principes de Knox dans un ouvrage de controverse : « Les » vostres, dit-il, ont escrit que par droict di- » vin et humain, il est permis de tuer les roys » impies, que c'est chose conforme à la parole » *de Dieu, qu'un* homme privé par spécial

» instinct peut tuer un tyran, doctrine détes-
» table en tout poinct, qui n'entrera jamais en
» la pensée de l'Église catholique. »

Buchanan développa les mêmes principes que Knox dans son Traité *de Jure regni apud Scotos;* Knox et Buchanan vivaient au commencement de la Réformation; ils étaient liés avec Calvin et Théodore de Bèze; tous deux contemporains de Henri VIII, avaient écrit comme catholiques avant d'écrire comme protestans. — Knox fut *prêtre*, Buchanan *précepteur domestique* de Montaïgne : on peut voir, dans les écrits en prose du premier et dans les poésies du second, comment les doctrines nouvelles avaient modifié leur génie.

HENRI VIII AUTEUR.

—

On pourrait étudier, dans les propres ouvrages de Henri VIII, la même métamorphose du style et des idées. Il y avait loin de « l'Instruction du chrétien » (*Institution of a christian man*); « de la Science du chrétien » (*Erudition of a christian man*), à l'*Assertio septem sacramentorum;* traité, dit Hume, qui ne fait pas tort à sa capacité (de Henri VIII), « *which does no' discredit to his capacity.* » L'apôtre-roi, dans son impartialité, faisait brûler ensemble un luthérien et un catholique.

Nous avons vu comment la colère de Luther fut provoquée par l'ouvrage de Henri VIII. On ne sait guère aujourd'hui que l'*Assertio* eut une multitude d'éditions : publiée en 1521, on la trouve encore réimprimée quarante ans après, à Paris, en 1562. Elle est précédée d'une dédi-

cace de l'*invincible* Henri au pape Léon X. Henri prie Sa Sainteté de l'excuser d'avoir, tout jeune qu'il est (lui, Henri), au milieu de l'occupation des armes, et des soins divers du trône, osé défendre la religion ; mais il n'a pu voir attaquer les choses saintes, l'hérésie débordée de toutes parts sans en être indigné : il envoie son travail au vrai juge, afin qu'il le corrige s'il y trouve des erreurs.

Le doux et bénin roi s'adresse ensuite aux lecteurs ; il leur déclare que, sans Éloquence et sans Savoir, seulement excité par la fidélité et la piété envers sa mère, l'Église, épouse du Christ, il vient combattre pour elle ; il leur demande si jamais une pareille peste (la doctrine luthérienne) s'est répandue parmi le troupeau du Seigneur ; si jamais serpent eut un poison pareil à celui que distille le livre de la *Captivite de Babylone*.

De la, entrant en matière, il dit un mot des Indulgences et soutient la croyance du Purgatoire. Il met Luther en opposition avec lui-même et affirme qu'il falsifie le Nouveau Testament ; il établit par l'autorité des canons et par la tradition historique, le pouvoir universel de la papauté ; il argumente en faveur des sept sacremens. Quant à l'Eucharistie, il répond à

l'objection contre l'*eau*, que si l'Église catholique mêle l'eau au vin dans le calice, c'est que du côté du Christ mourant il sortit du sang et de l'eau, *quia aqua cum sanguine de latere morientis effluxit*. Il invite enfin, dans sa péroraison, tous les chrétiens à se réunir contre Luther, comme ils se réuniraient contre les Turcs, les Sarrasins et tous les Infidèles, *adversus Turcas, adversus Saracenos, adversus quicquid est usquam infidelium consisterint*.

Le docteur Martin se fâcha et outragea le docteur Henri. Henri en écrivit à son cousin le duc de Saxe. Celui-ci prêcha Luther, et le moine consentit à adresser au roi une lettre plus modérée. Elle est datée de Wittemberg, le 1er septembre 1525. A entendre le Réformateur repentant, il ne s'est pas emporté contre le Souverain, mais contre des misérables qui ont osé mettre un libelle sous le nom d'un auguste monarque. Il espère que le Roi voudra bien lui faire une réponse clémente et bénigne : « De ta majesté royale, le très soumis Martin » Luther, signé de ma propre main. »

Dans sa réplique, Henri s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt ; la lettre de Luther ne lui est pas arrivée directement ; elle s'est égarée en chemin : il dit ensuite au nouvel apôtre que

ses erreurs sont honteuses et ses hérésies insensées ; que son érudition et ses raisonnemens, ni appuyés, ni soutenus, prouvent une impudence obstinée : « Si tu as une véritable » repentance, Luther, ce n'est pas à mes pieds » qu'il faut te prosterner ; mais aux pieds de » Dieu. »

Le roi qui fut le mari de six femmes, qui envoya deux reines à l'échafaud, qui chassa les religieuses et les moines de leurs couvens, qui fonda une église où le clergé se marie, où les vœux monastiques sont abolis, crie à Luther : « Rends au cloître la chétive femme (*mulier-* » *cula*), épouse adultère du Christ, avec la- » quelle tu vis sous le nom d'époux dans une » très scélérate débauche et une double dam- » nation. Passe le reste de tes jours dans les » larmes et les gémissemens pour la foule de » tes péchés ; retourne à ton monastère : là tu » pourras rétracter tes erreurs, et, par le salut » de ton ame, racheter les périls de ton corps. » Là, gémissant sur tes hérésies pestilentielles, » sur tes erreurs dissolues, implore la miséri- » corde divine, non avec une confiance arro- » gante, un geste, un verbe, un esprit publi » cains, mais avec une pénitence assidue » *Change*-toi ; amende-toi : jusque là je serai

» contristé ; toi tu seras perdu, et par toi,
» malheureux, une multitude périra. »

Afin qu'il ne manquât rien à cette scène, Léon X décerna à Henri VIII le titre de *défenseur de la foi*, porté par les rois protestans d'Angleterre presque jusqu'à nos jours. On voyait au Vatican une harpe qu'un *chieftain* d'Irlande avait jadis fait passer au Saint-Siége, en signe de vassalité : Léon X la renvoya au *défenseur de la foi*, pour inféoder l'Irlande à la couronne britannique. L'Irlande ne devait pas se tenir offensée d'être donnée comme une harpe lorsque l'investiture de Rome elle-même se faisait par un camail, *prefecturæ Romanæ investitura fiebat per mantum.* (Décret. Innoc. III, liv. I.) Si Henri VIII avait mis la main sur Luther, il y aurait eu un Réformateur de moins en Europe.

N'oublions pas que tandis que Henri VIII était déclaré *défenseur de la foi* par la cour de Rome, Luther était élu *Pape* dans une des chapelles du Vatican, par les soldats luthériens du catholique Charles-Quint.

L'histoire présente des spectacles bien divers ; en offre-t-elle un plus extraordinaire que celui de la querelle de Luther et de Henri VIII, quand *on songe* à ce que furent ces deux

champions et à la révolution qu'ils on
duite ? Voilà les instituteurs des peuple
anachorètes du rocher, les austères enfa
doctes déserts d'une nouvelle Thébaïde,
quels des hommes de raison, de lumièr
vertu, de liberté, ont soumis leur cons
et leur génie ! Qui mène donc le genr
main ?

HENRI VIII; SUITE.

—

Henri VIII était auteur en vers comme il l'é-
t en prose : il jouait de la flûte et de l'é-
nette; il mit en musique des ballades pour
cour, des messes pour sa chapelle : il reste
: lui un motet, une antienne et beaucoup
échafauds. N'était-ce pas un troubadour d'une
ande imagination que cet homme, lequel se
rvit d'une statue de bois de la Vierge pour
atière du bûcher de l'ancien confesseur
: Catherine d'Aragon; que cet homme qui
anda à son tribunal le cadavre de saint Tho-
as de Cantorbéry, le jugea, le condamna à
ort, malgré la maxime de droit, *non bis in
em;* qui fit lier des fagots sur le dos de cinq
iabaptistes hollandais, et se donna le joyeux
ectacle de cinq autodafé errans ? Il eut un
ur un beau *sujet de* sonnet romantique : du

haut d'une colline solitaire du parc de Richmont, il épia la nouvelle du supplice d'Anne Boleyn ; il tressaillit d'aise au signal parti de la Tour de Londres. Quelle volupté ! le fer avait tranché le cou délicat, ensanglanté les beaux cheveux auxquels le roi poète avait attaché ses fatales caresses.

SURREY. THOMAS MORE.

—

Sous Henri VIII nous trouvons Surrey et Thomas More. Le comte de Surrey détacha la poésie anglaise des formes du Moyen-âge; il acheva de la jeter dans le cadre italien, en composant des sonnets, à la manière de Pétrarque, pour Géraldine. On a cru que Géraldine *avait été* Élisabeth Fitz-Gérald; d'autres la font fille de lord Cildair : toujours ces femmes belles et aimées *ont été;* elles ne sont plus. Surrey, se trouvant à Florence, envoya un cartel de défi à tout chrétien, juif, maure, turc et cannibale, soutenant, lui Surrey, envers et contre tous, l'incomparable beauté de Géraldine : Pétrarque soupirait pour Laure et ne se battait pas. Les Anglais promenaient alors leur chevalerie et leurs passions sur ces ruines,

où ils traînent aujourd'hui leurs modes et l
ennui.

Revenu à Londres, Surrey fut d'abord
fermé dans le château de Windsor par l'ort
doxe Henri VIII ; le comte était accusé d'av
fait gras en carême ;

Here noble Surrey felt the sacred rage.

(Pope.)

La dernière victime du premier roi prot
tant de la Grande-Bretagne fut le noble am
de Géraldine ; le prince Réformateur pro
l'attachement qu'il portait aux Lettres, en
vrant à la hache du bourreau Thomas More
le Poète qui commence la série des poètes
glais modernes. On montre à la Tour de Lond
les épées qui abattirent des têtes illustres :
morceau de fer survit au moule qui renferm
la puissance ou le génie.

Surrey, dans la traduction de quelques p
sages de *l'Eneïde*, inventa le vers blanc, c
Milton et Thompson adoptèrent, que lord By
a rejeté.

Thomas More, en latin *Morus*, était, com
son bon roi, poète et prosateur. La plupart
ses ouvrages sont écrits en latin. La tête

chancelier fut exposée pendant quatorze jours sur le pont de Londres. Henri VIII, dans sa clémence, avait commué la peine de la potence, prononcée contre l'auteur de l'*Utopie*, en celle de la décapitation, à quoi le magistrat lettré répondit : « Dieu préserve mes amis de la même » faveur ! »

A cette époque, dans un espace d'environ vingt-cinq années, la prose fut moins heureuse que la poésie. Il est difficile de lire avec quelque profit, ou quelque plaisir, Wolsey, Crammer, Habington, Drummond et Joseph Hall, le prédicateur.

ÉDOUARD VI ET MARIE.

—

Édouard VI et la reine Marie, qui s
dèrent à Henri VIII et précédèrent Élisa
sont aussi comptés au nombre des auteur
la Grande-Bretagne. Le jeune roi mort à
ans, élevé par deux savans de cette ép
John Cheke et Attony Cooke, et enseign
Cardan, laissa un journal écrit de sa m
utile à l'histoire. Tenu à l'écart et comm
dans sa jeunesse, Édouard jouissait des
que d'autres princes ont trouvés dans l
nissement en terre étrangère.

Édouard était zélé réformateur, et sa
Marie fut violente catholique : elle rame
force la nation à la communion romaine
diner et tant d'autres, qui avaient brûlé
tholiques pour la Réformation, brûlèren
le catholicisme les protestans qu'eux-

avaient faits : on voit ainsi, dans les révolutions, de vieux hommes fidèles à tous les Pouvoirs, ranimer leur carcasse pour radoter leur bassesse. Les Communes se prostituaient aux volontés de Marie comme elles s'étaient livrées aux ordres de son père. On changeait de foi plus que d'habit; on jura; puis on rejura le contraire de ce qu'on avait déjà juré; puis on retourna aux premiers sermens sous Élisabeth. Combien faut-il de parjures pour faire une fidélité ?

Marie a laissé des lettres latines et françaises : Érasme a loué les premières, et elles ne valent rien du tout; les secondes sont illisibles.

ÉLISABETH.

—

SPENSER.

C'est de l'époque de Spenser que date la poésie anglaise moderne. La *Fairie queen* est, comme chacun sait, un ouvrage allégorique: il s'agit de douze Vertus morales privées, classées comme dans l'Arioste; ces Vertus sont transformées en chevaliers, et le roi Arthur est à la tête de l'escadron. La reine des fées, Gloriana, est Élisabeth, et Philippe Sidney, le roi Arthur. Lord Buckhurst, dans le *Miroir des magistrats*, a pu fournir la première idée de la *Reine des fées*. La forme du poëme de Spenser est calquée sur l'*Orlando* et la *Jerusalemme*. Chaque chant se compose de stances de neuf vers. Les six derniers chants manquent, sauf deux fragmens.

L'allégorie fut en vogue dans les lais, réputés élégans et polis, du moyen-âge. Vous trou-

ez partout dames Loyauté, Raison, Prouesse, cuyer Désir, chevalier Amour et la châtelaine a mère, empereur Orgueil, etc. Qui pouait mettre ces choses-là dans les esprits des IIIe, XIVe, XVe et XVIe siècle? L'éducation lassique. Élevés parmi les dieux de l'antiquité t au fond d'un monde passé, il sortait de l'enceinte des colléges des hommes subtils, sans apport avec la foule vivante. Ne pouvant employer les divinités païennes parce qu'ils étaient hrétiens, ils inventaient des divinités morales, ls faisaient prendre à ces graves songes les nœurs de la chevalerie et les mêlaient aux fées opulaires : ils leur ouvraient les tournois, les hâteaux des barons et des comtes, la cour des lucs et des rois, ayant soin de les conduire à isieux et à Pontoise où l'on parlait le *beau rançois*.

Spenser a l'imagination brillante, l'invention éconde, l'abondance rhythmique; avec tout ela, il est glacé et ennuyeux. Nos voisins trouent sans doute dans la *Reine des fées* ce charme l'un vieux style, qui nous plaît tant dans notre ropre langue, mais que nous ne pouvons senir dans une langue étrangère.

Spenser commença son poëme en Irlande, *ans le château de* Kilcoman, et dans une con-

cession de trois mille vingt-huit acres de terre, confisqués à la propriété du comte de Desmond. C'est là qu'assis à des foyers qui n'étaient pas les siens, et dont les héritiers erraient sans asile, il célébra la montagne de Môle et les rives de la Mulla, sans songer que des orphelins fugitifs ne voyaient plus ces champs paternels. Virgile aurait dû se rappeler au poète :

> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
> Nos patriam fugimus : . . . . . .

On a de Spenser une espèce de Mémoire sur les mœurs et les antiquités de l'Irlande, que je préfère à la *Fairie queen* (*Vue sur la situation de l'Irlande*, 1633).

Les Anglais faisaient autrefois le commerce de leurs enfans, et les vendaient, surtout en Irlande. Un concile tenu à Armach, en 1117, par les ecclésiastiques irlandais, déclara « qu'afin d'éviter la colère de Jésus-Christ, ennemi » de la servitude, on affranchirait dans toute » l'île les esclaves anglais, et on leur rendrait » leur ancienne liberté. » (*Wilkin*, *Concil.*, tom. 1er.) Comment les Irlandais ont-ils été payés de cette résolution de leurs pères ? On le sait : le temps de l'affranchissement du Christ *est enfin* venu pour eux.

SHAKSPEARE.

—

Nous arrivons à Shakspeare ! parlons-en ut à notre aise, comme dit Montesquieu Alexandre.

Je cite seulement ici pour mémoire *Everyan*, joué sous Henri VIII, *l'Aiguille de la ère Gurton*, par Stell, en 1551. Les auteurs amatiques contemporains de Shakespeare aient Robert Green, Heywood, Decker, Rowy, Peal, Chapman, Ben-Johnson, Beaumont, etcher : *jacet oratio !* Pourtant la comédie du *x* et celle de *l'Alchimiste*, de Ben-Johnson, nt encore estimées.

Spenser fut le poète célèbre sous Élisabeth. auteur éclipsé de Macbeth et de Richard III montrait à peine dans les rayons du *Calenier du Berger* et de la *Reine des fées*. Mont*orency*, *Biron*, *Sully*, tour à tour ambassa-

deurs de France auprès d'Élisabeth
Jacques Ier, entendirent-ils jamais parler
baladin, acteur dans ses propres farces e
celles des autres ? prononcèrent-ils jam
nom, si barbare en français, de *Shaksp*
soupçonnèrent-ils qu'il y avait là une
devant laquelle leurs honneurs, leurs po
leurs rangs, viendraient s'abîmer ? Hé bi
comédien de tréteaux, chargé du rôle du s
dans *Hamlet*, était le grand fantôme, l'
du moyen-âge qui se levait sur le monde c
l'astre de la nuit, au moment où le moy
achevait de descendre parmi les morts : s
énormes que Dante ouvrit, que ferma
speare (1).

Dans le *précis historique* de Whith
contemporain du chantre du *Paradis p*
on lit : « Un certain aveugle, nommé Milt
» crétaire du parlement pour les dép
» latines. » Molière, l'*histrion*, jouait son
ceaugnac, de même que Shakspeare, le
leur, grimaçait son Falstaff. Camarade d
vre Mondorge, l'auteur du *Tartufe* avait c
son illustre nom de *Poquelin* pour le

(1) Shakespeare écrit lui-même son nom *Shaks*
On trouve aussi souvent *Shakespear*.

obscur de *Molière*, afin de ne pas déshonorer son père le tapissier.

Avant qu'un peu de terre obtenu par prière
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

Ainsi ces voyageurs voilés qui viennent de fois à autre s'asseoir à notre table, sont traités par nous en hôtes vulgaires; nous ignorons leur nature immortelle jusqu'au jour de leur disparition. En quittant la terre ils se transfigurent et nous disent, comme l'envoyé du ciel à Tobie : « Je suis l'un des Sept qui sommes » présens devant le Seigneur. »

Ces Divinités méconnues des hommes à leur passage, ne se méconnaissent point entre elles. « Qu'a besoin mon Shakspeare, dit Milton, pour » ses os vénérés, de pierres entassées par le » travail d'un siècle; ou faut-il que ses saintes » reliques soient cachées sous une pyramide à » pointe étoilée (1)? Fils chéri de la mémoire, » grand héritier de la gloire, que t'importe

(1) C'est la traduction mot pour mot : on peut aussi traduire (par un de ces souvenirs classiques si familiers au génie de Milton) une pyramide dont le *sommet frappe les astres, porte les astres*, perce les astres.

» un si faible témoignage de ton nom, toi qui
» t'es bâti, à notre merveilleux étonnement,
» un monument de longue vie...; tu demeures
» enseveli dans une telle pompe, que les rois,
» pour avoir un pareil tombeau, souhaiteraient
» mourir. »

What needs my Shakspear, for his honor'd bones.
The labour of an age in piled stones?
Or that his hallov'd reliques should be hid
Under a stary-pointing pyramid?
Dear son of memory, great heir of fame,
Whad need'st thou such veak witnees of thy name?
Thou in our wonder and astonishment.
Hast built thyself a live-long monument.

. . . . . .

And so sepulchr'd in such pomp dost'lie,
That Kings, for such a tomb, would wish to die.

Michel-Ange, enviant le sort et le génie de Dante, s'écrie :

Pur fuss' io tal : . . . . . .
Per l' aspro esilio suo con sua virtute,
Darei del mondo il piu felice stato.

« Que n'ai-je été tel que lui !... Pour son dur
» exil avec sa vertu, je donnerais toutes les
» félicités de la terre. »

Le Tasse célèbre Camoëns encore presque

gnoré, et lui sert de Renommée en attendant a Messagère aux cent bouches.

Vasco. . . . . .
. . . . . .
. . . . . buon Luigi
Tant' oltre stende il glorioso volo,
Che i tuoi spalmati legni ander men lunge.
(CAMOENS.)

« Vasco. . . . . Camoëns a tant déployé son vol glorieux, que tes vaisseaux spalmés ont été moins loin. »

Est-il rien de plus admirable que cette société 'illustres égaux se révélant les uns aux autres ar des signes, se saluant, et s'entretenant enemble dans une langue d'eux seuls connue ?

Mais que pensait Milton des prédictions heueuses faites aux Stuart à travers le terrible rame du *Prince de Danemark* ? L'apologiste u jugement de Charles Ier était à même de rouver à *son* Shakespeare qu'il s'était trompé; pouvait lui dire, en se servant de ces paroles 'Hamlet, *l'Angleterre n'a pas encore usé les ouliers avec lesquels elle a suivi le corps !* La rophétie a été retranchée : les Stuarts ont isparu d'Hamlet comme du monde.

QUE J'AI MAL JUGÉ SHAKSPEARE AUTREFOIS. FAUX ADMIRATEURS DU POÈTE.

—

J'ai mesuré autrefois Shakspeare avec la lunette classique; instrument excellent pour apercevoir les ornemens de bon ou de mauvais goût, les détails parfaits ou imparfaits; mais miscroscope inapplicable à l'observation de l'ensemble, le foyer de la lentille ne portant que sur un point et n'embrassant pas la surface entière. Dante, aujourd'hui l'objet d'une de mes plus hautes admirations, s'offrit à mes yeux dans la même perspective raccourcie. Je voulais trouver une épopée selon les *règles* dans une épopée libre qui renferme l'histoire des idées, des connaissances, des croyances, des hommes et des événemens de toute une époque; monument semblable à ces cathédrales empreintes du génie des vieux âges, où

légance et la variété des détails égalent la
ındeur de la majesté de l'ensemble.
L'école classique, qui ne mêlait pas la vie
s auteurs à leurs ouvrages, se privait encore
ın puissant moyen d'appréciation. Le ban-
sement du Dante donne une clé de son gé-
ɔ : quand on suit le proscrit dans les cloîtres
il *demandait la paix ;* quand on assiste à la
mposition de ses poëmes sur les grands che-
ns, en divers lieux de son exil ; quand on
tend son dernier soupir s'exhaler en terre
:angère ; ne lit-on pas avec plus de charme
ı belles strophes mélancoliques des Trois
stinées de l'homme après sa mort ?
Qu'Homère n'ait pas existé ; que ce soit la
ˈèce entière qui chante au lieu d'un de ses
s, je pardonne aux érudits cette poétique
ırésie ; mais toutefois je ne veux rien perdre
ıs aventures d'Homère. Oui, le Poète a né-
ssairement joué dans son berceau avec neuf
urterelles ; son gazouillement enfantin res-
mblait au ramage de neuf espèces d'oiseaux.
ıez-vous ces faits *incontestables ?* Comment
ımprendrez-vous alors la ceinture de Vénus ?
ırgue des anachronismes ! Je tiens que la vie
ı père des fables a été retracée par Hérodote,
ère *de l'histoire.* Pourquoi donc serais-je allé

à Chio et à Smirne, si ce n'eût été pour y saluer l'école et le fleuve de Mélésigènes, en dépit de Wolf, de Woold, d'Ilgen, de Dugas-Montbel et de leurs semblables ? Des traditions relatives au chantre de l'Odyssée, je ne repousse que celle qui fait du Poète un Hollandais. Génie de la Grèce, génie d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Sapho, de Simonide, d'Alcée, trompez-nous toujours : je crois ferme à vos mensonges; ce que vous dites est aussi vrai qu'il est vrai que je vous ai vu assis sur le mont Hymète, au milieu des abeilles, sous le portique d'un couvent de caloyers : vous étiez devenu chrétien, mais vous n'en aviez pas moins gardé votre lyre d'or, et vos ailes couleur du ciel où se dessinent les ruines d'Athènes.

Toutefois si jadis on resta trop en deçà du romantique, maintenant on a passé le but; chose ordinaire à l'esprit français qui sautille du blanc au noir comme le Cavalier du jeu d'échecs. Le pis est que notre enthousiasme actuel pour Shakspeare est moins excité par ses clartés que par ses taches; nous applaudissons en lui ce que nous sifflerions ailleurs.

Pensez-vous que les adeptes soient ravis des *traits* de passion de Roméo et Juliette ? Il

s'agit bien de cela! Vous n'avez donc pas entendu Mercutio comparer Roméo à *un hareng saure sans ses œufs?*

Without his roe, like a drieed herring.

Pierre n'a-t-il pas dit aux musiciens : « Je ne » vous apporterai pas des *croches*, je ferai de vous » un *ré*, je ferai de vous un *fa; notez*-moi bien. »

I will carry no crotchets : J' ill re *you, J' ill* fa *you : do you* note *me.*

Pauvres gens qui ne sentez pas ce qu'il y a de merveilleux dans ce dialogue : la nature elle-même prise sur le fait! Quelle simplicité! quel naturel! quelle franchise! quel contraste comme dans la vie! quel rapprochement de tous les langages, de toutes les scènes, de tous les rangs de la société!

Et toi, Shakspeare, je te suppose revenant au monde, et je m'amuse de la colère où te mettraient tes faux adorateurs. Tu t'indignerais du culte rendu à des trivialités dont tu serais le premier à rougir, bien qu'elles ne fussent pas de toi, mais de ton siècle; tu déclarerais incapables de sentir tes beautés, des hommes capables de se passionner pour tes défauts, capables surtout de les imiter de sang-froid, *au milieu des mœurs* nouvelles.

OPINION DE VOLTAIRE SUR SHAKSPEARE.

OPINION DES ANGLAIS.

—

Voltaire fit connaître Shakspeare à la France. Le jugement qu'il porta d'abord du tragique anglais fut, comme la plupart de ses premiers jugemens, plein de mesure, de goût et d'impartialité. Il écrivait à lord Bolingbroke vers 1730 :

« Avec quel plaisir n'ai-je pas vu à Londres » votre tragédie de *Jules César* qui, depuis » cent cinquante années, fait les délices de vo- » tre nation ! »

Il dit ailleurs :

« Shakspeare créa le théâtre anglais. Il avait » un génie plein de force et de fécondité, de » naturel et de sublime, sans la moindre étin- » celle de bon goût et sans la moindre connais- » sance des règles. Je vais vous dire une chose

hasardée, mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle *tragédies*, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. »

Telles furent les premières opinions de Voltaire sur Shakspeare; mais lorsqu'on eut voulu faire passer ce génie pour un modèle de perfection, lorsqu'on ne rougit point d'abaisser devant lui les chefs-d'œuvre de la scène grecque et française, alors l'auteur de *Mérope* sentit le danger. Il vit qu'en révélant des beautés, il avait séduit des hommes qui, comme lui, ne pouraient pas séparer l'alliage de l'or. Il voulut revenir sur ses pas; il attaqua l'idole par lui-même encensée; il était trop tard, et en vain il se repentit d'avoir *ouvert la porte à la médiocrité, glorifié le sauvage ivre, placé le monstre sur le tutel.*

Irons-nous plus loin dans notre engouement que nos voisins eux-mêmes? En théorie, admirateurs sans réserve de Shakspeare, leur zèle en pratique est beaucoup plus circonspect : pourquoi ne jouent-ils pas tout entier l'*œuvre du Dieu*? par quelle audace ont-ils

resserré, rogné, altéré, transposé des scè d'*Hamlet*, de *Macbeth*, d'*Othello*, du *M chand de Venise*, de *Richard III*, etc.? po quoi ces sacriléges ont-ils été commis par hommes les plus éclairés des trois royaum Dryden assure que *la langue de Shakspeare hors d'usage*, et il a repétri avec Davenant ouvrages de Shakspeare. Shaftesbury décl que le style du vieux ménestrel est *grossie barbare, ses tournures et son esprit tout-à- passés de mode*. Pope remarque qu'il a é *pour la populace*, sans songer à plaire à *des prits d'une meilleure sorte, qu'il présente à critique le sujet le plus agréable et le plus goûtant*. Tate s'était approprié *le Roi Le* alors si complétement oublié qu'on ne s'ap çut pas du plagiat. Rowe dans sa Vie de Sh speare prononce aussi bien des blasphèm Sherlock a osé dire qu'*il n'y a rien de médio dans Shakspeare; que tout ce qu'il a écrit excellent ou détestable; que jamais il ne su ni même ne conçut un plan, mais qu'il souvent fort bien une scène*. Lansdowi poussé l'impiété jusqu'à refaire *le March de Venise*. Prenons bien garde à d'innocer méprises : quand nous nous pâmons à t scène du dénouement de Roméo et Juli

nous croyons brûler d'un pur amour pour Shakspeare, et nos ardens hommages s'adressent à Garrick. Comme le jeune Diafoirus, nous nous trompons de caresses, de personnes et de complimens : — « Madame, c'est avec » justice que le ciel vous a concédé le nom de » belle-mère. — Ce n'est pas ma femme, mon- » sieur, c'est ma fille à qui vous parlez. — Où » donc est-elle? — Elle va venir. Attendrai-je, » mon père, qu'elle soit venue? »

Écoutons Johnson, le grand admirateur de Shakspeare, le restaurateur de sa gloire : « Shakspeare avec ses qualités a des défauts, et » des défauts capables d'obscurcir et d'engour- » dir tout autre mérite que le sien... Les effu- » sions de la passion, quand la force de la si- » tuation les fait sortir de son génie, sont, pour » la plupart, frappantes et énergiques; mais, » lorsqu'il sollicite son invention, et qu'il tend » ses facultés, le fruit de cet enfantement labo- » rieux est l'enflnre, la bassesse, l'ennui et » l'obscurité, *tumour, meanness, tediousness,* » *and obscurity*. Dans la narration, il affecte » une pompe disproportionnée de diction..... Il » a des scènes d'une excellence continue et non » douteuse ; mais il n'a pas peut-être une seule » *pièce qui, si elle était* aujourd'hui représen-

» tée comme l'ouvrage d'un contemporain,
» pût être entendue jusqu'au bout. »

Sommes-nous meilleurs juges d'un auteur anglais que le célèbre critique Johnson? Et néanmoins, si nous venions dire maintenant en France des choses aussi crues, ne serions-nous pas lapidés? Le malin Aristarque n'aurait-il pas raison, quand il soupçonne certains enthousiastes de caresser leurs propres difformités sur les bosses de Shakspeare?

Si vous vous rappelez ce que j'ai dit des changemens survenus dans la langue écrite et parlée en Angleterre, et des deux époques où le normand et l'italien envahirent l'idiome anglo-saxon, vous aurez déjà une idée des compositions de l'Eschyle britannique. On y retrouve le mélange des sujets et des styles du midi et du nord. Dans les sujets empruntés de l'Italie, Shakspeare transporte le naturel de sentiment des nations scandinaves et calédoniennes; dans les sujets tirés des chroniques septentrionales, il introduit l'affectation du style des populations transalpines; passant de la ballade écossaise à la nouvelle italienne, il n'a en propre que son génie : ce présent du ciel était assez beau pour s'en contenter.

QUE LES DÉFAUTS DE SHAKSPEARE TIENNENT A SON SIÈCLE.

—

LANGUE DE SHAKSPEARE. — LANGUE DE DANTE.

Mais, s'il n'est pas raisonnable d'offrir pour modèle, dans les OEuvres de Shakspeare, ce que l'on stygmatise dans les autres monumens de la même époque, il serait injuste d'attribuer au poète seul des infirmités de goût et de diction, auxquelles son temps était sujet.

L'orateur de la chambre des communes compare Henri VIII à Salomon pour la justice et la prudence, à Samson pour la force et le courage, à Absalon pour la grâce et la beauté. Un autre orateur, de la même chambre, déclare à la reine Élisabeth que, parmi les grands législateurs, on a compté trois femmes: la reine *Palestina avant le* déluge, la reine Cérès après,

et la reine Marie, mère du roi Stilicus; la reine Élisabeth sera la quatrième. Le roi Jacques Ier parle comme le tragique lorsqu'il dit à son parlement: « Je suis l'époux, et la Grande-» Bretagne est mon épouse légitime; je suis la » tête, elle est le corps. L'Angleterre et l'Écosse » étant deux royaumes dans une même île, je » ne puis, moi, prince chrétien, tomber dans » le crime de bigamie. »

Le *beau style*, vers le milieu du XVIe siècle, était un canevas scolastique et subtil, brodé de sentences, de jeux de mots et de *concetti* italiens. Élisabeth aurait pu donner à son Poète des leçons de collége; elle parlait latin, composait des épigrammes en grec, traduisait des tragédies de Sophocle et des harangues de Démosthènes. A sa cour galante, guindée, quintessenciée, pesante et réformatrice, il était du bon ton d'entremêler les locutions anglaises d'expressions françaises, et d'articuler de manière à laisser un doute dans les sons, pour produire une équivoque dans les mots.

En France, même afféterie: Ronsard est à sa manière une espèce de Shakspeare, non par son génie, non par son néologisme grec, mais par le tour forcé de sa phrase. Les Mémoires, charmans d'ailleurs, de la savante Marguerite

ou *Margot* de Valois, jargonnent une métaphysique sentimentale, qui couvre assez mal des sensations très physiques. Un demi-siècle plus tôt, la sœur de François Ier avait donné des *contes*, lesquels ont du moins le naturel de ceux de Boccace. La *Guisiade*, de Pierre-Mathieu, tragédie classique, avec des chœurs, sur un sujet national, reproduit la phraséologie de Shakspeare: d'Épernon s'écrie:

Venez mes compagnons, monstres abominables,
Jetez sur Blois l'horreur de vos traits effroyables.
Prenez pour mains des crocs, pour yeux des dards de feux,
Pour voix un gros canon, des serpens pour cheveux;
Changez Blois en enfer, apportez-y vos gênes,
Vos roues, vos gibets, vos feux, vos fouets, vos peines.

Coligni, dans la tragédie qui porte son nom :

O mânes noircissants ès enfers impiteux!
O mes chers compagnons, hé que je suis honteux
Qu'un enfant ait bridé mon effroyable audace;
Que me reste-t-il, chétif, pour hontoyer ma race,
Sinon que me cacher, et du vilain licol
De mes bourrelles mains hault estraindre mon col.

Il est bon de faire ici une observation sur deux hommes que les imaginations à la fois *vagues et systématiques* de nos jours, confondent

souvent et fort mal à propos, mêlant les temps, les positions, les supériorités et les souvenirs.

Il n'en fut pas de Shakspeare comme il en fut de Dante: le tragique anglais rencontra une langue non achevée, il est vrai, mais aux trois quarts faite, déjà employée par de grands esprits et des poètes célèbres, Bacon et Thomas More, Surrey et Spenser. Cette langue était devenue une espèce de barbare maniérée, grotesquement attifée, surchargée de modes étrangères. Se figure-t-on ce que souffrait Shakspeare, lorsque, au milieu d'une vive conception, il était obligé d'introduire dans sa phrase inspirée quelques mots d'outre-mer : *Bon! je proteste!* ou tel autre. Se représente-t-on ce colosse obligé d'enfoncer ses pieds énormes dans de petits sabots chinois, trébuchant avec des entraves qu'il rompait en rugissant, comme un lion brise ses chaînes ?

Dante, venu deux siècles et demi avant Shakspeare, ne trouva rien en arrivant au monde. La société latine expirée, avait laissé une langue belle, mais d'une beauté morte; langue inutile à l'usage commun, parce qu'elle n'exprimait plus le caractère, les idées, les mœurs et les besoins de la vie nouvelle. La nécessité de s'entendre avait fait naître un idiome

vulgaire employé des deux côtés des Alpes du midi, et aux deux versans des Pyrénées orientales. Dante adopta ce bâtard de Rome, que les savans et les hommes du pouvoir dédaignaient de reconnaître; il le trouva vagabond dans les rues de Florence, nourri au hasard par un peuple républicain, dans toute la rudesse plébéienne et démocratique. Il communiqua au fils de son choix sa virilité, sa simplicité, son indépendance, sa noblesse, sa tristesse, sa sublimité sainte, sa grâce sauvage. Dante tira du néant la parole de son esprit; il donna l'être au verbe de son génie, il fabriqua lui-même la lyre dont il devait obtenir des sons si beaux, comme ces astronomes qui inventèrent les instrumens avec lesquels ils mesurèrent les cieux. L'*italien* et la *Divina Comedia* jaillirent à la fois de son cerveau; du même coup l'illustre exilé dota la race humaine d'une langue admirable et d'un poëme immortel.

ÉTAT MATÉRIEL DU THÉATRE EN ANGLETERRE AU XVIe SIÈCLE.

—

Du temps de Shakspeare de jeunes garçons remplissaient encore les rôles de femmes, les acteurs ne se distinguaient des spectateurs que par les plumes dont ils ornaient leurs chapeaux et les nœuds de rubans qu'ils portaient sur leurs souliers; point de musique dans les entr'actes. Les pièces se jouaient souvent dans la cour des auberges : les fenêtres de la maison donnant sur cette cour, servaient de loges. Lorsqu'on représentait une tragédie à Londres, la salle était tendue de noir, comme la nef d'une église pour un enterrement.

Quant au moyen d'illusion, Shakspeare les rappelle, en s'en moquant, dans *le Songe d'une nuit d'été* : un homme, enduit de plâtre, figurait la muraille interposée entre Pyrame et *Thisbée*, et l'écartement des doigts de cet homme,

ı crevasse formée dans cette muraille. Un comarse avec une lanterne, un buisson et un chien ignifiaient le clair de la lune. La scène, sans hanger, était supposée tantôt un jardin remli de fleurs, tantôt un rocher contre lequel se risait un vaisseau, tantôt un champ de bataille ù quatre matamores désignaient deux armées. Pour attirail dramatique, dans l'inventaire d'une roupe de comédiens, on trouve un dragon, une roue pour le siége de Londres, un grand cheval avec ses jambes, des membres de Maures, quatre têtes de Turcs, une bouche de fer, chargée apparemment de prononcer les accens les plus doux et les plus sublimes du poète. On avait aussi de *fausses peaux* à l'usage des personnages qu'on écorchait vifs sur la scène, comme le juge prévaricateur dans *Cambise;* un pareil pectacle ferait aujourd'hui courir tout Paris.

Au reste, la vérité du théâtre et l'exactitude du ostume sont beaucoup moins nécessaires à l'art u'on ne le suppose. Le génie de Racine n'emrunte rien de la coupe de l'habit; dans les chefs-'œuvre de Raphaël, les fonds sont négligés et es costumes inexacts. Les fureurs d'Oreste ou ı prophétie de Joad, lues dans un salon par 'alma, en frac, faisaient autant d'effet que *éclamées sur la* scène par Talma, en manteau

grec ou en robe juive. Iphigénie était accoutrée comme madame de Sévigné, lorsque Boileau adressait ces beaux vers à son ami :

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmêlé.

Cette exactitude dans la représentation de l'objet inanimé, est l'esprit de la littérature et des arts de notre temps : elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame; on se contente des petites beautés, quand on est impuissant aux grandes; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Cependant une fois descendu à cette vérité de la forme matérielle, on se trouve forcé de la reproduire, car le public, matérialisé lui-même, l'exige.

A l'époque de Shakspeare les *Gentlemen* se tenaient sur le théâtre, ayant pour siége les planches mêmes, ou un tabouret dont ils payaient le prix. Le parterre, debout et pressé, roulait dans un trou noir et poudreux : c'étaient *deux camps* hostiles en présence. Le parterre

accueillait les *Gentlemen* avec des huées, leur jetait de la boue et leur crachait au nez en criant : « *A bas les sots !* » Les gentlemen ripostaient par les épithètes de *Stinkards* et d'animaux. Les *Stinkards* mangeaient des pommes et buvaient de la bière; les *Gentlemen* jouaient aux cartes, et fumaient le tabac nouvellement introduit. Le bel air était de déchirer les cartes comme si l'on avait fait quelque grande perte, d'en jeter avec colère les débris sur l'avant-scène, de rire, de parler haut, de tourner le dos aux acteurs. Ainsi furent accueillies et respectées, à leur apparition, les tragédies du grand maître : John Bull lançait des trognons de pomme à la Divinité dont il encense aujourd'hui les images. L'insulte de la Fortune fit de Shakspeare et de Molière deux comédiens, afin de donner pour quelques oboles, au dernier des misérables, le droit d'outrager à la fois des chefs-d'œuvre et deux grands hommes.

Shakspeare a retrouvé l'art dramatique ; Molière l'a porté à sa perfection; semblables à deux philosophes anciens, ils s'étaient partagé l'empire des ris et des larmes, et tous les deux se consolaient peut-être des injustices du sort, l'un en peignant les travers, l'autre les douleurs des hommes.

CARACTÈRE DU GÉNIE DE SHAKSPEARE.

—

Shakspeare est donc admirable encore en raison des obstacles qu'il lui fallut surmonter. Jamais esprit plus vrai n'eut à se servir d'une langue plus fausse; heureusement il ne savait presque rien, et il échappa par son ignorance à l'une des contagions de son siècle : des chants populaires, des extraits de l'histoire d'Angleterre, puisés dans le *Miroir des Magistrats*, de lord Buckhurst, des lectures des Nouvelles françaises de Belleforest, des versions des poètes et des conteurs de l'Italie, composaient toute son érudition. Ben-Johnson, son rival, son admirateur et son détracteur, était au contraire très instruit. Les cinquante-deux commentateurs de Shakspeare ont recherché curieusement les traductions des auteurs anciens, qui *pouvaient* exister de son temps. Je ne remarque

comme pièces dramatiques, dans le catalogue, qu'une *Jocaste*, tirée des *Phéniciennes* d'Euripide, l'*Andria* et l'*Eunuque* de Térence, *les Ménechmes* de Plaute, et les tragédies de Sénèque. Il est douteux que Shakspeare ait eu connaissance de ces traductions ; car il n'a pas emprunté le fond de ses pièces des originaux *translatés en anglais*, mais de quelques imitations anglaises de ces mêmes originaux : c'est ce qu'on voit par *Roméo et Juliette*, dont il n'a pris l'histoire ni dans *Girolamo de la Corte*, ni dans la nouvelle de *Bandello ;* mais dans un petit poëme anglais, intitulé la *tragique Histoire de Roméo et Juliette*. Il en est ainsi du sujet d'*Hamlet*, qu'il n'a pu tirer immédiatement de *Saxo Grammaticus*.

La réforme sous Henri VIII, en faisant tomber les *Miracles* et les *Mystères*, hâta la renaissance du théâtre en dehors du cercle des croyances religieuses; et si l'antiquité grecque n'eût rencontré Shakspeare pour l'empêcher de passer, le Classique se fût emparé des lettres anglaises un siècle avant son triomphe en France.

Au jugement de Samuel Johnson, et c'est en général l'opinion des Anglais, Shakspeare était plutôt doué du génie comique que du génie

tragique : la critique remarque que, dans les scènes les plus pathétiques, le rire prend au Poète, tandis que dans les scènes comiques, une pensée sérieuse ne lui vient jamais. Si nous autres Français nous avons de la peine à sentir le *vis comica* de Falstaff, tandis que nous comprenons la douleur de Desdémone, c'est que les peuples ont différentes manières de rire, et qu'ils n'en ont qu'une de pleurer.

Les poètes tragiques trouvent quelquefois le comique, les poètes comiques s'élèvent rarement au tragique : il y a donc quelque chose de plus vaste dans le génie de Melpomène, que dans l'esprit de Thalie. Quiconque représente le côté souffrant de l'homme, peut aussi représenter le côté gai, parce que celui qui saisit le *plus* peut saisir le *moins*. Au contraire, le peintre qui s'attache aux choses plaisantes, laisse échapper les rapports sévères, parce que la faculté de distinguer les petits objets, suppose presque toujours l'impossibilité d'embrasser les grands. Un seul poète comique marche l'égal de Sophocle et de Corneille, Molière : mais, chose remarquable, le comique du *Tartufe* et du *Misanthrope*, par son extrême profondeur, et, si j'ose le dire, par sa *tristesse*, se rapproche de la gravité tragique.

Il y a deux manières de faire rire : l'une est de présenter d'abord les défauts, et de mettre ensuite en relief les qualités : ce comique mène quelquefois à l'attendrissement : l'autre manière consiste à donner d'abord des louanges, et à couvrir ensuite la personne louée de tant de ridicules, qu'on finit par perdre l'estime qu'on avait conçue pour de nobles talens ou de hautes vertus. Ce comique est le *nihil mirari,* qui flétrit tout.

Le caractère dominant du fondateur du théâtre anglais, se forme de la nationalité, de l'éloquence, des observations, des pensées, des maximes tirées de la connaissance du cœur humain et applicables aux diverses conditions de l'homme ; il se forme surtout de l'abondance de la vie. On comparait un jour le génie de Racine à l'Apollon du Belvédère, et le génie de Shakspeare à la statue équestre de Philippe IV, à Notre-Dame de Paris : « Soit, ré» pondit Diderot : mais que penseriez-vous si » cette statue de bois, enfonçant son casque, » secouant ses gantelets, agitant son épée, se » mettait à chevaucher dans la cathédrale ? » Le poète d'Albion, doué de la puissance créatrice, anime jusqu'aux objets inanimés ; décorations, planches de la scène, rameau d'ar-

bre, brin de bruyère, ossemens, tout parle rien n'est mort sous son toucher, pas même l Mort.

Shakspeare fait un grand usage des con trastes; il aime à mêler les divertissemens e les acclamations de la joie, à des pompe funèbres et à des cris de douleur. Que de musiciens appelés aux noces de Juliette arri vent précisément pour accompagner son cer cueil; qu'indifférens au deuil de la maison ils se livrent à d'indécentes plaisanteries, e s'entretiennent des choses les plus étrangère à la catastrophe : qui ne reconnaît là toute l vie, qui ne sent toute l'amertume de ce ta bleau, et qui n'a été témoin de pareilles scènes Ces effets ne furent point inconnus des Grecs on retrouve dans Euripide des traces de ce naïvetés que Shakspeare mêle au plus hau ton tragique. Phèdre vient d'expirer; le chœu ne sait s'il doit entrer dans l'appartement d la princesse.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Compagnons, que ferons-nous? Devons-nous entre dans le palais, pour aider à dégager la reine de se liens *étroits?*

SECOND DEMI-CHOEUR.

Ce soin appartient à ses esclaves. Pourquoi ne sont

ils pas présens? Quand on se mêle de beaucoup d'affaires, il n'y a plus de sûreté dans la vie.

Dans *Alceste*, la Mort et Apollon échangent des plaisanteries. La Mort veut saisir Alceste tandis qu'elle est jeune, parce qu'elle ne se soucie pas d'une proie ridée. Ces contrastes touchent de près au terrible, mais aussi une seule nuance, ou trop forte ou trop faible dans l'expression, les rend bas ou ridicules.

QUE LA MANIÈRE DE COMPOSER DE SHAKSPEARE A CORROMPU LE GOUT. — ÉCRIRE EST UN ART.

—

Shakspeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte; il ne peint pas une classe particulière d'individus; il mêle, comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'homme ignoré; il ne distingue pas les genres: il ne sépare pas le noble de l'ignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le Poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe: *quand* il tient une jeune tête, s'il ne l'abat

pas, il ne vous la rendra que blanchie; le temps lui a remis ses pouvoirs.

Mais cette universalité de Shakspeare a, par l'autorité de l'exemple et l'abus de l'imitation, servi à corrompre l'art; elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si pour atteindre la hauteur de l'art tragique, il suffit d'entasser des sciences disparates sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine : qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres ? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidens d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal aura fait un drame à la manière du poète anglais.

Persuadons-nous qu'écrire est un art; que cet art a des genres; que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires; ils sont nés de la nature même : l'art a *seulement séparé* ce que la nature a confondu;

il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit point la vérité : Racine dans toute l'excellence de son *art*, est plus *naturel* que Shakspeare, comme l'*Apollon*, dans toute sa *divinité*, a plus les formes *humaines* qu'un colosse égyptien.

La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent, mais ont au fond peu de valeur; ce sont liberté et jeux d'enfans. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte; pas de petite fille qui, sur ce point, n'en remontre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en actions les choses que son goût lui a fait rejeter en récit? Dans *Phèdre*, la femme de Thésée eût attenté, sous les yeux du parterre, à la pudeur d'Hippolyte; au lieu du beau récit de Théramène, on aurait eu les chevaux de Franconi et un terrible monstre de carton; dans *Britannicus*, Néron, au moyen de quelque stratagème de coulisse, eût violé Junie sous les yeux des spectateurs; dans *Bajazet*, on eût vu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires y auraient pu mettre. Le

plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus sublime tragédie. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie, les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur : les anciens donnaient aux furies mêmes un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords.

Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés ; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escares, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit ; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Montrouge, le Parthénon à un toit à porc : il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école *animalisée* et *matérialisée* qui nous mènerait, dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une Machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël.

Toutefois je ne prétends pas ôter aux temps et aux révolutions les changemens forcés qu'ils apportent dans les opinions littéraires, comme dans les opinions politiques; mais ces changemens ne justifient pas la corruption du goût; ils en montrent seulement une des causes. Il est tout simple que les mœurs, en changeant, fassent varier la forme de nos peines et de nos plaisirs.

Le silence intérieur régna dans la monarchie absolue sous le pouvoir de Louis XIV et sous la somnolence de Louis XV : manquant d'émotions au dedans, les poètes en cherchaient au dehors; ils empruntaient des catastrophes à Rome et à la Grèce, pour faire pleurer une société assez malheureuse pour n'avoir que des sujets de rire. A cette société si peu accoutumée aux événemens tragiques, il ne fallait pas même présenter des scènes fictives trop sanglantes; elle aurait reculé devant des horreurs, eussent-elles eu trois mille ans de date, eussent-elles été consacrées par le génie de Sophocle.

Mais aujourd'hui que le peuple, n'étant plus à l'écart, a pris sa place dans notre gouvernement, comme le chœur dans la tragédie grecque; que des spectacles terribles et réels nous ont occupés depuis quarante années, le

mouvement communiqué à la société tend à se communiquer au théâtre. La tragédie classique, avec ses unités et ses décorations immobiles, paraît et doit paraître froide : de la froideur à l'ennui il n'y a qu'un pas. Par là s'explique, sans l'excuser, l'outré de la scène moderne, le *fac-simile* de tous les crimes, l'apparition des gibets et des bourreaux, la présence des assassinats, des viols, des incestes, la fantasmagorie des cimetières, des souterrains et des vieux châteaux.

Il n'existe ni un acteur pour jouer la tragédie classique, ni un public pour la goûter, l'entendre et la juger. L'ordre, le vrai, le beau, ne sont ni connus, ni sentis, ni appréciés. Notre esprit est si gâté par le laisser-aller et l'outrecuidance du siècle, que si l'on pouvait faire renaître la société charmante des Lafayette et des Sévigné, ou la société des Geoffrin et des philosophes, elles nous paraîtraient insipides. Avant et après la civilisation, lorsqu'on n'a pas ou qu'on n'a plus le goût des jouissances intellectuelles, on cherche la représentation des objets sensibles : les peuples commencent et finissent par des gladiateurs et des marionnettes; les enfans et les vieillards sont *puérils et cruels.*

CITATION DE SHAKSPEARE.

—

S'il me fallait choisir parmi les plus beaux ouvrages de Shakspeare, je serais bien embarrassé entre *Macbeth*, *Richard III*, *Roméo et Juliette*, *Othello*, *Jules-César*, *Hamlet;* non que j'estime beaucoup dans la dernière pièce le monologue tant vanté, et pour cause, de l'école voltairienne : je me demande toujours comment le prince très philosophe du Danemarck pouvait avoir les doutes qu'il manifeste sur l'autre vie : après avoir causé avec la « pauvre ombre, » *poor ghost,* du Roi son père, ne devait-il pas savoir à quoi s'en tenir ?

Une des plus fortes scènes qui soient au théâtre, est celle des trois reines dans *Richard III*, Marguerite, Élisabeth et la Duchesse. Écoutez Marguerite retraçant ses adversités pour s'en*durcir* aux misères de sa rivale, et finissant par

ces mots : « Tu usurpes ma place, et tu ne prendrais pas la part qui te revient de mes maux? » Adieu, femme d'York ! reine des tristes revers ! *Farewell, York's wife, and queen of sad mischance !* » C'est là du tragique, et du tragique au plus haut degré.

Je ne sais si jamais homme a jeté des regards plus profonds sur la nature humaine que Shakspeare.

TROISIÈME SCÈNE

du quatrième acte de Macbeth :

MACDUFF.

Qui s'avance ici ?

MALCOLM.

C'est un Écossais, et cependant je ne le connais pas.

MACDUFF.

Cousin, soyez le bienvenu !

MALCOLM.

Je le reconnais à présent. Grand Dieu, renverse les obstacles qui nous rendent étrangers les uns aux autres!

ROSSE.

Puisse votre souhait s'accomplir !

MACDUFF.

L'Écosse est-elle toujours aussi malheureuse ?

ROSSE.

Hélas, déplorable patrie ! elle est presque effrayée de

connaître ses propres maux. Ne l'appelons pl
mère, mais notre tombe. On n'y voit plus sou
sonne, hors l'enfant qui ignore ses malheurs.
pirs, les gémissemens, les cris, frappent les ai
sont point remarqués. Le plus violent chagrin
un mal ordinaire; quand la cloche de la mort s
demande à peine pour qui?

MACDUFF.

O récit trop véritable!

MALCOLM.

Quel est le dernier malheur?

ROSSE, *à Macduff.*

. . . Votre château est surpris, votre f
vos enfans sont inhumainement massacrés.....

MACDUFF.

Mes enfans aussi?

ROSSE.

Femmes, enfans, serviteurs, tout ce qu'on

MACDUFF.

Et ma femme aussi?

ROSSE.

Je vous l'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage; la vengeance offre un rem
maux. Courons; punissons le tyran.

MACDUFF.

Il n'a point d'enfans!

Ce dialogue rappelle celui de Flavia

Curiace dans Corneille. Flavian vient annoncer à l'amant de Camille qu'il a été choisi pour combattre les Horaces.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien ! qui sont les trois ?

FLAVIAN

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Les interrogations de *Macduff* et de *Curiace* sont des beautés du même ordre : *Mes enfans aussi ? — Femmes, enfans. — Et ma femme aussi ? — Je vous l'ai dit.* — EH BIEN ! QUI SONT LES TROIS ? — VOS DEUX FRÈRES ET VOUS. — QUI ? — VOUS ET VOS DEUX FRÈRES. Mais le mot de Shakspeare : *Il n'a point d'enfans !* reste sans parallèle.

Le même homme qui a tracé ce tableau, a soupiré la scène charmante des adieux de *Roméo et Juliette :* Roméo, condamné à l'exil, est

surpris par le jour naissant chez Juliette, à laquelle il est marié secrètement :

Wilt thou be gone? It is not yet near day:
It was the nightingale, and not the lark
That pierced the fearful hollow of thine ear, etc.

JULIETTE.

Veux-tu déjà partir ? le jour ne paraît point encore c'était le rossignol, et non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille alarmée : il chante toute la nuit sur cet oranger lointain. Crois-moi, mon jeune époux, c'était le rossignol.

ROMÉO.

C'était l'alouette, qui annonce l'aurore, ce n'était pas le rossignol. Regarde, ô mon amour ! regarde les traits de lumière qui pénètrent les nuages dans l'orient. Les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le jour s'élève sur le sommet vaporeux des montagnes. Il faut ou partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

La lumière que tu vois là-bas n'est pas celle du jour c'est quelque météore qui te servira de flambeau, et t'éclairera sur la route de Mantoue. Reste encore; il n'est pas encore nécessaire que tu me quittes.

ROMÉO.

Eh bien! que je sois arrêté! que je sois conduit à la mort! si tu le désires, je suis satisfait. Je dirai: « Cette » blancheur lointaine n'est pas celle du matin; ce n'est » que le pâle reflet de la lune; ce n'est pas l'alouette

» dont les chants retentissent si haut au-dessus de nos » têtes, dans la voûte du ciel! » Ah! je crains moins de rester que de partir. Viens, ô mort! Mais que regardes-tu, ma bien-aimée? Parlons, parlons encore ensemble, il n'est pas encore jour!

JULIETTE.

« Il est jour! il est jour! Fuis, pars, éloigne-toi. C'est l'alouette qui chante; je reconnais sa voie aiguë. Ah! dérobe-toi à la mort: la lumière croît de plus en plus. »

Ce contraste des larmes du matin et des derniers plaisirs des deux jeunes époux, avec la catastrophe qui va suivre, est bien touchant: le sentiment dramatique en est plus naïf encore que celui des pièces grecques, et moins pastoral que celui des tragi-comédies italiennes. Je ne connais qu'une scène indienne de quelque ressemblance lointaine avec la scène de *Roméo et Juliette:* encore n'est-ce que par la fraîcheur des images, la simplicité des regrets et des adieux, nullement par l'intérêt de la situation. *Sacontala*, prête à quitter le séjour paternel, se sent arrêtée par son voile.

SACONTALA.

Qui saisit ainsi les plis de mon voile?

UN VIEILLARD.

C'est le chevreau que tu as tant de fois nourri des

grains du synmaka. Il ne veut pas quitter les pas de sa bienfaitrice.

SACONTALA.

Pourquoi pleures-tu, tendre chevreau? Je suis forcée d'abandonner notre commune demeure. Lorsque tu perdis ta mère, peu de temps après ta naissance, je te pris sous ma garde. Retourne à ta crèche, pauvre jeune chevreau; il faut à présent nous séparer.

La scène des adieux de Roméo et de Juliette n'est point indiquée dans *Bandello*, elle appartient à Shakspeare. *Bandello* raconte en peu de mots la séparation des deux amans.

A la fine cominciando l'aurora a vòler uscire; si baciarono; estrettamente abbraciarono gli amanti, e pieni di lagrime e sospiri si dissero adio.

« Enfin, l'aurore commençant à paraître, » les deux amans se baisèrent, s'embrassèrent » étroitement, et, pleins de larmes et de sou- » pirs, ils se dirent adieu. »

SUITE DES CITATIONS.

—

FEMMES.

prochez lady Macbeth et Marguerite de
mone, d'Ophélia, de Miranda, de Cor-
de Jessica, de Perdita, d'Imogène, et
erez émerveillés de la souplesse du talent
ète. Ces jeunes femmes ont une idéalité
ante : le vieux roi Léar, aveugle, dit à
le Cordélia : « Quand tu me demanderas
bénédiction, je me mettrai à genoux et
demanderai pardon ; nous vivrons ainsi
priant et en chantant. »
hélia, bizarrement parée de brins de
et de fleurs, prenant son frère pour
et qu'elle aime et qui a tué son père, lui
se ces paroles : « Voilà du romarin ; c'est
r *la mémoire* ; je vous en prie, cher

» amour, souvenez-vous de moi. . . . . .
» Je vous donnerais bien des violettes, mais
» elles se sont toutes fanées, quand mon père
» est mort. »

Dans *Hamlet*, dans cette tragédie des aliénés, dans ce *Bedlam royal* où tout le monde est insensé et criminel, où la démence simulée se joint à la démence vraie, où le fou contrefait le fou, où les morts eux-mêmes fournissent à la scène la tête d'un *fou*; dans cet odéon des ombres, où l'on ne voit que des spectres, où l'on n'entend que des rêveries, que le *qui vive* des sentinelles, que le criaillement des oiseaux de nuit et le bruit de la mer, Gertrude raconte qu'Ophélia s'est noyée : « Au bord du
» ruisseau croît un saule qui réfléchit son
» feuillage gris dans le cristal de l'onde. Elle fit
» avec ce feuillage de capricieuses guirlandes
» entrelacées de coquelicots, d'orties, de mar-
» guerites et de ces longues fleurs pourpres
» que nos simples bergers appellent d'un nom
» grossier, mais que nos froides vierges nom-
» ment des doigts de mort. Là, grimpant pour
» attacher aux rameaux pendans sa couronne
» d'herbes sauvages, une jalouse éclisse se
» rompt; Ophélia et son trophée rustique tom-
» bent dans le ruisseau en pleurs; ses robes

« s'étalent larges, et la soutienent un moment » semblable à une *mermed* (1). Pendant ce temps » elle chantait des morceaux de vieilles balla- » des, comme une personne incapable de sentir » son propre péril, ou comme une créature née » et revêtue de l'élément qu'elle habite. Mais » cela ne pouvait durer ; ses vêtemens appe- » santis par l'eau qu'ils avaient bue, entraînè- » rent la pauvre infortunée de ses lais mélo- » dieux à une fangeuse mort : *From melodious* » *lay to muddy death.* »

On apporte le corps d'Ophélia dans le cimetière. La coupable reine s'écrie : « Des parfums » au parfum ! adieu ! » *sweets to sweet ! Farewell !* elle répand des fleurs sur le corps de la jeune fille. « J'avais espéré que tu serais la femme de mon Hamlet ; je pensais, aimable fille, que je sèmerais de fleurs ton lit nuptial et non ton cercueil. »

C'est un enchantement que tout cela.

Othello, au milieu de son délire, dit à Desdémone : « O toi, fleur des bois, qui es si belle » et exhales un parfum si doux ! ton approche » enivre les sens !..... je voudrais que tu ne » fusses jamais née..... »

(1) Vierge de la mer, fée de mer, sirène.

Le Maure, prêt à tuer sa femme endormie, s'approche du lit : « Je veux respirer encore la » rose sur sa tige.... encore un baiser ; en- » core un ! sois telle que tu es là quand tu seras » morte, et je veux te tuer et je t'aimerai » après. *I wil kill thee; and love thee after.* »

Dans *le Conte d'Hiver*, on retrouve la même grâce appliquée au bonheur. Perdita s'adressant à Florizel :

« Et vous le plus beau de mes amis, je vou- » drais bien avoir quelques fleurs de printemps » qui pussent aller avec votre jeunesse.... je » suis dépourvue de toutes les fleurs dont je vou- » drais entrelacer les festons pour vous en cou- » vrir tout entier, vous, mon doux ami. »

Florizel répond :

« Quand vous parlez, je voudrais vous en- » tendre parler toujours ; si vous chantez, je » voudrais vous entendre chanter toujours ; je » voudrais vous voir donner l'aumône, prier, » régler votre maison, tout faire en chantant. » Lorsque vous dansez, je voudrais que vous » fussiez une vague de la mer toujours mo- » bile. »

Dans Cymbeline, Imogène est accusée d'infidélité par Posthumus : « Infidèle à sa couche ! » *Qu'est-ce qu'être infidèle ? Est-ce d'y veiller*

» et d'y penser à lui ; d'y pleurer au son de
» chaque heure ? »

A la caverne, Arviragus croit Imogène morte et la rapporte dans ses bras ; alors Guiderius :
— « O le plus charmant, le plus beau des lis,
» mon frère ne te soutient pas la moitié si bien
» que tu te soutenais toi-même ! »

— « O Mélancolie, dit Belarius, qui ja-
» mais a pu sonder ton sein, trouver la terre
» qui indique la côte accessible à ta barque
» languissante ? »

Imogène se jette au cou de Posthumus détrompé : « Reste, lui dit-il, ô mon ame, sus-
» pendue là comme un fruit, jusqu'à ce que
» l'arbre meure. »

. . . . . Hang there like fruit, my soul
Till the tree die !

« Eh ! quoi, s'écrie Cymbeline, Imogène,
» ma fille, n'as-tu rien à demander à ton père ?
» — Votre bénédiction, seigneur, » répond Imogène en tombant à ses pieds. *Your blessing, sir.*

Je ne considère ici que le style et je n'entre point dans la composition du drame ; je ne *montre point ce qu'il* y a de poignant dans l'é-

garement d'Ophélia, de résolution d'amour dans l'adolescente Juliette; ce qu'il y a de nature, de passion et de frayeur dans Desdémone, quand Othello la réveille pour la tuer; ce qu'il y a de pieux, de tendre et de généreux dans Imogène, bien qu'en tout cela le romanesque prenne la place du tragique, et que le tableau tienne plus des sens que de l'ame.

MODÈLES CLASSIQUES.

—

Mais enfin pleine et entière justice étant rendue à des suavités de pinceau et d'harmonie, je dois dire que les ouvrages de l'ère romantique gagnent beaucoup à être cités par extraits : quelques pages fécondes sont précédées de beaucoup de feuilles arides. Lire Shakspeare jusqu'au bout sans passer une ligne, c'est remplir un pieux mais pénible devoir envers la gloire et la mort : des chants entiers de Dante sont une chronique rimée dont la diction ne rachète pas toujours l'ennui. Le mérite des monumens des siècles classiques est d'une nature contraire : il consiste dans la perfection de l'ensemble et la juste proportion des parties.

Force est encore de reconnaître une autre vérité : Shakspeare n'a qu'un type pour ses

jeunes femmes, toutes si jeunes, qu'elles sont presque des enfans : sœurs jumelles, elles se ressemblent (à part la différence des caractères de *fille*, d'*amante*, d'*épouse*); elles ont le même sourire, le même regard, le même son de voix; si l'on effaçait leurs noms, ou si l'on fermait les yeux, on ne saurait laquelle d'entre elles a parlé; leur langage est plus élégiaque que dramatique. Ces têtes charmantes d'éphèbes, sont des croquis tels que ces dessins tracés par Raphaël, lorsqu'il voulait fixer la physionomie d'une figure céleste au moment où elle apparaissait à son génie; il se promettait de convertir ce trait en tableau. Shakspeare, obligé de s'en tenir à ses premiers crayons, n'a pas toujours eu le temps de peindre.

N'allons donc pas comparer les ombres ossianiques du théâtre anglais, ces victimes si tendres et cependant si hardies qui se laissent immoler comme de courageux agneaux; n'allons pas comparer ces Délie de Tibulle; ces Chariclée d'Héliodore, aux femmes de la scène grecque et française, soutenant à elles seules le poids d'une tragédie. Autres sont des situations isolées, des effets heureux d'un instant, des touches vives; autres des rôles écrits d'un *bout* à l'autre avec la même supériorité, des

ıctères fortement accusés, occupant leur
e place dans le tableau. Les Desdémone,
Juliette, les Ophélia, les Perdita, les Cor-
ı, les Miranda, ne sont ni des Antigone,
es Électre, ni des Iphigénie, ni des Phè-
ni des Andromaque, ni des Chimène, ni
Roxane, ni des Monime, ni des Bérénice,
:s Esther, ni même des Zaïre et des Amé-
e. Quelques phrases d'une passion émue,
ou moins bien rendues en prose poétique,
ıuraient l'emporter sur les mêmes senti-
s exprimés dans le pur langage des dieux.
ʒénie dit à son père :

ıt-être assez d'honneurs environnaient ma vie,
ır ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
qu'en me l'arrachant un sévère destin
près de ma naissance en eût marqué la fin.
le d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
gneur, vous appelai de ce doux nom de père.
. . . . . .

las ! avec plaisir je me faisais conter
ıs les noms des pays que vous allez dompter;
déjà d'Ilion présageant la conquête,
ın triomphe si beau je préparais la fête.

ınime dit à Phœdime :

ıu m'aimais, Phœdime, il fallait me pleurer,

Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.

La romance du *saule* approche-t-elle de cette complainte exhalée du *doux sein de la Grèce?*

Voulez-vous des combats de l'ame pour les opposer à l'amour de Juliette et de Desdémone?

Pauline répond à Polyeucte qui lui conseille de retourner à Sévère :

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
. . . . . .
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.

Polyeucte est allé à la mort, *à la gloire;* Pauline dit à Félix :

Mon époux, en mourant, m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne! . . . . . .
. . . . . .

Que cela est beau! quelle lutte de toutes les affections de la nature humaine, au milieu desquelles intervient la Divinité pour créer miraculeusement une passion nouvelle dans le cœur de Pauline, l'enthousiasme religieux! On sent qu'on habite des régions plus élevées que la terre où demeurent Desdémone et Juliette. Ce, *je suis chrétienne*, est une déclaration d'amour dans le ciel.

Et Chimène? Il faudrait citer le rôle entier. Corneille compose le caractère du Cid et de Chimène d'un mélange d'honneur, de piété filiale et d'amour.

J'aimais, j'étais aimée et nos pères d'accord;
Et je vous en contais la première nouvelle
Au malheureux moment que naissait leur querelle.

La passion, l'entraînement, l'intérêt dramatique, vont croissant et s'échauffant de scène en scène jusqu'à ce vers fameux :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix!

lequel amène ce cri de bonheur, de courage, d'orgueil et de gloire :

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans!

Que sont enfin toutes les filles de Shakspeare auprès d'Esther?

Est-ce toi, chère Élise ? O jour trois fois heureux !
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux !
Toi, qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion.

. . . . . .

On m'élevait alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.

. . . . . .

Du triste état des Juifs, jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.

. . . . . .

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.

. . . . . .

Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez mes filles.
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

S'il était des Huns, Hottentots, Hurons Wendes, Wilzes et Welches, insensibles à la pudeur, à la noblesse, à la mélodie de ce

ineffable langage, qu'ils soient septante fois sept fois heureux du charme de leurs propres ouvrages ! « J'ai cru, dit Racine dans sa préface d'*Esther*, que je pourrais remplir toute » mon action avec les seules scènes que Dieu » lui-même, pour ainsi dire, a préparées. » Racine avait raison de le croire : lui seul avait cette harpe de David consacrée aux scènes *préparées* de Dieu.

En jugeant avec impartialité dans leur ensemble les ouvrages étrangers et les nôtres (si toutefois on peut juger les ouvrages étrangers, ce dont je doute beaucoup), on trouverait qu'égaux en force de pensée, nous l'emportons par l'ordre et la raison de la composition. Le Génie enfante, le Goût conserve. Le Goût est le bon sens du génie; sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie. Ce toucher sûr, par qui la lyre ne rend que le son qu'elle doit rendre, est encore plus rare que la faculté qui crée. L'Esprit et le Génie diversement répartis, enfouis, latens, inconnus, *passent souvent parmi nous sans déballer*, comme dit Montesquieu : ils existent en même proportion dans tous les âges, mais, dans le cours de ces âges, il n'y a que certaines nations, chez ces nations qu'un certain moment où le Goût se montre dans sa

pureté : avant ce moment, après ce moment, tout pèche par défaut ou par excès. Voilà pourquoi les ouvrages accomplis sont si rares; car il faut qu'ils soient produits aux heureux jours de l'union du Goût et du Génie. Or, cette grande rencontre, comme celle de quelques astres, semble n'arriver qu'après la révolution de plusieurs siècles, et ne durer qu'un instant.

SIÈCLE DE SHAKSPEARE.

—

Le moment de l'apparition d'un grand génie doit être remarqué, afin d'expliquer plusieurs affinités de ce génie, de montrer ce qu'il a reçu du passé, puisé dans le présent, laissé à l'avenir. L'imagination fantasmagorique de notre époque, qui pétrit des personnages avec des nuées; cette imagination maladive, dédaignant la réalité, s'est engendré un Shakspeare à sa façon : l'enfant du boucher de Stratfort est un géant tombé de Pélion et d'Ossa au milieu d'une société sauvage, et dépassant cette société de cent coudées; que sais-je? Shakspeare est comme Dante une comète solitaire qui traversa les constellations du vieux ciel, retourna aux pieds de Dieu, et lui dit comme le tonnerre : « Me voici. »

L'amphigouri et le roman n'ont point droit

de cité dans le domaine des faits. Dante parut en un temps qu'on pourrait appeler de ténèbres ; la boussole conduisait à peine le marin dans les eaux connues de la Méditerranée; ni l'Amérique, ni le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance n'étaient trouvés, la poudre à canon n'avait point encore changé les armes, et l'imprimerie le monde ; la féodalité esait de tout le poids de sa nuit sur l'Europe servie.

Mais lorsque la mère de Shakspeare accoucha d'un enfant obscur en 1564, déjà s'étaient écoulés les deux tiers du fameux siècle de la renaissance et de la Réformation, de ce siècle où les principales découvertes modernes étaient accomplies, le vrai système du monde trouvé, le ciel observé, le globe exploré, les sciences étudiées, les beaux-arts arrivés à une perfection qu'ils n'ont jamais atteinte depuis. Les grandes choses et les grands hommes se pressaient de toutes parts : des familles allaient semer dans les bois de la Nouvelle-Angleterre les germes d'une indépendance fructueuse; des provinces brisaient le joug de leurs oppresseurs, et se plaçaient au rang des nations.

Sur les trônes, après Charles-Quint, François Ier, Léon X, brillaient Sixte-Quint, Éli-

sabeth, Henri IV, don Sébastien, et ce Philippe qui n'était pas un tyran vulgaire.

Parmi les guerriers, on comptait : don Juan d'Autriche, le duc d'Albe, les amiraux Veniero et Jean André Doria, le prince d'Orange, les deux Guise, Coligny, Biron, Lesdiguières, Montluc, La Noue.

Parmi les magistrats, les légistes, les ministres, les politiques : L'Hôpital, Harlay, Du Moulins, Cujas, Sully, Olivarez, Cécil, d'Ossat.

Parmi les prélats, les sectaires, les savans, les érudits, les gens de lettres : saint Charles Borromée, saint François de Sales, Calvin, Théodore de Bèze, Buchanan, Tycho-Brahé, Galilée, Bacon, Cardan, Kepler, Ramus, Scaliger, Étienne, Manuce, Juste-Lipse, Vida, Baronius, Mariana, Amyot, Du Haillan, Montaigne, Bignon, De Thou, d'Aubigné, Brantôme, Marot, Ronsard et mille autres.

Parmi les artistes : Titien, Paul Veronèse, Annibal Carrache, Sansovino, Jules Romain, le Dominiquin, Palladio, Vignole, Jean Goujon, le Guide, Poussin, Rubens, Van-Dyck, Velasquez : Michel-Ange avait voulu attendre pour mourir l'année de la naissance de Shakspeare.

Loin d'être un chef de civilisation rayonnant

au sein de la barbarie, Shakspeare, dern
du moyen-âge, était un barbare se dr
dans les rangs de la civilisation en progr
la rentraînant au passé. Il ne fut poir
étoile solitaire, il marcha de concert av
astres dignes de son firmament, Can
Tasse, Ercilla, Lope de Vega, Caldéron
poètes épiques et deux tragiques du pı
ordre. Examinons tout cela en détail, e
mençons d'abord par le matériel de la s

Aux jours de Shakspeare, si la cultı
l'esprit était poussée plus loin, en diffé
branches, qu'elle ne l'est même de notre
la société matérielle s'était également ra
Sans parler de l'Italie où les palais, chefs
vre des arts, étaient meublés d'autres
d'œuvre; de l'Italie, enrichie du comme
Florence, de Gênes, de Venise, étincela
ses manufactures d'étoffes de soie, d'o
velours; sans aller chercher une civil
complète au-delà des Alpes, restons d
patrie du poète; nous y verrons les a
rations considérables dues à l'adminis
d'Élisabeth.

Érasme nous apprend que sous Her
et Henri VIII, on pouvait à peine r
dans les appartemens : ils ne recevaient

le jour qu'au travers de treillis extrêmement serrés ; les vitraux étaient réservés au fenestrage des châteaux et des églises. Chaque étage des maisons s'avançait en saillie et abritait l'étage au-dessous : portés ainsi sur deux lignes obliques et à redans, les toits se touchaient presque, et les rues noires se trouvaient quasi fermées par le haut. La plupart des habitations n'avaient point de cheminées ; le plain-pied des chambres consistait en un mastic de terre recouvert de joncs ou d'une couche de sable, destinée à absorber les immondices des chats et des chiens. Érasme attribue les pestes, fréquentes alors en Angleterre, à la malpropreté des Anglais.

Chez les riches, l'ameublement se composait de tapisseries d'Arras, de longues planches portées sur des tréteaux en guise de tables de réfectoire, d'un buffet, d'une chaise, de quelques bancs et de plusieurs escabelles. Les pauvres dormaient sur une claie ou sur une paillasse, ayant pour couverture une serpillière, pour traversin une bûche. Celui qui possédait un matelas de laine et un oreiller rempli de son, excitait l'envie de ses voisins. Harrisson déclare tenir ces détails de la bouche des vieillards, et il *ajoute : « A présent* (règne d'Élisabeth) les

» fermiers ont trois ou quatre lits de plu
» garnis de couvertures et de tapis, de tentu
» de soie; leurs tables sont parées de li
» blanc, leurs buffets garnis de vaisselle de te
» d'une salière d'argent, d'une timbale et d'
» douzaine de cuillers du même métal. »

Les fermiers de notre France actuelle, si f de sa civilisation, ne sont pas encore tous rivés à une pareille aisance.

Shakspeare s'éleva sous la protection de c reine qui envoyait le matelot chercher au l du monde la richesse du laboureur. Asse paix et de gloire florissait dans l'intérieu l'Angleterre, pour qu'un poète chantât en reté, sans toutefois que la société manquâ *dedans* et *au dehors* de spectacles propres i muer l'ame et à échauffer la pensée.

Au dedans : Élisabeth offrait en sa pers un caractère historique. Shakspeare avait vi trois ans lorsque Marie Stuart fut décapitée de parens catholiques, peut-être cathol lui-même, il ouït raconter sans doute à se religionnaires qu'Élisabeth essaya de fair duire sa captive par Rolstone, afin de la dé norer, et que, profitant du massacre d Saint-Barthélemi, elle fut tentée de livr *reine* d'Écosse au talion des Écossais prote

Qui sait si la curiosité n'avait pas attiré le jeune William de Stratford à Fotheringay, au moment de la catastrophe? Qui sait s'il n'avait pas vu le lit, la chambre, les voûtes tendus de noir, le billot, la tête de Marie séparée du tronc et dans laquelle un premier coup de hache mal appliqué avait enfoncé la coëffe et des cheveux blancs? Qui sait si ses regards ne s'étaient pas arrêtés sur l'élégant cadavre, objet de la curiosité et de la souillure du bourreau?

Plus tard Élisabeth jeta une autre tête aux pieds de Shakspeare; Mahomet II décapitait un Icoglan pour faire poser la mort devant un peintre. Étrange composé d'homme et de femme, Élisabeth ne paraît avoir eu dans sa vie enveloppée d'un mystère, qu'une passion et jamais d'amour : « La dernière maladie de cette » reine, disent les mémoires du temps, procé- » dait d'une tristesse qu'elle a toujours tenue » fort secrète; elle n'a jamais voulu user de re- » mèdes quelconques, comme si elle eût pris » cette résolution de longue main de vouloir » mourir, ennuyée de sa vie, par quelque oc- » casion secrète qu'on a voulu dire être la mort » du comte d'Essex. »

Ce seizième siècle, printemps de la civilisation nouvelle, germait en Angleterre plus

qu'ailleurs; il développait, en les éprouvant, les générations puissantes dont les entrailles portaient déjà la liberté, Cromwell et Milton. Élisabeth dînait au son des tambours et des trompettes, tandis que son parlement faisait des lois atroces contre les papistes, et que le joug d'une sanglante oppression s'appesantissait sur la malheureuse Irlande. Les hautes œuvres de Tyburn se mêlaient aux ballets des nymphes, les austérités des puritains aux fêtes de Kenilworth, les comédies aux sermons, les libelles aux cantiques, les critiques littéraires aux discussions philosophiques et aux controverses des sectes.

Un esprit d'aventures agitait la nation comme à l'époque des guerres de la Palestine: des volontaires croisés protestans s'embarquaient pour aller combattre les *idolâtres*, c'est-à-dire les *catholiques;* ils suivaient sur l'Océan sir Francis Drake, sir Walter Raleigh, ces Pierre l'ermite de mers, amis du Christ, ennemis de la croix. Engagés dans la cause des libertés religieuses, les Anglais servaient quiconque cherchait à s'affranchir; ils versaient leur sang sous le panache blanc d'Henri IV, sous le drapeau jaune du prince d'Orange. Shakspeare assistait à ce spectacle: il entendit gronder les orages *protecteurs* qui jetèrent les débris des vais-

seaux espagnols sur les grèves de sa patrie délivrée.

Au dehors, le tableau ne favorisait pas moins l'inspiration du poète : en Écosse, l'ambition et les vices de Murray, le meurtre de Rizzio, Darnley étranglé et son corps lancé au loin, Bothwell épousant Marie dans la forteresse de Dunbar, obligé de fuir et devenant pirate en Norwége, Morton livré au supplice.

Dans les Pays-Bas, tous les malheurs inséparables de l'émancipation d'un peuple : un cardinal de Granvelle, un duc d'Albe, la fin tragique du comte d'Egmont et du comte de Horn.

En Espagne, la mort de don Carlos, Philippe II bâtissant le sombre Escurial, multipliant les auto-da-fé, et disant à ses médecins : « Vous craignez de tirer quelques gouttes de » sang à un homme qui en a fait répandre des » fleuves. »

En Italie, l'histoire de la Cenci renouvelée des anciennes *aventures* de Venise, de Vérone, de Milan, de Bologne, de Florence.

En Allemagne, le commencement de Wallenstein.

En France, la plus prochaine terre de la *patrie de Shakspeare*, que voyait-il ?

Le toscin de la Saint-Barthélemi sonna la huitième année de la vie de l'auteur de *Macbeth* : l'Angleterre retentit de ce massacre ; elle en publia les détails exagérés, s'ils pouvaient l'être. On imprima à Londres et à Édimbourg, on vendit dans les villes et dans les campagnes des relations capables d'ébranler l'imagination d'un enfant. On ne s'entretenait que de l'accueil fait par Élisabeth à l'ambassadeur de Charles IX. « Le silence de la nuit régnait dans toutes les » pièces de l'appartement royal. Les dames et » les courtisans étaient rangés en haie de » chaque côté, tous en grand deuil, et quand » l'ambassadeur passa au milieu d'eux, aucun » ne jeta un regard de politesse, ni ne lui ren- » dit son salut. » Marloe mit sur la scène *le Massacre de Paris* : et Shakspeare à son début put s'y trouver chargé de quelque rôle.

Après le règne de Charles IX, vint celui d'Henri III, si fécond en catastrophes : Catherine de Médicis, les mignons, la journée des barricades, l'égorgement des deux Guise à Blois, la mort d'Henri III à Saint-Cloud, les fureurs de la Ligue, l'assassinat d'Henri IV, variaient sans cesse les émotions d'un poète qui vit se dérouler cette longue chaîne d'événemens. Les soldats d'Élisabeth, le comte d'Essex

lui-même, mêlés à nos guerres civiles, combattirent au Hâvre, à Ivry, à Rouen, à Amiens. Quelques vérérans de l'armée anglaise pouvaient conter au foyer de William ce qu'ils avaient su de nos calamités et de nos champs de bataille.

C'était donc le génie même de son temps, qui soufflait à Shakspeare son génie. Les drames innombrables, joués autour de lui, préparaient des sujets aux héritiers de son art : Charles IX, le duc de Guise, Marie Stuart, don Carlos, le comte d'Essex, devaient inspirer Schiller, Ottway, Alfieri, Campistron, Thomas Corneille, Chénier, Raynouard.

Shakspeare naquit entre la révolution religieuse commencée sous Henri VIII, et la révotion politique prête à s'opérer sous Charles Ier. Tout était meurtre et catastrophe au dessus de lui ; tout fut meurtre et catastrophe au dessous.

Au règne d'Édouard VI : Sommerset, le protecteur du royaume et oncle du jeune roi, envoyé au supplice.

Au règne de Marie : les martyrs du protestantisme, Jane Gray décapitée, Philippe, l'exterminateur des protestans, débarquant en Angleterre, comme pour passer en revue et dévouer à la mort le camp ennemi.

Au règne d'Élisabeth : les martyrs du catholicisme; Élisabeth elle-même, marquée de l'onction sainte, selon le rit romain, et devenue la persécutrice de la foi qui lui posa la couronne sur la tête, Élisabeth, fille de cette Anne Bouleyn, cause du schisme, sacrifiée après Thomas Morus, morte à demi-folle, priant, riant, comparant la petitesse de son cou à la largeur du coutelas de l'exécuteur.

Shakspeare, dans sa jeunesse, rencontra de vieux moines, de leurs cloîtres, lesquels avaient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses *fous*, ses épouses, ses maîtresses, ses bourreaux : lorsque le poète quitta la vie, Charles 1er comptait seize ans.

Ainsi, d'une main, Shakspeare avait pu toucher les têtes blanchies que menaça le glaive de l'avant-dernier des Tudor; de l'autre, la tête brune du second des Stuart, que peignit Van-Dyck, et que la hache des parlementaires devait abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand tragique s'enfonça dans la tombe; il remplit l'intervalle des jours où il vécut, de ses spectres, de ses rois aveugles, de ses ambitieux punis, de ses femmes infortunées, afin de joindre par des fictions analogues les réalités du passé aux réalités de l'avenir.

POÈTES ET ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE.

—

Jacques 1er gouverna entre l'épée qui l'avait effrayé dans le ventre de sa mère et l'épée qui fit mourir mais ne fit pas trembler son fils. Son règne sépara l'échafaud de Fotheringay de celui de White-Hall; espace obscur où s'éteignirent Bacon et Shakspeare.

Ces deux illustres contemporains se rencontrèrent sur le même sol; je vous ai nommé plus haut les étrangers leurs compagnons de gloire. La France, la moins bien partagée alors dans les lettres, ne nous offre qu'Amyot, de Thou, Ronsard et Montaigne; esprits d'un moindre vol : Hardy et Garnier balbutiaient à peine les premiers accens de notre Melpomène. Toutefois la mort de Rabelais n'avait précédé *que de quinze* années la naissance de Shak-

speare : le bouffon eut été de taille à se mesurer avec le tragique.

Celui-ci avait déjà passé trente-un ans sur la terre, quand l'infortuné Tasse et l'héroïque Ercilla la quittèrent, tous deux morts en 1595. Le poète anglais fondait le théâtre de sa nation, lorsque Lope de Vega établissait la scène espagnole : mais Lope eut un rival dans Caldéron. L'auteur du *Meilleur Alcade* était embarqué en qualité de volontaire sur l'invincible Armada au moment où l'auteur de *Falstaff* calmait les inquiétudes de *la belle Vestale assise sur le trône d'Occident.*

Le dramatiste castillan rappelle cette fameuse flotte dans la *Fuerza lastimosa :* « Les vents, » dit-il, détruisirent la plus belle armée navale » qu'on ait jamais vue. » Lope venait l'épée au poing assaillir Shakspeare dans ses foyers, comme les ménestrels de Guillaume le Conquérant attaquèrent les Scaldes d'Harold. Lope a fait de la religion ce que Shakspeare a fait de l'histoire : les personnages du premier entonnent sur la scène le *Gloria Patri* entrecoupé de romances ; ceux du second chantent des ballades égayées des *lazzi* du fossoyeur.

Blessé à Lépante en 1570, esclave à Alger en 1575, racheté en 1581, Cervantes, qui

mença dans une prison son inimitable comé-
, n'osa la continuer que long-temps après,
ı le chef-d'œuvre avait été méconnu! Cer-
ıtes mourut la même année et le même mois
e Shakspeare : deux documens constatent la
:hesse des deux auteurs.

William Shakspeare, par son testament,
:gue à sa femme le second de ses lits après le
neilleur ; il donne à deux de ses camarades
le théâtre trente-deux schellings pour acheter
une bague; il institue sa fille aînée, Suzanne,
sa légataire universelle; il fait quelques petits
cadeaux à sa seconde fille Judith, laquelle si-
gnait une croix au bras des actes, déclarant
ne savoir écrire.

Michel Cervantes reconnaît, par un billet,
qu'il a reçu en dot de sa femme, Catherine Sa-
lazor y Palacios, un dévidoir, un poëlon de
fer, trois broches, une pelle, une râpe, une
vergète, six boisseaux de farine, cinq livres de
cire, deux petits escabeaux, une table à qua-
tre pieds, un matelas garni de sa laine, un
chandelier de cuivre, deux draps de lit, deux
enfans Jésus avec leurs petites robes et leurs
chemises, quarante-quatre poules et poulets
avec un coq. Il n'y a pas aujourd'hui si mince
écrivain qui ne crie à l'injustice des hommes,

à leur mépris pour les talens, s'il n'est gorgé de pensions dont la centième partie aurait fait la fortune de Cervantes et de Shakspeare. Le peintre du Fou du roi Léar alla donc, en 1616, chercher un monde plus sage, avec le peintre de Don Quichotte; dignes compagnons de voyage.

Corneille était venu pour les remplacer dans cette famille cosmopolite de grands hommes dont les fils naissent chez tous les peuples, comme à Rome les Brutus succédaient aux Brutus, les Scipion aux Scipion. Le chantre du *Cid*, enfant de six ans, vit les derniers jours du chantre d'*Othello*, comme Michel-Ange remit sa palette, son ciseau, son équerre et sa lyre à la mort, l'année même où Shakspeare, le cothurne au pied, le masque à la main, entra dans la vie, comme le poète mourant de la Lusitanie salua les premiers soleils du poète d'Albion. Lorsque le jeune boucher de Stratford, armé du couteau, adressait, avant de les égorger, une harangue à ses victimes, les brebis et les génisses, Camoëns faisait entendre au tombeau d'Inès, sur les bords du Tage, les accens du cygne :

« Depuis tant d'années que je vous vais chan-
» tant, ô nymphes du Tage, ô vous, Lusita-

» niens, la fortune me traîne errant à travers
» les malheurs et les périls, tantôt sur la mer,
» tantôt au milieu des combats....., tan-
» tôt dégradé par une honteuse indigence, sans
» autre asile qu'un hôpital..... Il ne suffi-
» sait pas que je fusse voué à tant de misères,
» il fallait encore qu'elles me vinssent de ceux-
» là mêmes que j'ai chantés : ..... Poètes!
» vous donnez la gloire; en voilà le prix. . .

. . . . . .

Vaô os annos descendo, e jà do estio
Ha pouco que passar até o outono, etc.

» Mes années vont déclinant, avant peu j'au-
» rai passé de l'été à l'automne. Les chagrins
» m'entraînent au rivage du noir repos et de
» l'éternel sommeil. »

Faut-il donc que chez toutes les nations et dans tous les siècles, les plus grands génies arrivent à ces dernières paroles du Camoëns!

Milton, âgé de huit ans quand Shakspeare mourut, s'éleva comme à l'ombre du tombeau de ce grand homme; Milton se plaint aussi d'être venu dans de mauvais jours, un siècle trop tard. Il craint que *la froideur du climat ou des ans n'ait engourdi ses ailes humiliées.*

. . . . . .

. . . . . cold climat, or years damp, my intendedwing deprest. . .

Il a cette frayeur au moment même où il écrit le neuvième livre du *Paradis perdu*, qui renferme la séduction d'Ève, et les scènes les plus pathétiques entre Ève et Adam!

Les hommes divins, prédécesseurs ou contemporains de Shakspeare, ont quelque chose en eux qui participe de la beauté de leur patrie : Dante était un citoyen illustre et un guerrier vaillant : le Tasse eût été bien placé dans la troupe brillante qui suivait Renaud; Lope et Caldéron portèrent les armes; Ercilla est à la fois l'Homère et l'Achille de son épopée; Cervantes et le Camoëns montraient les cicatrices glorieuses de leur courage et de leur infortune. Le style de ces poètes-soldats a souvent l'élévation de leur existence : il aurait fallu à Shakspeare une autre carrière; il est passionné dans ses compositions, rarement noble : la dignité manque quelquefois à son style, comme elle manque à sa vie.

VIE DE SHAKSPEARE.

—

Et quelle a été cette vie ? qu'en sait-on ? peu de chose. Celui qui l'a portée, l'a cachée, et ne s'est soucié ni de ses travaux ni de ses jours.

Si l'on étudie les sentimens intimes de Shakspeare dans ses ouvrages, le peintre de tant de noirs tableaux semblerait avoir été un homme léger, rapportant tout à sa propre existence : il est vrai qu'il trouvait assez d'occupation dans une aussi grande vie intérieure. Le père du poète, probablement catholique, d'abord chef bailli et alderman à Stratford, était devenu marchand de laine et boucher. William, fils aîné d'une famille de dix enfans, exerça le métier de son père. Je vous ai dit que le dépositaire du poignard de Melpomène saigna des veaux avant de tuer des tyrans, et qu'il adressait des harangues pathétiques aux spec-

tateurs de l'injuste mort de ces innocent
tes. Shakspeare, dans sa jeunesse, livra
un pommier resté célèbre, des assauts d
chons de bière aux trinqueurs de Bidf
dix-huit ans il épousa la fille d'un cultiv
Anna Hatway, plus âgée que lui de se
nées. Il en eut une première fille, et pui
jumeaux, un fils et une fille. Cette féc
ne le fixa et ne le toucha guère; il ou
bien et si vite madame Anna, qu'il ne s'
vint que pour lui laisser, par *interligne*
son testament mentionné plus haut, *le*
de ses lits après le meilleur.

Une aventure de braconnier le chassa
village. Appréhendé au corps dans le p
sir Thomas Lucy, il comparut devant l'o
et se vengea de lui en placardant à sa
une ballade satirique. La rancune de
speare dura; car de sir Thomas Lucy
bailli Shallow, dans la *seconde pa*
Henri VI, et l'accabla des bouffonne
Falstaff. La colère de sir Thomas ayant
Shakspeare de quitter Stratford, il all
cher fortune à Londres.

La misère l'y suivit. Réduit à garder l
vaux des gentlemen à la porte des th
il disciplina une troupe d'intelligens ser

qui prirent le nom de *garçons de Shakspeare* (Shakspeare's Boys). De la porte des théâtres se glissant dans la coulisse, il y remplit la fonction de *call boy* (garçon appeleur). Green, son parent, acteur à Black-Friars, le poussa de la coulisse sur la scène, et d'acteur il devint auteur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets auxquels il ne répondit pas un mot. Il remplissait le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette*, et jouait celui du *spectre* dans *Hamlet* d'une manière effrayante. On sait qu'il joûtait d'esprit avec Ben-Johnson au club de la Sirène, fondé par sir Walter Raleigh. Le reste de sa carrière théâtrale est ignoré; ses pas ne sont plus marqués dans cette carrière que par des chefs-d'œuvre qui tombaient deux ou trois fois l'an de son génie, *bis pomis utilis arbos*, et dont il ne prenait aucun souci. Il n'attachait pas même son nom à ces chefs-d'œuvre, tandis qu'il laissait écrire ce grand nom au catalogue de comédiens oubliés, *entre-parleurs* (comme on disait alors) dans des pièces encore plus oubliées. Il ne s'est donné la peine ni de recueillir ni d'imprimer ses drames : la postérité, qui ne lui vint jamais en mémoire, les exhuma des vieux répertoires, comme on déterre les débris d'une statue de

Phidias parmi les obscures images des athlètes d'Olympie.

Dante se joint sans façon au groupe des grands poètes : *Vidi quattro grand ombre a moi venire;* le Tasse parle de son immortalité; ainsi des autres. Shakspeare ne dit rien de sa personne, de sa famille, de sa femme, de son fils (mort à l'âge de douze ans), de ses deux filles, de son pays, de ses ouvrages, de sa gloire; soit qu'il n'eût pas la conscience de son génie, soit qu'il en eût le dédain; il paraît n'avoir pas cru au souvenir : « Ah ! ciel, s'écrie Hamlet, mort depuis deux mois et pas encore » oublié ! On peut espérer alors que la mémoire d'un grand homme lui survivra six » mois; mais, par Notre-Dame, il faudra pour » cela qu'il ait bâti des églises; autrement, qu'il » se résigne à ce qu'on ne pense plus à lui. »

Shakspeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie. Sans chercher des causes extraordinaires à cette retraite, il est probable que l'insouciant acteur descendit de la scène aussitôt qu'il eut acquis une petite indépendance. On s'obstine à juger le caractère d'un homme par la nature de son talent, et réciproquement la nature de ce talent par le ca-

ractère de l'homme ; mais l'homme et le talent sont quelquefois très disparates, sans cesser d'être homogènes. Quel est le véritable homme de Shakspeare le tragique, ou de Shakspeare le joyeux vivant? Tout les deux sont vrais; ils se lient ensemble au moyen des mystérieux rapports de la nature.

Lord Southampton fut l'ami de Shakspeare, et l'on ne voit pas qu'il ait rien fait de considérable pour lui. Élisabeth et Jaques Ier protégèrent l'acteur, et apparemment le méprisèrent. De retour à ses foyers, il planta le premier mûrier qu'on ait vu dans le canton de Stratfort. Il mourut, en 1616, à Newplace, sa maison des champs. Né le 23 avril 1564, ce même jour, 23 avril, qui l'avait amené devant les hommes, le vint chercher, en 1616, pour le conduire devant Dieu. Enterré sous une dalle de l'église de Stratford, il eut une statue, assise dans une niche comme un saint, peinte en noir et en écarlate, repeinte par le grand-père de mistriss Siddon, et rebarbouillée de plâtre par Malone. Une crevasse se forma, il y a plusieurs années, dans le sépulcre ; le marguillier de surveillance ne découvrit ni ossemens ni cercueil : il aperçut de la poussière, et l'on a dit que c'était quelque chose que d'avoir vu la

poussière de Shakspeare. Le poète, dans une épitaphe, défendait de toucher à ses cendres : ami du repos, du silence et de l'obscurité, il se mettait en garde contre le mouvement, le bruit et l'éclat de son avenir. Voici donc toute la vie et toute la mort de cet immortel : une maison dans un hameau, un mûrier, la lanterne avec laquelle l'auteur-acteur jouait le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette*, une grossière effigie villageoise, une tombe entr'ouverte.

Castrell, ministre protestant, acheta la maison de Newplace ; l'ecclésiastique bourru, importuné du pélerinage des dévots à la mémoire du grand homme, abattit le mûrier ; plus tard il fit raser la maison, dont il vendit les matériaux. En 1740, des Anglaises élevèrent à Shakspeare, dans Westminster, un monument de marbre ; elles honorèrent ainsi le poète qui tant aima les femmes, et qui avait dit dans *Cymbeline* : « L'Angleterre est un nid de » cygnes au milieu d'un vaste étang. »

Shakspeare était-il boiteux comme lord Byron, Walter-Scott et les Prières, filles de Jupiter ? Les libelles, publiés contre lui de son vivant, ne lui reprochent pas un défaut si apparent à la scène. *Lame* se disait d'une main comme d'un *pied* : *lame of one hand*. Lame signifie, en gé-

néral, *imparfait, défectueux,* et se prend dans le même sens au figuré. Quoi qu'il en soit, le *boy* de Stratford, loin d'être honteux de son infirmité comme Childe-Harold, ne craint pas de la rappeler à l'une de ses maîtresses :

. . . . . lame by fortune's dearest spite.

« Boiteux par la moquerie la plus chère de la » fortune. »

Shakspeare aurait eu beaucoup d'amours, si l'on en comptait une par sonnet : total, cent cinquante-quatre. Sir William Davenant se vantait d'être le fils d'une belle hôtellière, amie de Shakspeare, laquelle tenait l'auberge de la *Couronne* à Oxford. Le poète se traite assez mal dans ses petites odes, et dit des vérités désagréables aux objets de son culte. Il se reproche à lui-même quelque chose : gémit-il mystérieusement de ses mœurs, ou se plaint-il du peu d'honneur de sa vie ? C'est ce qu'on ne peut démêler. « Mon nom a reçu une flé- » trissure, *my name receives a brand.* Ayez » pitié de moi, et souhaitez que je sois renou- » velé, tandis que, comme un patient volon- » taire, je boirai un antidote d'Eysell contre ma » forte corruption. . . . . » *Je ne puis toujours* t'avouer, de peur que ma

» faute déplorée ne te fasse honte. Et toi, tu
» ne peux m'honorer d'une faveur publique,
» sans ravir l'honneur à ton nom, *unless thou*
» *take that honour from thy name.* »

Des commentateurs se sont figuré que Shakspeare rendait hommage à la reine Élisabeth ou à lord Southampton transformé symboliquement en une maîtresse. Rien de plus commun au xve siècle, que ce mysticisme de sentiment et ces abus de l'allégorie : Hamlet parle d'Yorick comme d'une femme, quand les fossoyeurs retrouvent sa tête : « Hélas! pauvre Yorick!
» je l'ai connu, Horatio : c'était un compagnon
» joyeux et d'une imagination exquise. . .
» Là étaient attachées ces lèvres que j'ai baisées
» ne sais combien de fois : *that I have kiss'd,*
» *I know not how oft.* » Au temps de Shakspeare l'usage de s'embrasser sur la joue était inconnu: Hamlet dit à Yorick ce que Marguerite d'Écosse disait à Alain Chartier.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de sonnets sont visiblement adressés à des femmes. Des jeux d'esprit gâtent ces effusions érotiques, mais leur harmonie avait fait surnommer l'auteur *le poète à la langue de miel.* Depuis Catulle il est question, chez les nourrissons des muses, *d'une rose* qu'il se faut hâter d'enlever à sa

tige, avant qu'elle soit effeuillée ; Shakspeare parle plus clair : il invite son amie à renaître dans un belle petite fille, laquelle renaîtra à son tour dans une autre belle petite fille, et ainsi de suite ; moyen sûr pour que la rose, toujours cueillie, ne soit jamais fanée.

Le créateur de Desdémone et de Juliette vieillissait sans cesser d'être amoureux. La femme inconnue à laquelle il s'adresse en vers charmans, était-elle fière et heureuse d'être l'objet des sonnets de Shakspeare ? on peut en douter : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamans pour une vieille femme : ils la parent, et ne peuvent l'embellir.

My love is strengthen'd, though more weak in seeming, etc.

« Mon amour est augmenté, quoique plus » faible en apparence ;..... notre amour nou- » veau n'était encore qu'au printemps, quand » j'avais accoutumé de le saluer de mes vers ; » ainsi Philomèle chante au commencement » de l'été, et retient ses soupirs à mesure que » les jours mûrissent ; non que l'été soit main- » tenant moins doux qu'il était quand les » hymnes mélancoliques du rossignol *silen-* » *ciaient* la nuit ! mais une musique du désert

» s'élève à présent de chaque rameau, et
» les choses agréables, devenues communes,
» perdent leurs plus chères délices. Comme
» l'oiseau, je me tais quelquefois pour ne pas
» vous fatiguer de mes chansons. »

That time of year thou may'st, in me behold
When yellow leaves or none, or few, do hang, etc.

« Tu peux voir en moi ce temps de l'année où
» quelques feuilles jaunies pendent aux ra-
» meaux qui tremblent à la bise, voûtes en
» ruine et dépouillées, où naguère les petits
» oiseaux gazouillaient. . . . . .
» Tu vois en moi le rayon d'un feu qui s'éteint
» sur les cendres de sa jeunesse, comme sur
» un lit de mort où il expire, consumé par ce
» qui le nourrissait. Ces choses que tu vois
» doivent rendre ton amour plus empressé
» d'aimer un bien que si tôt tu vas perdre.

No longer mourn for me when I am dead,
Than you shall hear the surly sullen beel, etc.

» Ne pleurez pas long-temps pour moi, quand
» je serai mort : vous entendrez la triste cloche
» suspendue haut, annoncer au monde que j'a
» *fui ce* monde vil, pour habiter avec les ver

» plus vils encore. Si vous lisez ces mots, ne
» vous rappelez pas la main qui les a tracés;
» je vous aime tant que je veux être oublié
» dans vos doux souvenirs, si en pensant à moi
» vous pouviez être malheureuse. Oh ! si vous
» jetez un regard sur ces lignes quand peut-
» être je ne serai plus qu'une masse d'argile,
» ne redites pas même mon pauvre nom, et
» laissez votre amour se faner avec ma vie. »

Il y a plus de poésie, d'imagination, de mélancolie dans ces vers que de sensibilité, de passion et de profondeur. Shakspeare aime, mais il ne croit pas plus à l'amour qu'il ne croyait à autre chose : une femme pour lui est un oiseau, une brise, une fleur; chose qui charme et passe. Par l'insouciance ou l'ignorance de sa renommée, par son état qui le jetait à l'écart de la société, en dehors des conditions où il ne pouvait atteindre, il semble avoir pris la vie comme une heure légère et désoccupée, comme un loisir rapide et doux.

Les poètes aiment mieux la liberté et la muse que leur maîtresse : le pape offrit à Pétrarque de le séculariser, afin qu'il pût épouser Laure. Pétrarque répondit à l'obligeante proposition de Sa Sainteté : « J'ai encore bien des sonnets » à faire. »

Shakspeare, cet esprit si tragique, tira son sérieux de sa moquerie, de son dédain de lui-même et de l'espèce humaine : il doutait de tout ; *Perhaps* est un mot qui lui revient sans cesse. Montaigne, de l'autre côté de la mer, répétait : « Peut-être. Que sais-je ? »

SHAKSPEARE AU NOMBRE DES CINQ OU SIX GRANDS GÉNIES DOMINATEURS.

—

Pour conclure,

Shakspeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée : ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile, sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises; Montaigne, La Fontaine, Molière, viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakspeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes : on se révolte contre eux; on compte leurs dé-

fauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces : ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont des mines inépuisables, ou les entrailles mêmes de l'esprit humain.

De telles génies occupent le premier rang ; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font connaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes, dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissans; n'imitons pas Cham le maudit; ne rions pas si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de

l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel : pieux enfans bénis de notre père, couvrons-le pudiquement de notre manteau.

Shakspeare, de son vivant, n'a jamais pensé à vivre après sa vie : que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration ? En admettant toutes les suppositions, en raisonnant d'après les vérités ou les erreurs dont l'esprit humain est pénétré ou imbu, que fait à Shakspeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui ? Chrétien, au milieu des félicités éternelles, s'occupe-t-il du néant du monde ? Déiste, dégagé des ombres de la matière, perdu dans les splendeurs de Dieu, abaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il a passé ? Athée, il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil, qu'on appelle la mort. Rien donc de plus vain que la gloire au-delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse, libératrice, laissée par nous sur la terre.

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE

SOUS LES DEUX PREMIERS STUART ET PENDANT LA RÉPUBLIQUE.

CE QUE L'ANGLETERRE DOIT AUX STUART.

A ce nom des Stuart, l'idée d'une longue tragédie vient à l'esprit. On se demande si Shakspeare n'aurait pas dû naître à leur époque : non. Shakspeare enveloppé dans le mouvement révolutionnaire, n'eût pas eu assez de loisir pour développer les diverses parties de son génie : peut-être même, devenu homme politique, n'eût-il rien produit ; les faits auraient dévoré sa vie.

La Grande-Bretagne doit à la race des Stuart deux choses inappréciables pour une nation : *la force* et la liberté. Jacques Ier, en apportant

a couronne d'Écosse en Angleterre, réunit les peuples de l'île en un seul corps, et fit disparaître du sol la guerre étrangère. L'Écosse vait des alliances continentales ; presque toues les fois que des hostilités éclataient entre a France et l'Angleterre, l'Écosse faisait une uissante diversion en faveur de la première. i l'Écosse n'eût pas été réunie en 1792 à l'Angleterre, celle-ci n'aurait pu soutenir la longue uerre de la Révolution.

Quant à la liberté anglaise, les Stuart la ixèrent en la combattant : Charles Ier la paya le sa tête, Jacques II de sa race.

JACQUES Ier. BASILICON DORON.

—

A l'époque où l'on existe, on tient compte des médiocrités, par la raison que les médiocrités sont hargneuses, intrigantes, envieuses, et que du commun des choses et des hommes, se compose le train du monde ; mais, lorsqu'il s'agit du passé, rien n'oblige à ressusciter le troupeau vulgaire qui, désabusé sur lui-même par la bonne foi de la mort, serait stupéfait de revivre, et incapable de se tenir debout. Quelques personnages demeurent sur la vieille toile du temps, quand le reste du tableau est effacé; c'est d'eux qu'il se faut uniquement occuper : il suffit de nommer les individus secondaires, en ne s'arrêtant qu'aux grandes figures qui, à de longs intervalles, succèdent aux grandes figures. Cependant il est essentiel de noter chemin faisant les révolutions surve-

nues dans le fond ou dans la forme de la pensée humaine. Je dis *essentiel* pour parler comme les Importans et les Doctes, car hors la religion et ses vertus qui seules peuvent produire la liberté, est-il quelque chose *d'essentiel* dans ce monde ?

Le premier des quatre Stuart qui monta sur le trône d'Angleterre, a laissé des ouvrages plus estimés que sa mémoire ; je le nomme : il faut mentionner les rois qui peuvent écrire sur l'*Apocalypse, la vraie loi des monarchies libres,* et le don royal, *Basilicon Doron.* Si Jacques 1er ne se fût pas donné tant de peine afin d'établir le *droit divin* et conquérir le titre de *Majesté sacrée,* on n'aurait peut-être pas eu l'occasion de faire passer son malheureux fils pour l'auteur de l'*Eicon Basiliké.*

Toutefois le *Don Royal,* Basilicon Doron, mérite un examen particulier : il contient des choses historiques intéressantes, et fait voir Jacques 1er sous un nouveau jour.

Le *Don* ou le *Présent Royal* est dédié à Henri, fils aîné de Jacques. Le roi, dans une épître au jeune Prince, lui dit d'abord (je me sers d'une vieille traduction française, fidèle et naïve) : « Et afin que cette instruction soulage votre » mémoire, je l'ai divisée en trois parties. La

» première vous dira votre devoir envi
» comme chrétien; la seconde votre dev
» votre peuple comme roi; et la dernié
» enseignera comment vous avez à vou
» ès-choses communes et ordinaires c
» vie, lesquelles de soi ne sont ni bo
» mauvaises, sinon en tant que l'on en
» ou mal, et qui serviront toutefois à a
» ter votre réputation et autorité, si
» usez bien. »

Le roi s'adresse ensuite au lecteur :

« Or, parmi mes plus secrètes actio
» quelles, contre mon attente, sont v
» la connaissance du public, il en e
» arrivé à mon écrit auquel je donnai
» de *Don Royal,* parce que je l'adressai
» fils aîné, destiné de Dieu, comme je
» pour seoir un jour sur mon trône
» moi.

» Pour tenir cet écrit plus caché, j'av
» serment du libraire de n'en imprim
» sept copies pour les distribuer et faire
» secrètement par sept de mes plus co
» serviteurs, afin que si par le temps, qu
» et consume toutes choses, les unes
» perdues, il en restât encore quelqu'un
» ma mort, pour servir de gage à mon

» la sincérité de mon affection envers lui, même
» du soin que j'ai eu de son éducation.

» Mais puisque, contre mon dessein, cet
» écrit est publié partout et ensuite sujet à la
» censure de tous (car chacun en jugera selon
» son humeur et sa passion), je suis maintenant
» contraint d'en permettre l'impression. »

La première partie de l'ouvrage, *Devoirs d'un Roi Chrétien envers Dieu*, renferme des choses bonnes, mais communes; on n'y trouve guère de remarquable que ce passage :

« J'ai nommé la conscience gardienne de la
» religion. C'est un œil que Dieu a mis dans
» l'homme toujours veillant sur toutes les ac-
» tions de sa vie, pour lui donner joie et con-
» tentement du bien qu'il a fait, et un vif res-
» sentiment au contraire quand il a mal fait.
» Car comme la conscience sert aux méchans
» de torture et de bourreau, aussi est-elle pour
» consolation aux gens de bien. N'est-ce pas un
» avantage grand d'avoir chez nous, et avec
» nous pendant notre vie, le registre de tous
» les péchés, desquels nous sommes accusés ou
» à l'heure de la mort, ou bien au jour du
» jugement ?

« Gardez donc votre conscience nette, même
» de deux taches et imperfections auxquelles

» les hommes sont sujets pour la plupart : ou » de stupidité qui engendre l'athéisme, ou de » superstition, mère des hérésies. Par la pre- » mière, j'entends une ame infectée de lèpre, » une conscience cautérisée devenue sans sen- » timent de son mal, et endormie dans son » péché. Par la superstition, j'entends ceux qui » se lient eux-mêmes à une autre règle et forme » de servir Dieu, que celle qui est ordonnée » en sa parole. »

La seconde partie du Présent Royal : *Devoirs d'un Roi en sa charge,* s'ouvre par ce bel exorde :

« Comme vous portez ces deux qualités de » chrétien et de roi, aussi faut-il que vous met- » tiez peine à vous en bien acquitter, afin que » vous soyez et bon chrétien et bon roi tout en- » semble, gardant justice et équité en votre ad- » ministration, ce qui se fera par deux moyens : » l'un à établir de bonnes lois, et les faire bien » observer ; car l'un sans l'autre ne sert de rien, » puisque l'observation de la loi est la vie de la » loi ; l'autre, que par vos mœurs et votre vie, » vous soyez en bon exemple à vos sujets ; car » naturellement le peuple forme ses mœurs au » moule de son prince : même les lois n'ont tant de » pouvoir et d'effet sur les hommes, que la vie » et l'exemple de ceux qui leur commandent. »

Jacques semble être un prophète de famille, quand il écrit ces paragraphes sur la mort d'un bon roi et sur celle d'un tyran :

« Pour le premier, considérez la différence » qu'il y a entre le roi légitime et le tyran ; » et par ce moyen, vous entendrez beaucoup » mieux quel est votre devoir, car les contrai- » res mis à l'opposite l'un de l'autre se font » mieux voir et discerner. L'un sait qu'il est » ordonné pour son peuple, et que Dieu lui en » a commis la charge et le gouvernement, du- » quel il est comptable : l'autre croit que le peuple est fait pour lui, afin de s'en servir pour ses passions et ses appétits déréglés ; en un mot, que son peuple est sa proie ; sa tyrannie le fruit de sa domination.

» Et ores qu'il y en ait que la déloyauté des sujets fait mourir avant le temps (ce qui arrive rarement) si est-ce que leur réputation vit après eux ; et la déloyauté de ces traîtres est toujours suivie de sa punition en leurs corps, biens et renommée ; car l'infamie en reste même à leur postérité. Mais, quant au tyran, sa méchante vie arme et anime enfin ses sujets à devenir ses bourreaux. Et, bien que la révolte ne soit jamais loisible de leur part, si est-on si las et rebuté de ses déporte-

» mens, que sa chute n'est guère regrettée par » la plupart de son peuple, moins par ses voi- » sins. Et, outre la mémoire honteuse qu'il » laisse au monde après soi, et les peines éter- » nelles qui l'attendent en l'autre, il arrive sou- » vent que les auteurs de cet assassinat demeu- » rent impunis, et le fait ratifié par les lois, » approuvé par la postérité. Il vous est donc » fort facile, mon fils, de choisir de ces deux » façons de vivre, la meilleure; et, élisant plu- » tôt le chemin de la vertu, assurer votre vie et » votre état: et ores qu'il vous arrive quelque in- » fortune, vous soyez pour le moins regretté des » gens de bien, votre vie approuvée, et votre » nom en bonne odeur à tout le monde. »

En parlant des excès qu'il faut réprimer, Jacques dit à son héritier:

« Puisque vous avez l'autorité du magistrat » légitime et souverain, ne souffrez point que » ceux desquels vous avez l'honneur d'être issu, » et qui auront eu puissance et autorité sur vous, » soient diffamés par qui que ce soit: mêmement, » puisque le fait vous touche aussi en particu- » lier, pour ne laisser, à ceux qui viendront » après vous, sujet de vous traiter à la même » mesure que vous aurez mesuré les autres.

» Ayant donc l'honneur de tirer votre origine

» d'aussi illustres aïeux qu'autre prince de la
» chrestienté, réprimez l'insolence des médisans,
» qui sous titre de taxer un vice dans la per-
» sonne, essaient malicieusement de tacher la
» race et la famille entière pour la rendre
» odieuse à la postérité. Car quel amour pou-
» vez-vous espérer de ceux qui veulent mal à
» ceux desquels vous êtes né ? Et pour quelle
» raison détruit-on tant qu'on peut les louve-
» teaux et renardeaux sous la mère, sinon
» parce qu'on n'en peut aimer la race malfai-
» sante ? Et d'ailleurs pourquoi sera le poulain
» d'un coursier de Naples de plus grand prix
» en un marché, que celui d'une haridelle, si-
» non pour l'estime qu'on fait de la race dont
» il est ? Aussi, est-ce une chose monstrueuse
» de voir une personne haïr le père et aimer
» les enfans ; et à la vérité le plus court chemin
» pour rendre le fils méprisé est de diffamer le
» père et l'exposer en haine. En un mot, j'en
» parle comme savant par mon expérience pro-
» pre. Car outre les jugemens de Dieu que j'ai
» vus à l'œil, et remarqués sur les principaux
» chefs des conspirations faites contre mes pères
» et aïeux, je puis dire avec vérité n'en avoir
» point trouvé de plus fidèles et affectionnés à
» mon service, même au plus fort de mes affaires

» et afflictions, que ceux qui les ont fidèlement ser-
» vis jusqu'à la fin, et particulièrement la reine,
» ma mère. J'entends de ceux qui lors étaient
» en âge de discrétion. Ainsi, mon fils, je vous
» décharge mon cœur et ma conscience, en
» vous ouvrant la vérité ; et ne me soucie de ce
» qu'en diront ou penseront les traîtres, leurs
» fauteurs et complices.

Ces énergiques paroles font voir que Jacques a été calomnié, lorsqu'on a prétendu qu'il avait été indifférent à la catastrophe de sa mère. Ces paroles ont d'autant plus de mérite qu'il n'était pas roi d'Angleterre lorsqu'il les écrivait : en Écosse les ennemis de Marie Stuart l'environnaient, et Élisabeth, dont il attendait le trône, vivait encore.

Le paragraphe suivant donne une idée de l'état de l'Écosse à cette époque.

« Ce propos me ramentoit de parler des
» excès et ravages qui se font au haut pays
» d'Écosse et aux frontières. De ces gens il y a
» de deux sortes. Les uns en la terre-ferme, qui
» sont grossiers pour la plupart, et toutefois
» non sans quelque reste et apparence de civi-
» lité. L'autre sorte est aux isles, entièrement
» sauvage et incivile. Faites valoir étroitement
» mes ordonnances contre telles gens, leurs

chefs et conducteurs, et sans doute vous les dompterez. Quant aux autres, suivez ma piste et mon dessein à y faire des peuplades et colonies de gens civilisés du dedans de notre isle, afin de ramener ces barbares à quelque douceur et civilité; ou bien les transporter ailleurs.

» Mais quant à la frontière, d'autant que je » sais si vous n'êtes un jour roi de toute l'isle, » selon que le droit de votre succession vous » y appelle, que malaisément viendrez-vous à » bout de jouir paisiblement de cette plus » rude et stérile partie septentrionale, d'icelle » même de bien assurer la couronne sur votre » tête propre; il me seroit ensuite surperflu de vous en parler davantage. Mais si un jour vous êtes Seigneur de toute l'isle, vous en chevirez aussi facilement que de tout le reste; car cette frontière viendra à être le milieu de votre royaume.

» La réformation de la religion fut faite en Écosse assez extraordinairement et par œuvre de Dieu.

» Le changement ne se fit point ainsi que » chez nos voisins d'Angleterre, en Danemarck » et plusieurs autres lieux de l'Allemagne, » *avec ordre* et par l'autorité du prince, ou

» magistrat souverain. Aussi quelques esprits » brouillons et bouillans parmi les désordres, » empiétèrent tellement l'autorité sur le peu- » ple, qu'ayant après goûté la douceur du » commandement, commencèrent à se figurer » entre eux-mêmes une forme de gouverne- » ment populaire, et s'y trouvant amorcés pre- » mièrement par le naufrage de ma grand'- » mère, puis par celui de feü ma mère, et » après, par la licence du long temps de ma » minorité, avancèrent tellement l'œuvre de » leur démocratie imaginaire, qu'ils ne se nour- » rissoient plus de là en avant que de l'espé- » rance de se faire tribuns du peuple. »

Ce que dit ici Jacques 1er de la faction puritaine explique la théorie du *droit divin* qu'il fit si malheureusement soutenir dans la suite. N'ayant vu que les troubles et les désolations occasionnés par le principe de la *souveraineté du peuple*, il se réfugia dans le *droit divin* : il ne se trouvait pas assez en sûreté dans le principe de l'hérédité monarchique.

Jacques discourt de la noblesse; il en examine les défauts et les qualités. Le système du roi sur les grandes charges de l'État, est d'un esprit judicieux. A l'égard des classes industrielles, Jacques devance les idées de son siè-

cle : il veut que l'*on donne et que l'on publie toute liberté de commerce aux étrangers.*

Traitant du mariage des princes, Jacques recommande la pureté à son fils : un conseil politique d'une vérité frappante, se trouve mêlé à ces instructions morales.

« Il vous faut principalement avoir égard » aux raisons principales de l'institution du » mariage, et toutes autres choses vous seront » ajoutées, qui me fait désirer que vous en » preniez une qui soit entièrement de votre » religion, si son rang et ses autres qualités » sont sortables à votre état et dignité. Car bien » qu'à mon grand regret le nombre des grands » princes, faisant profession de notre religion, » soit petit, et à cette cause que ce mien avis » réussira plus difficilement, si vous faut-il » penser à bon escient à ces difficultés : à sa- » voir comment vous et votre femme serez une » chair, pour tenir cette union et amitié né- » cessaire, si vous êtes membres de deux » églises opposites : diversité de religions ap- » porte quant et soi diversité de mœurs ; et la » division de vos pasteurs causera division » parmi vos sujets, qui prendront exemple sur » votre maison et famille ; outre la conséquence » d'une mauvaise éducation de vos enfans. Et

» ne présumez pas de pouvoir toujours ma-
» nier et former une femme à vos mœurs. —
» Salomon s'y trompa et se laissa tromper aux
» femmes, le plus sage toutefois de tous les
» rois ; et à la vérité le don de persévérance
» est de Dieu, non pas de nous. »

Si Charles 1er eût suivi le conseil que Jacques donnait à Henri, il se fût épargné bien des malheurs.

Au reste, l'horreur avec laquelle le roi d'Écosse parle de certaines dépravations, me fait croire que, sur ce point, il a été encore mal jugé : un mot soldatesque de notre Henri IV ne peut pas faire autorité historique; il ne faut prendre ce mot que pour un *ventre-saint-gris*. L'abandonnement aux favoris prouve la faiblesse et ne suppose pas nécessairement la corruption : quand on est livré à des vices honteux, on les cache, mais on ne fait pas avec un certain accent, l'éloge des vertus contraires : le voile des paroles couvrirait mal la rougeur du front.

La troisième partie du *Basilicon Doron, des déportemens d'un roi, és choses communes et indifférentes*, amuse par sa naïveté. Jacques instruit son fils à être attentif à *sa grâce et à sa façon à table :* Henri ne doit être ni friand,

ni gourmand; son vivre doit être apprêté sans beaucoup de sauces, « car ces compositions et » meslinges ressemblent mieux à médecine qu'à » viande, et l'usage en était anciennement » blâmé par les Romains. » Henri doit éviter l'ivrognerie, vice qui croît avec l'âge et ne meurt qu'avec la vie : « En votre manger, mon » fils, ne soyez grossier et incivil comme un » cynique, ni mignard et délicat comme une » époussée; mais mangez d'une façon franche, » virile et honnête.

» Soyez pareillement modéré en votre dor- » mir..... ne vous arrêtez point aux songes » ni aux présages...; Votre habillement doit être » modeste, non surperflu comme d'un débau- » ché, non chétif et mécanique comme d'un » faquin, non trop curieusement enrichi et » façonné comme d'un galant de cour, ni » d'une façon grossière et rustique comme ce- » lui d'un manan, non bigarré comme d'un » gendarme éventé ou d'un mignon frisé, ni » trop grave et simple comme d'un homme » d'église..... En temps de guerre, que votre vê- » tement soit plus brave et votre contenance plus » gaillarde et relevée. Toutefois que ce soit sans » porter vos cheveux longs ou laisser croître vos » *ongles, qui ne sont* qu'excrément de nature. »

Quant aux jeux et aux exercices, Jacques veut que son fils y mette du choix; il recommande le *courir*, le *sauter*, le *tirer des armes*, le *tirer de l'arc*, le *jouer à la paume*. « Exercez-
» vous, mon fils, à dompter les grands che-
» vaux, et qui ont le plus de fougue, afin que
» je puisse dire de vous ce que Philippe disait
» de son fils Alexandre : « La Macédoine est
» trop peu de chose pour lui. »

Jacques permet aussi la chasse, mais la chasse aux chiens courans, qu'il trouve plus noble et plus propre à un prince. Au reste, il renvoie sur ce point son fils à Xénophon « auteur an-
» cien et renommé, lequel n'a eu dessein,
» dit-il, de flatter ni vous ni moi. »

« Quant au langage, mon fils, soyez franc
» en votre parler, naïf, net, court et senten-
» cieux, évitant ces deux extrémités, ou de
» termes grossiers et rustiques, ou de mots
» trop recherchés qui ressentent l'écritoire....
» Si votre esprit vous porte à composer en vers
» ou en prose, c'est chose que je ne veux blâ-
» mer. N'entreprenez point de trop long ou-
» vrage; que cela ne vous divertisse de votre
» charge.

» Pour écrire dignement, il faut élire un
» sujet digne de vous, plein de vertu et non de

» vanité, vous rendant toujours clair et intel-
» ligible le plus que vous pourrez. Et si ce sont
» vers, souvenez-vous que ce n'est la partie
» principale de la poésie de bien rimer et cou-
» ler doucement avec mots bien propres et
» bien choisis; mais plutôt, lorsqu'elle sera
» tournée en prose, d'y faire voir une riche
» invention des fleurs poétiques et des compa-
» raisons belles et judicieuses, afin que la prose
» même retienne le lustre et la grâce du poëme.
» Je vous avise aussi d'écrire en votre langue
» propre ; car il ne nous reste quasi rien à dire
» en grec et en latin, et prou de petits écoliers
» vous surpasseront en ces deux langues. Joint
» qu'il est plus séant à un roi d'orner et enri-
» chir sa langue propre, en laquelle il peut et
» doit devancer tous ses sujets, comme pareil-
» lement en toutes autres choses honnêtes et
» recommandables. »

Ces derniers conseils sont curieux : ce roi auteur qui s'exprimait avec tant d'emphase devant ses parlemens, montre ici du goût et de la mesure. Son ouvrage finit par une grande vue : Jacques croit que tôt ou tard la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre produira un puissant empire.

Je me suis étendu sur le traité du *Don Royal,*

presque ignoré aujourd'hui ; on ne le connaît guère que pour un de ces jugemens composés à l'usage de ceux qui ne lisent rien, par ceux qui n'ont point lu. Voltaire feuilletait tout, sans se donner le temps d'étudier ; il a jeté dans le monde une foule de ces opinions de prime-abord, qu'adoptent l'ignorance et la paresse : si quelquefois l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* rencontre juste, c'est qu'il devine. Ainsi, de siècle en siècle, des choses d'une fausseté évidente sont crues et répétées comme articles de foi ; elles acquièrent par le temps une sorte de vérité et d'authenticité de mensonge que rien ne saurait détruire.

Henri, ce nom me fait mal à écrire, Henri à qui le *Basilicon Doron* est adressé, mourut à l'âge de dix-huit ans. S'il eût vécu, Charles Ier n'eût pas régné ; les révolutions de 1649 et de 1688 n'auraient pas eu lieu ; notre Révolution n'aurait pas eu les mêmes conséquences : sans l'antécédent du jugement de Charles Ier, l'idée ne serait venue à personne en France, de conduire Louis XVI à l'échafaud ; le monde était changé.

Ces réflexions qui se présentent à l'occasion de toutes les catastrophes historiques, sont vaines : il y a toujours un moment dans les

annales des peuples où, si telle chose n'était pas advenue, si tel homme n'était pas mort ou était mort, si telle mesure avait été prise, si telle faute n'avait été faite, rien de ce qui est arrivé ne serait arrivé. Mais Dieu veut que les hommes naissent avec le caractère propre à l'événement qu'ils doivent amener : Louis XVI a cent fois pu se sauver ; il ne s'est pas sauvé, tout simplement parce qu'il était Louis XVI. Il est donc puéril de se lamenter sur des accidens qui produisent ce qu'ils sont destinés à produire : à chaque pas dans la vie, mille lointains divers, mille futuritions s'ouvrent devant nous ; cependant vous n'atteignez qu'un horizon, vous ne courez qu'à un avenir.

RALEIGH. COWLEY.

—

Jacques Ier tua le fameux Walter Raleigh : l'*Histoire universelle* est encore lue à cause de sir Walter lui-même : s'il y a des livres qui font vivre le nom de leurs auteurs, il y a des auteurs dont le nom fait vivre leurs livres.

Cowley, dans l'ordre des poètes, arrive immédiatement après Shakspeare, bien qu'il fût né plus tard que Milton : royaliste d'opinion, il travailla pour le théâtre, et composa des poëmes, des satires et des élégies. Il abonde en traits d'esprit; sa versification manque, dit-on, d'harmonie; son style, souvent recherché, est cependant plus naturel et plus correct que celui de ses prédécesseurs.

Cowley nous attaque : depuis Surrey jusqu'à lord Byron, il n'y a peut-être pas un écrivain anglais qui n'insulte le nom, le caractère et le

génie français. Nous, avec une impartialité et une abnégation admirables, nous acceptons l'outrage : confessant humblement notre infériorité, nous célébrons à son de trompe l'excellence de tous les auteurs d'outre-mer nés ou à naître, petits ou grands, mâles ou femelles.

Dans son poëme de la guerre civile, Cowley s'écrie :

It was not so, when Edward prov'd his cause,
By a sword stronger than the salique laws,
. . . . . ; when the French did fight,
With women's hearts, against the women's right.

« Il n'en était pas ainsi quand Edouard sou-
» tenait sa cause par une épée plus forte que la
» loi salique, alors que les Français combattaient
» avec des cœurs de femmes contre le droit des
» femmes. »

Le roi Jean, Charny, Ribeaumont, Beaumanoir, les trente Bretons, Duguesclin, Clisson, et cent mille autres, avaient des cœurs de femmes.

De tous les hommes qui ont illustré la Grande-Bretagne, celui qui m'attire le plus, est lord Falkland : j'ai souhaité cent fois avoir été ce modèle accompli de lumière, de générosité, d'indépendance, de n'avoir jamais paru sur la

terre dans ma propre forme et sous mon nom. Doué du triple génie des lettres, des armes et de la politique, fidèle aux Muses sous la tente, à la Liberté dans le palais, dévoué à un monarque infortuné, sans méconnaître les fautes de ce monarque, Falkland a laissé un souvenir mêlé de mélancolie et d'admiration. Les vers que Cowley lui adresse au retour d'une expédition militaire, sont nobles et vrais : le poète commence par énumérer les vertus et les talens de son héros, puis il ajoute :

Such is the man whom we require the same
We lent the north ; untouch'd, as is his fame.
He his too good for war, and ought to be
As far from danger, as from fear he's free.
Those men alone. . . . . .
Whose valour is the only art they know,
Were for sad war and bloody battles born ;
Let them the state defend, and he adorn.

« Voilà l'homme que nous redemandons aux » Écossais, tel que nous le leur avons prêté, » exempt de blessures comme sa gloire. Trop » bon pour la guerre, il doit être tenu aussi » loin du danger qu'il l'est de la crainte. Les » guerriers dont la valeur est le seul art...., sont

» nés pour la triste guerre et les batailles san-
» glantes : qu'ils défendent l'état et que Fal-
» kland l'embellisse. »

Inutiles vœux ! la vie au milieu des malheurs de son pays devint à charge à l'ami des Muses. Sa tristesse se laissait remarquer jusque dans la négligence de ses vêtemens. Le matin de la première bataille de Naseby, on devina son dessein de mourir au changement de ses habits ; il se para comme un jour de fête ; il demanda du linge blanc : « Je ne veux pas, dit-il en » souriant, que mon corps soit trouvé dans du » linge sale : je prévois de grands malheurs, » mais j'en serai dehors avant la fin de la jour- » née. » Il se mit au premier rang du régiment de lord Byron : une balle de la liberté qu'il aimait l'affranchit des sermens de l'honneur dont il était l'esclave.

Il reste quelques discours et quelques vers de Falkland : secrétaire d'État de Charles 1er, il rédigeait avec Clarendon les proclamations royales. Il aida Chilling Worth dans son *Histoire du Protestantisme*.

La Bible, traduite en partie sous Henri VIII, fut retraduite sous Jacques II par les quarante-sept savans : cette dernière traduction est un chef-d'œuvre. Les auteurs de cet immense ou-

vrage firent pour la langue anglaise ce que Luther fit pour la langue allemande, ce que les écrivains, sous Louis XIII, firent pour la langue française : ils la fixèrent.

ÉCRITS POLITIQUES SOUS CHARLES Ier ET CROMWELL.

—

Chercher les lettres dans les temps d'orage, c'est demander un abri à ces vallées paisibles que les poètes placent au bord de la mer; mais si l'on est mené par quelque Génie heureux dans ces retraites, d'autres Esprits vous poussent au milieu de la tempête et des flots. La politique monte sur le trépied et se transforme en sybille; les pamphlets, les libelles, les vers satiriques abondent, s'imprègnent de haine et sont écrits avec le sang des factions. Les guerres civiles d'Angleterre firent pulluler des productions déplorables.

Un de ces fanatiques, que Butler a livrés au ridicule, s'écrie :

« An alarm to all flesh, etc.

« Howle, howle, bawl an roard, ye lusfull, » cursing, swearing drunken, lewd, superstitious, devilish, sensual, earthly inhabitants » of the whole earth, bow, bow you most surly » trees and lofty oaks; ye tall cedars and low » shrubs, cry out aloud; hear, hear ye, proud » waves, boistrous seas; also listen, ye uncircumcised, stiff, necked, and madraging bubbles, who even hate to be reformed. »

« Alarme à toute chair, etc.

» Hurlez, hurlez, criez, beuglez, rugissez, » ô vous, libidineux, maudits jureurs, ivrognes, impurs, superstitieux, diaboliques, sensuels habitans terrestres de la terre. Courbez-vous, courbez-vous, ô vous arbres très dédaigneux; et vous, chênes élevés, vous, hauts » cèdres et petits buissons, criez de toutes vos » forces; écoutez, écoutez vagues orgueilleuses, » et vous, mers indomptables; écoutez aussi, » vous, incirconcis, écume raide, nue et enragée, qui haïssez la réforme. »

Les poètes égalaient les orateurs.

Dear friend J.-C., with true unfeigned love
I the salute. . . . . .
. . . . . .
. . . dear friend; a member joyntly knit

To all, in Christ, in heavenley places sit;
And there, to friends no stranger would I be,
. . . . . .
For truly, friend, I dearly love, and own,
All travelling souls, who truly sigh and groan
For the adoption which sets free from sin, etc.

« Cher ami Jésus-Christ, je te salue avec un » amour sans réserve. . . . . » Cher ami, moi membre conjointement uni » à tous en Christ, qui est assis aux lieux cé- » lestes. Là, je ne serai point étranger parmi » les amis; j'aime tendrement, et je l'avoue, » les ames voyageuses qui soupirent et gémis- » sent véritablement pour l'Adoption qui ra- » chète les péchés. »

Cromwell ne s'élevait guère au-dessus de cette éloquence; on peut en juger par ses discours obscurs et ses lettres diffuses. Sa poésie était dans les faits et dans son épée: il fut poète quand il regarda Charles Ier dans son cercueil. Sa Muse était cette femme qui, à son dire, lui était apparue dans son enfance et lui avait annoncé la royauté.

L'ABBÉ DE LA MENNAIS.

—

La révolution française a produit aussi des écrivains qui ont vu la liberté dans la religion; mais ici notre supériorité est manifeste. C'est dans les champs de la Croix que l'abbé de La Mennais a recueilli cet intérêt si tendre pour la nature humaine, pour les classes laborieuses, pauvres et souffrantes de la société; c'est en errant avec le Christ sur les chemins, en voyant les petits rassemblés aux pieds du Sauveur du monde, qu'il a retrouvé la poésie de l'évangile. Ne dirait-on pas que ce tableau est une parabole détachée du sermon de la Montagne ?

« C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait » au dehors, et la neige blanchissait les toits.

» Sous un de ces toits, dans une chambre » étroite, étaient assises, travaillant de leurs

» mains, une femme à cheveux blancs et une
» jeune fille.

» Et de temps en temps la vieille femme ré-
» chauffait à un petit brasier ses mains pâles.
» Une lampe d'argile éclairait cette pauvre de-
» meure, et un rayon de la lampe venait expirer
» sur une image de la Vierge, suspendue au mur.

» Et la jeune fille levant les yeux regarda en
» silence, pendant quelques momens, la femme
» à cheveux blancs; puisse elle lui dit: Ma
» mère, vous n'avez pas été toujours dans ce
» dénuement?

» Et il y avait dans sa voix une douceur et
» une tendresse inexprimables.

« Et la femme à cheveux blancs répondit:
» Ma fille, Dieu est le maître: ce qu'il fait est
» bien fait.

» Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de
» temps; ensuite elle reprit:

» Quand je perdis votre père, ce fut une
» douleur que je crus sans consolations: cepen-
» dant vous me restiez; mais je ne sentais qu'une
» chose alors.

» Depuis, j'ai pensé que s'il vivait et qu'il
» nous vît en cette détresse, son ame se brise-
» rait; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon
» envers lui.

» La jeune fille ne répondit rien, mais elle » baissa la tête, et quelques larmes qu'elle s'ef- » forçait de cacher tombèrent sur la toile » qu'elle tenait entre ses mains.

» La mère ajouta : Dieu qui a été bon envers » lui a été bon aussi envers nous. De quoi avons- » nous manqué, tandis que tant d'autres man- » quent de tout ?

» Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, » et, ce peu, le gagner par notre travail; » mais ce peu ne suffit-il pas? et tous n'ont-ils » pas été, dès le commencement, condamnés » à vivre de leur travail ?

» Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain » de chaque jour; et combien ne l'ont pas! un » abri; et combien ne savent où se retirer!

» Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi » me plaindrais-je?

» A ces dernières paroles, la jeune fille tout » émue tomba aux genoux de sa mère, prit ses » mains, les baisa, et se pencha sur son sein en » pleurant.

» Et la mère, faisant un effort pour élever » la voix : Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est » pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et » d'aimer beaucoup.

» Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre

» amour non plus, ou s'il y est, ce n'est qu'en
» passant.

» Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde;
» mais ce monde s'évanouit comme un songe,
» et c'est pourquoi mon amour s'élève avec
» vous vers un autre monde.

» Lorsque je vous portais dans mon sein, un
» jour j'ai prié avec plus d'ardeur la Vierge
» Marie, et elle m'apparut pendant mon som-
» meil, et il me semblait qu'avec un sourire
» céleste elle me présentait un petit enfant.

» Et je pris l'enfant qu'elle me présentait,
» et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge-
» Mère posa sur sa tête une couronne de roses
» blanches.

» Peu de mois après vous naquîtes, et la
» douce vision était toujours devant mes yeux.

» Ce disant, la femme aux cheveux blancs
» tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

» A quelque temps de là, une ame sainte vit
» deux formes lumineuses monter vers le ciel,
» et une troupe d'anges les accompagnait, et
» l'air retentissait de leurs chants d'allégresse. »

Nous vivons, comme au siècle de Cromwell, dans un siècle de réforme : si l'on remarque aux temps de Cromwell plus de morale et plus de conviction dans les ames, on remarque en

notre temps plus de mansuétude et de douceur dans les esprits. Le sentiment du Puritain est loin de cette harmonie et de cette paix que la philosophie religieuse de M. Ballanche introduit dans le christianisme.

KILLING NO MURDER. LOCKE. HOBBES. DENHAM. HARRINGTON. HARVEY. SIEYÈS. MIRABEAU. BENJAMIN CONSTANT. CARREL.

—

Le pamphlet le plus célèbre de cette époque fut le *Killing no murder*, « tuer n'est pas assas- » siner. » L'auteur, le colonel républicain Titus, invite, dans une dédicace ironique, son *Altesse Olivier Cromwell* à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglais. Depuis la publication de cet écrit, on ne vit plus le Protecteur sourire; il se sentait abandonné de l'esprit de la révolution d'où lui était venue sa grandeur. Cette révolution qui l'avait pris pour guide, ne le voulait pas pour maître. La mission de Cromwell était accomplie; sa nation *et son siècle* n'avaient plus besoin de lui : le

temps ne s'arrête pas pour admirer la gloire; il s'en sert et passe outre.

J'ai lu (dans Gui Patin peut-être) un fait curieux; il n'a jamais été remarqué, que je crois: le docteur affirme que *Killing no murder* fut d'abord écrit en français par un gentilhomme bourguignon.

Voici Locke comme poète : il fit de très mauvais vers en l'honneur de Comwell; Waller en avait fait de très beaux.

La bassesse de la flatterie, qui survit à l'objet de l'adulation, n'est que l'excuse d'une conscience infirme : on exalte un maître qui n'est plus, pour justifier par l'admiration la servilité passée. Cromwell trahit la liberté dont il était sorti : si le Succès était réputé l'Innocence; si, débauchant jusqu'a la postérité, le Succès la chargeait de ses chaînes; si, esclave future engendrée d'un Passé esclave, cette Postérité subornée devenait la complice de quiconque aurait triomphé, où serait le droit? où serait le prix des sacrifices? Le bien et le mal n'étant plus que relatifs, toute moralité s'effacerait des actions humaines.

D'un autre côté, qui voudrait défendre la sainte indépendance et la cause du Faible contre le Fort, si le courage exposé à la ven-

geance des abjections du Présent, devait encore subir le blâme des lâchetés de l'Avenir? L'infortune sans voix perdrait jusqu'à l'organe de la plainte, et ces deux grands avocats de l'opprimé, la Probité et le Génie.

Hobbes, royaliste par haine des doctrines populaires, se jeta dans une extrémité opposée; il dériva tout de la force et de la nécessité, réduisant la justice à une des fonctions de la puissance, et ne la faisant pas sortir du sens moral. Il ne s'aperçut pas que la *démocratie* avait autant de droit que l'*unité* à partir de ce même principe. La société, qui allait selon sa pente naturelle vers l'établissement populaire, ne rétrograda point avec le système de Hobbes, malgré les excès de la révolution anglaise; elle ne fut arrêtée dans sa marche que par Louis XIV qui lui barra le chemin avec sa gloire. Hobbes enseignait le scepticisme ainsi que nos philosophes du XVIIIe siècle, d'un ton impérieux et de toute la hauteur dogmatique. Il voulait qu'on crût ferme à ce qu'il ne croyait pas, et il prêchait le doute en inquisiteur. Son style a de l'énergie et son *Thucydide* est trop décrié. Cet Esprit Fort était le plus faible des hommes; il tremblait à la pensée de la tombe: la nature le conduisit jusqu'à l'âge de quatre-

vingt-douze ans, pour le livrer évanoui à la mort, comme un patient tombé en défaillance est porté sous le fer fatal.

Sir John Denham vit encore un peu dans son poëme descriptif de Cooper's Hill. Il était royaliste et agent à Londres de la correspondance de Charles Ier avec la reine; Cowley l'était à Paris : les Muses servaient la tendresse conjugale et le malheur.

L'Oceana d'Harrington, est une répétition de l'Utopie de Thomas More. Où un gouvernement parfait se trouve-t-il ? En *Utopie, nulle part,* comme le nom le signifie.

Harvey écrivit sa découverte de la *grande* circulation du sang. Aucun médecin en Europe, ayant atteint l'âge de quarante ans, ne voulut adopter la doctrine d'Harvey, et lui-même perdit ses pratiques à Londres, parce qu'il avait trouvé une importante vérité. Harvey fut encouragé de Charles Ier et lui demeura fidèle. Servet brûlé en *effigie* par les catholiques et en *personne* par Calvin, avait indiqué la circulation du sang dans le *poumon :* le siècle ne fit d'un Savant de génie qu'un Hérétique vulgaire, lequel un autre hérétique conduisit au bûcher.

Au reste, quant aux pamphlets anglais de

re politique, lorsqu'ils ne sont point in-
tés du jargon théologique de l'époque, ce
i est rare, ils restent à une immense distance
nos investigations modernes. Si vous en ex-
ptez Milton, aucun publiciste de la révolu-
n de 1649, n'approche de Sieyès, de Mira-
au, de M. Benjamin Constant, encore moins
M. Carrel : ce dernier, serré, ferme, habile
logique écrivain, a dans sa manière quelque
ose de l'éloquence positive des faits : son
le creuse et grave ; c'est de l'histoire par les
numens.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT. 1

INTRODUCTION.

Du latin, comme source des langues de l'Europe latine. 15
La langue anglaise divisée en cinq époques. . 21

MOYEN-AGE.

Lois et monumens. 27
Costumes. Fêtes et jeux. 34
Repas. 41
Mœurs. 45
Suite des mœurs. — Vigueur et fin des siècles barbares. 49

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE ET SECONDE ÉPOQUES DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Littérature sous le règne des Anglo-Saxons et pendant le moyen-âge. — Des Anglo-Saxons à Guillaume-le-Conquérant. — Bretons. — Tacite. Poésies Erses. 55
Anglo-Saxons et Danois.. 61

TROISIÈME ET QUATRIÈME ÉPOQUES DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Époques anglo-normande et normande-française de Guillaume-le-Conquérant et de Henri II à Henri VIII.
Trouvères anglo-normands. 72
Suite des Trouvères anglo-normands. — Paradis terrestre. — Descente aux enfers. . . 79
Miracles. — Mystères. — Satires. 86
Changement dans la littérature. — Lutte des deux langues. 91
Retour par la loi à la langue nationale. . . . 100
Chaucer. — Bower. — Barbour. 104
Sentiment de la liberté politique; pourquoi diffèrent chez les écrivains anglais et chez les écrivains français des XVIe et XVIIe siècles. — Place occupée par le peuple dans les anciennes institutions des deux monarchies. . . . 109
Jacques Ier, roi d'Écosse. — Dumbar. — Dou-

glas. — Worcester. — Rivers. 122
Ballades et Chansons populaires. 125

SECONDE PARTIE.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE DE LA LANGUE ANGLAISE.

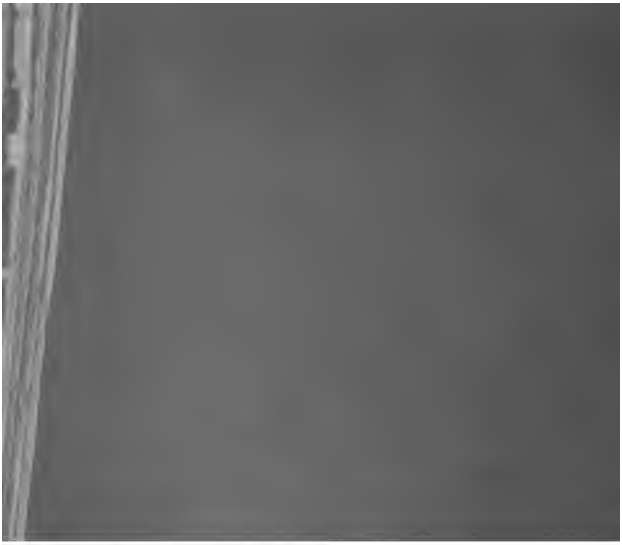
Littérature sous les Tudor. 140
Hérésies et schismes qui précédèrent le schisme de Luther. 142
Attaques contre le clergé. 146
Luther. 151
Mariage. — Vie privée de Luther. 170
Portraits de Luther... 176
Portrait de Luther par Mainbourg, Bossuet et Voltaire. 180
Ce qu'il faut penser de Luther. 185
La Réformation. 190
Commencement de la littérature protestante. — Knox. — Buchanan. 205
Henri VIII auteur. 209
Henri VIII ; suite. 215
Surrey. — Thomas More. 217
Édouard VI et Marie. 220
Élisabeth. — Spenser. 222
Shakspeare. 225
Que j'ai mal jugé Shakspeare autrefois. — Faux admirateurs du poète. 230
Opinion de Voltaire sur Shakspeare. — Opinion des Anglais. 234
Que les défauts de Shakspeare tiennent à son

siècle. — Langue de Shakspeare. — Langue de Dante. 239
État matériel du théâtre en Angleterre au XVIe siècle. 244
Caractère du génie de Shakspeare. 248
Que la manière de composer de Shakspeare a corrompu le goût. — Écrire est un art. . . 254
Citations de Shakspeare. 260
Suite des Citations. — Femmes. 267
Modèles classiques. 273
Siècle de Shakspeare. 281
Poètes et écrivains contemporains de Shakspeare. 293
Vie de Shakspeare. 299
Shakspeare au nombre des cinq ou six grands génies dominateurs. 311

TROISIÈME PARTIE.

Littérature sous les deux premiers Stuart et pendant la République. — Ce que l'Angleterre doit aux Stuart. 314
Jacques Ier. — Basilicon Doron. 316
Raleigh. — Cowley. 334
Charles Ier et Cromwell. — Écrits politiques. . 339
L'abbé de La Mennais. 342
Killing no Murder. — Locke. — Hobbes. — Denham. — Harrington. — Harvey. — Sieyès. Mirabeau. — Benjamin Constant. — Carrel. 347

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



MAR 26 1936